PC 2111
.B53
1905

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class

Book

Copyright No.

COPYRIGHT DEPOSIT.

# DEUXIÈME LIVRE

POUR

## L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES MODERNES

---

## PARTIE FRANÇAISE POUR ADULTES

---

PAR

M. D. BERLITZ

Chevalier de la Légion d'Honneur

---

*NOUVELLE ÉDITION AMÉRICAINE*

REVUE ET COMPLÈTEMENT REMANIÉE

---

NEW YORK

M. D. BERLITZ

PARIS

THE BERLITZ SCHOOL

27 Avenue de l'Opéra

LONDON

THE BERLITZ SCHOOL

231 Oxford Street

Berlin: SIEGFRIED CRONBACH

1905

PC2111
.B53
1905

LIBRARY of CONGRESS
Two Copies Received
OCT. 4 1905
Copyright Entry
Aug. 29. 1905
CLASS a XXc. No.
125074
COPY B.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

COPYRIGHT, 1905
BY M. D. BERLITZ

Il est absolument interdit de se prévaloir de mon nom auprès du public sans mon autorisation formelle.

M. D. BERLITZ.

*The Foreign Language Press Co., Boston, Mass., U. S. A.*

# PRÉFACE

Ce volume n'étant que la suite du premier livre de la Méthode Berlitz, l'auteur n'a pas cru utile de répéter ici la description de sa méthode.

Le premier livre contient les expressions les plus indispensables pour se faire comprendre en voyage ; peu de termes abstraits, et seulement les constructions élémentaires, y ont été enseignés.

Dans ce deuxième livre le vocabulaire est graduellement enrichi de mots abstraits et de locutions idiomatiques qui sont toujours employés de façon que l'élève les comprenne par l'enchaînement ou que le professeur en trouve l'explication par le contexte.

Comme l'élève commence déjà à comprendre une conversation facile, bien des expressions peuvent être expliquées par des expressions analogues ou par des définitions simples. Les différentes parties de la grammaire sont aussi présentées dans les leçons avancées de la première partie de ce livre.

Le professeur doit donner les leçons comme celles de la seconde partie du premier livre, c'est-à-dire qu'il doit d'abord lire lui-même quelques phrases, afin de donner la prononciation, faire ensuite lire les mêmes phrases à l'élève, en le corrigeant, poser beaucoup de questions semblables à celles des leçons et des exercices précédents et enfin faire répéter de mémoire les phrases lues.

En donnant une leçon, le professeur peut ajouter encore d'autres expressions qui se rapportent au sujet donné ; par exemple, en donnant le mot « croire » on peut donner « douter de » ; dans le morceau «la santé » on peut donner « rhume, tousser », etc. En introduisant des mots abstraits, il faut ne s'en servir d'abord que dans une seule acception, et les employer de façon que le sens soit bien clair par le contexte.

Bien souvent nous avons donné de nouveaux mots, même dans les exercices. Le professeur doit alors faire non seulement la question du livre, mais beaucoup de questions semblables, afin de faire employer le nouveau terme.

Il sera aussi très bon de faire écrire les exercices à la maison après les avoir lus en classe, de donner quelquefois des dictées simples et de faire imiter les conversations du livre dans la classe, entre plusieurs élèves.

Les personnes désirant voir l'application pratique de la méthode trouveront les adresses des « Berlitz Schools of Languages » à la fin de ce livre, sur l'intérieur de la couverture.

## A L'HÔTEL.

AMIEL. — Nous avons retenu ce matin par dépêche deux chambres contiguës.

L'EMPLOYÉ DE L'HÔTEL. — Parfaitement : MM. Amiel et Bureau, si je ne me trompe ?

AMIEL. — Oui, monsieur,

L'EMPLOYÉ. — Vous avez les chambres 35 et 36. Avez-vous des bagages.

AMIEL. — Voici nos bulletins.

L'EMPLOYÉ. — Je vais faire chercher vos bagages tout de suite et on les montera dans vos chambres aussitôt qu'ils seront arrivés.

BUREAU. — Y a-t-il une salle de bain attenant à notre chambre ?

L'EMPLOYÉ. — Non, il n'y a qu'une salle de bain par étage.

AMIEL. — Qui peut nous inscrire pour le réveil ?

L'EMPLOYÉ. — A quelle heure doit-on vous réveiller ? Je vous inscrirai moi-même.

AMIEL. — A sept heures ; faites-nous apporter le café à sept heures et demie.

L'EMPLOYÉ. — Bien, messieurs. Je vais vous conduire dans vos chambres, si vous le désirez ? Par ici, voici l'ascenseur.

BUREAU. — Nous avons du linge à faire blanchir, mais nous sommes pressés de l'avoir.

L'EMPLOYÉ. — Nous avons une blanchisseuse qui rend le linge dans les vingt-quatre heures, lavé et repassé.

Amiel. — Vous nous l'enverrez aussitôt que nous aurons nos bagages.

L'employé. — Dans tous les cas, voici la sonnette électrique. Vous presserez le bouton une fois pour appeler le garçon et deux fois pour la femme de chambre. (*L'employé s'en va.*)

Bureau. — Mes bottines sont bien sales ; où pourrai-je les faire nettoyer ?

Amiel. — Vous n'avez qu'à sonner le garçon, il vous les cirera. (*Il sonne.*)

Le garçon. — Monsieur a sonné ?

Bureau. — Oui. Pouvez-vous me cirer mes bottines et me brosser mon pardessus tout de suite ?

Le garçon. — Mais oui, monsieur.

Bureau. — En même temps vous nous monterez de l'eau chaude, du savon et des serviettes de toilette.

Le garçon. — Vous trouverez dans le cabinet de toilette tout ce qu'il vous faut, savon, serviettes, eau chaude, eau froide, etc.

Bureau. — Bon, merci. Y a-t-il aussi de l'eau fraîche à boire ?

Le garçon. — Je vais vous en faire apporter.

Bureau. — Est-elle filtrée ?

Le garçon. — Non, mais c'est de l'eau de source, excellente et très saine. Mais si vous désirez une eau minérale, Vichy, Saint-Galmier ?

Bureau. — Non, ce n'est pas la peine. Merci.

## EXERCICE.

*(Répondre aux questions suivantes)*

1. Que faites-vous pour avoir une chambre dans une ville que vous n'habitez pas ? — 2. Qu'est-ce que

MM. Amiel et Bureau ont fait pour être certains d'avoir une chambre dans cet hôtel ? — 3. Est-ce que l'employé de l'hôtel se trompe en pensant que les nouveaux arrivés s'appellent Amiel et Bureau ? — 4. Est-ce que je me trompe en vous prenant pour un Français ? — 5. Est-ce que les chambres de ces messieurs sont éloignées l'une de l'autre ? — 6. Où sont leurs bagages ? — 7. Que fera-t-on pour les avoir ? — 8. Que doit-on montrer pour les retirer ? — 9. Qu'en fera-t-on quand ils arriveront ? — 10. Est-ce que chaque chambre, dans cet hôtel, a une salle de bain ? — 11. Est-il agréable de prendre un bain froid quand il fait chaud ? — 12. Est-ce que ces messieurs désirent se lever de bonne heure le lendemain ? — 13. Se réveille-t-on facilement si l'on est très fatigué ? — 14. Pouvez-vous dormir si l'on fait beaucoup de bruit près de vous ? — 15. Le bruit vous empêche-t-il de dormir ? — 16. Pouvez-vous dormir malgré le bruit ? — 17. Que doit faire le garçon pour réveiller un voyageur ? — 18. Avez-vous un réveil-matin dans votre chambre ? — 19. A quelle heure et où ces messieurs prendront-ils leur café ? — 20. Vont-ils seuls à leurs chambres ? — 21. Montent-ils l'escalier ? — 22. Comment appelle-t-on d'un seul mot les chemises, les manchettes, les faux-cols, les mouchoirs, les bas, les chaussettes, etc. ? — 23. Que fait-on du linge sale ? — 24. Qui lave le linge ? — 25. Que fait la blanchisseuse après avoir lavé le linge ? — 26. Dans combien de temps la blanchisseuse de l'hôtel aura-t-elle fini son travail ? — 27. Quand désirent-ils donner leur linge à la blanchisseuse ? — 28. Que doivent faire les voyageurs pour appeler les domestiques ? — 29. L'employé reste-t-il avec les voyageurs après leur avoir donné les renseignements deman-

dés ? — 30. Si nos vêtements ne sont pas propres, que doit faire le domestique ? — 31. Et si vos bottines sont sales, que faites-vous ? — 32. Est-ce qu'il y a des cireurs de bottes dans la rue ? — 33. Nos deux voyageurs sont-ils pressés d'avoir leurs pardessus brossés et leurs bottines cirées ? — 34. Quel mot l'indique ? — 35. Qu'est-ce qu'ils désirent avoir quand le garçon rapportera les bottines ? — 36. Pourquoi veulent-ils de l'eau chaude ? — 37. Peut-on bien se laver sans savon ? — 38. Que fait-on quand on a les mains mouillées ? — 39. Avec quoi les essuie-t-on ? — 40. Aimez-vous à boire de l'eau chaude ? — 41. Quelle eau aimez-vous à boire ? — 42. Est-ce que l'eau d'une grande ville est toujours pure ? — 43. Que fait-on si elle n'est pas pure ? — 44. Pourquoi n'est-ce pas la peine de faire monter de l'eau minérale ?

---

## POSTES, TÉLÉGRAPHE ET TÉLÉPHONE.

Amiel. — Voici ma carte. Y a-t-il une lettre pour moi ?

L'employé. — Il y en a deux, dont une recommandée. Avez-vous des papiers prouvant votre identité ?

Amiel. — Ma foi, je n'en sais rien. (*Il cherche.*)

L'employé. — Vous n'avez pas de passeport, de billet circulaire ? n'importe quoi.

Amiel. — Voici un abonnement de chemin de fer. Cela suffit-il ?

L'employé. — Parfaitement. Voici vos lettres. Voulez-vous signer ici sur ce registre pour la lettre recommandée ?

Amiel. — A quelle heure est la dernière levée pour le Havre ?

L'employé. — A 6 heures; vous avez une levée supplémentaire à 7 h. ¼, 5 centimes de surtaxe.

Amiel. — Il est trop tard pour écrire, j'aime mieux téléphoner.

L'employé. — Les cabines téléphoniques sont de ce côté, à droite.

Amiel. — Où puis-je avoir des timbres-poste ?

L'employé. — Au guichet 15, au fond, voyez : « Affranchissement ».

Amiel. — Quel affranchissement pour Paris ?

L'employé. — Quinze centimes.

Amiel. — Quinze centimes ? Comme pour les colonies ?

L'employé. — Oui, monsieur. Si vous désirez un petit bleu pour 30 centimes. . . .

Amiel. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'employé. — Une lettre pneumatique qui doit arriver à destination dans l'heure qui suit le moment où vous l'aurez mise à la boîte.

Amiel. — Va pour le petit bleu.

Amiel. — Voulez-vous me donner l'annuaire téléphonique de la province ?

L'employé. — Le voici, monsieur.

Amiel. — Je voudrais avoir le n° 253 au Havre.

L'employé. — Bien, monsieur. Prenez un ticket au guichet 6. . . . Entrez, voici votre communication.

Amiel. — Allô. Le Havre ?

— Oui, monsieur.

Amiel. — N° 253 ?

— Oui monsieur.

Amiel. — C'est vous, monsieur de Valette ?

Valette. — Oui monsieur. A qui ai-je l'honneur de parler ? Je ne reconnais pas votre voix.

Amiel. — Je suis M. Amiel.

Valette. — Ah ! très bien. Comment allez-vous, cher monsieur Amiel ?

Amiel. — Très bien, merci, un peu fatigué. Dites donc, monsieur de Valette, je viens de recevoir votre lettre poste restante.

Valette. — Eh bien, qu'en pensez-vous ?

Amiel. — Je suis désolé des mauvaises nouvelles que vous m'annoncez. J'ai de mon côté beaucoup de choses à vous dire. Je serai au Havre après-demain soir. Nous aurons le temps de causer. Allons, bon ! on a coupé la communication. . . . Allô, nous causons, mademoiselle ! Monsieur de Valette, m'entendez-vous ? Ah ! Enfin, la communication est rétablie. Ces demoiselles du téléphone sont insupportables. . . . Quoi ? M. Brun vous a dit que je lui ai promis un crédit de six mois ? Mais ce n'est pas vrai ; c'est complètement faux. Nous n'en avons pas du tout parlé. Il ne faut pas croire ce qu'il vous dit.

Valette. — Vous avez raison. Il n'est pas du tout sérieux. Il m'a parlé d'un héritage qu'il vient de faire, mais je n'y crois pas. S'il a dit la vérité, il n'aura pas besoin de nous demander de crédit.

Amiel. — Je crois que nous avons eu tort de vouloir faire des affaires avec lui. A propos, pouvez-vous me donner l'adresse de M. Desmarais ? Il pourra, peut-être, me donner des renseignements sur M. Brun.

Valette. — Je ne la sais pas au juste, mais vous la trouverez dans le Bottin.

Amiel. — Au revoir, monsieur, à bientôt. Amitiés chez vous.

Valette. — Au revoir, monsieur Amiel.

Begin May 9/33

## EXERCICE.

1. Comment envoie-t-on une lettre d'une ville dans une autre ? — 2. Que met-on sur l'enveloppe pour montrer que le port est payé ? — 3. Si vous envoyez une lettre contenant quelque valeur, pouvez-vous vous faire donner un reçu par la poste ? — 4. Comment s'appelle une lettre de ce genre ? — 5. Quelles sont les lettres que vous faites recommander ? — 6. Quand fait-on envoyer une lettre « Poste Restante » ? — 7. Que montre M. Amiel pour donner son nom à l'employé de la poste ? — 8. Est-ce qu'une carte de visite suffit pour montrer que c'est M. Amiel ? — 9. Comment peut-il prouver que c'est lui ? — 10. Quelle est la différence entre un billet circulaire et un abonnement ? — 11. Pouvez-vous aller en Russie sans avoir un papier d'identité ? — 12. Comment s'appelle ce document ? — 13. M. Amiel a-t-il un passeport ? — 14. Où M. Amiel doit-il signer son nom ? — 15. Quelle est la différence entre la levée et la distribution des lettres ? — 16. Combien paie-t-on de port pour une lettre de Paris à Lyon ? — 17. Et pour un pays étranger ? — 18. Quel timbre faut-il mettre sur une lettre de Paris à l'étranger, si elle doit partir par la levée supplémentaire ? — 19. Quel genre de lettre emploie-t-on pour communiquer rapidement à Paris ? — 20. Que coûte un « petit bleu » ? — 21. En combien de temps un petit bleu doit-il arriver à destination ? — 22. Si vous voulez parler à quelqu'un qui est dans une autre

partie de la ville, que faites-vous ? — 23. Avez-vous le téléphone chez vous ? — 24. Dans cette ville, y a-t-il des cabines téléphoniques publiques ? — 25. Où trouvez-vous le numéro du téléphone de la personne à laquelle vous voulez parler ? — 26. Quand vous parlez au téléphone, quelle est la première chose que vous dites ? — 27. Qui vous répond d'abord ? — 28. Comment demandez-vous votre correspondant à la téléphoniste ? — 29. Est-ce qu'on peut reconnaître la voix de celui qui parle ? — 30. Pourquoi M. Amiel est-il fatigué ? — 31. Qu'est-ce que M. Amiel annonce d'abord à M. Valette ? — 32. Est-ce que ce dernier lui a communiqué des choses agréables ? — 33. Que dites-vous si vous apprenez des nouvelles désagréables ? — 34. Pourquoi M. Amiel pense-t-il aller au Havre ? — 35. Quand ira-t-il ? — 36. Sont-ils empêchés de continuer leur conversation ? — 37. Pourquoi leur conversation est-elle interrompue ? — 38. A qui parle M. Amiel pour faire rétablir la communication ? — 39. Que pense-t-il des demoiselles du téléphone ? — 40. Quelle expression vous montre qu'il ne les aime pas ? — 41. De qui ces messieurs parlent-ils quand la communication est rétablie ? — 42. Quelle est la différence entre acheter au comptant et acheter à crédit ? — 43. Quel crédit désire M. Brun ? — 44. M. Amiel lui a-t-il promis ce crédit ? — 45. M. Brun dit-il que M. Amiel le lui a promis ? — 46. Dit-il la vérité ? — 47. Quel est le contraire de vrai ? — 48. Voulez-vous me promettre d'écrire des exercices pour la prochaine leçon ? — 49. Si vous achetez quelque chose sans avoir l'argent nécessaire, que promettez-vous ? — 50. Croyez-vous ce que vous dit une personne sérieuse ? — 51. Pouvez-vous croire tout ce que vous lisez dans les

journaux ? — 52. Est-ce que les Mahométans croient en Dieu ? — 53. Si un père meurt, à qui laisse-t-il généralement son argent ? — 54. Est-ce que M. Brun dit qu'il a hérité ? — 55. Est-ce que M. Amiel croit à cet héritage ? — 56. A-t-il raison d'en douter ? — 57. Ai-je raison de vous obliger à parler français ? — 58. Ai-je tort de corriger votre prononciation ? — 59. Ai-je tort de ne pas vous prendre pour un Français ? — 60. Est-ce qu'un marchand est dans les affaires ? — 61. Et un banquier ? — 62. Et ceux qui ont assez d'argent pour vivre sans travailler ? — 63. Pourquoi M. Amiel demande-t-il l'adresse de M. Desmarais ? — 64. Est-ce que M. Valette sait où demeure M. Desmarais ? — 65. Où peut-on trouver l'adresse d'une personne ? — 66. Ces messieurs causent-ils encore longtemps ? — 67. Comment se saluent-ils ? — 68. Comment M. Amiel salue-t-il la famille de M. Valette ?

---

## LOUER UN APPARTEMENT.

M. Leblanc, (*adressant la parole à un passant*).— Pardon monsieur, voulez-vous m'indiquer la rue de Sèvres, je vous prie ?

Le passant. — Volontiers, mais la rue de Sèvres est très longue, monsieur ; à quel numéro allez vous ?

M. Leblanc. — Je cherche le numéro 175.

Le passant. — Alors suivez cette rue, qui est la rue de Varennes, jusqu'à la rue du Bac, la troisième à droite, prenez cette rue, et la deuxième que vous rencontrerez est la rue de Sèvres ; le numéro 175 est à trois ou quatre maisons du coin sur la gauche.

M. Leblanc. — Merci bien, monsieur. (*Il prend le chemin indiqué, arrive chez M. Bernard et sonne. Le domestique lui ouvre.*)

M. Leblanc. — M. Bernard est-il chez lui ?

Le domestique. — Oui, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer. Qui dois-je annoncer ?

M. Leblanc. — M. Bernard ne me connaît pas, dites-lui que je viens pour voir l'appartement qu'il a à louer. (*Le domestique fait entrer M. Leblanc et va chercher son maître.*)

M. Bernard. — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

M. Leblanc. — J'ai lu dans le journal que vous avez un appartement à louer et je viens le visiter. De combien de pièces se compose-t-il ?

M. Bernard. — Il se compose de cinq pièces : une cuisine, une salle à manger, un salon et deux chambres à coucher ayant chacune un cabinet de toilette.

M. Leblanc. — Pouvez-vous me montrer cet appartement ?

M. Bernard. — Avec plaisir.

M. Leblanc. — A quel étage est-il ?

M. Bernard. — Au deuxième, monsieur ; veuillez monter par ici, je vous prie. Voici la cuisine.

M. Leblanc. — Elle est bien sombre. Où donne cette fenêtre ?

M. Bernard. — Elle donne sur une cour intérieure ; la cuisine communique à la salle à manger par cette porte. Vous voyez que la salle à manger est très claire.

M. Leblanc. — Oui, mais elle est bien petite et je ne vois guère où placer le buffet.

M. Bernard. — Il y a assez d'espace entre les deux

fenêtres. Passons au salon ; comme dans la salle à manger, la cheminée est surmontée d'une très belle glace.

M. Leblanc.— Où donnent ces deux fenêtres ?

M. Bernard. — Elles donnent sur la rue.

M. Leblanc. — Donnez-moi donc quelques renseignements sur les autres locataires de la maison.

M. Bernard. — Comme vous l'avez vu, j'occupe le rez-de-chaussée avec ma famille ; le premier étage est loué à un M. Robert, qui est directeur d'une société d'assurances contre l'incendie, et l'étage au-dessus de vous est occupé par deux familles d'ouvriers.

M. Leblanc. — Pouvez-vous me donner une partie de la cave pour mettre mon vin ?

M. Bernard. — Certainement.

M. Leblanc. — J'ai oublié de vous demander si vous avez l'eau dans cette maison ?

M. Bernard. — Mais oui, monsieur, l'eau et le gaz ; vous n'avez donc pas remarqué les tuyaux et les robinets dans la cuisine ?

M. Leblanc. — Je n'y ai pas fait attention. Et quel prix demandez-vous pour cet appartement ?

M. Bernard. — Deux mille francs par an, payables par trimestre et d'avance.

M. Leblanc. — Il y a quelques réparations à faire. Quand puis-je emménager ?

M. Bernard. — Dans quinze jours ; je vais faire faire les réparations immédiatement ; les ouvriers peuvent commencer demain.

M. Leblanc. — C'est bien, je prends l'appartement ; mes meubles seront ici le premier du mois.

EXERCICE.

1. A qui M. Leblanc parle-t-il ? — 2. Pourquoi lui demande-t-il pardon ? — 3. Quel renseignement demande-t-il ? — 4. A quel numéro va-t-il ? — 5. Quel chemin devra-t-il suivre ? — 6. Où est situé le numéro 175 ? — 7. Que dites-vous à une personne qui vous a donné un renseignement ? — 8. Que fait-on avant d'entrer ? — 9. Que fait le domestique quand il entend sonner à la porte ? — 10. Que demandez-vous au domestique qui vient vous ouvrir la porte ? — 11. Quelle question vous fera le domestique ? — 12. Quelle expression emploie-t-on pour dire à une personne d'entrer ou de s'asseoir ? — 13. Quel est le but de la visite de M. Leblanc ? — 14. Pourquoi M. Leblanc ne dit-il pas son nom au domestique ? — 15. Que fait le domestique pour informer M. Bernard de la visite de l'étranger ? — 16. Que dit le domestique à M. Bernard pendant que l'étranger attend ? — 17. Comment M. Leblanc a-t-il appris que M. Bernard a un appartement à louer ? — 18. Que lui demande M. Bernard ? — 19. Quelle question fait-il pour savoir combien de pièces a l'appartement qui est à louer ? — 20. A quel étage est-il ? — 21. Nommez les différents étages d'une maison. — 22. Nommez-en les différentes pièces, et dites ce que l'on y fait. — 23. Où donne la fenêtre de cette chambre ? — 24. Que dit M. Leblanc au sujet de la salle à manger ? — 25. Quelles sont les informations que donne le propriétaire sur ses locataires ? — 26. Votre maison est-elle assurée contre l'incendie ? — 27. Etes-vous assuré sur la vie ? — 28. Comment appelle-t-on la partie la plus basse d'une maison ? — 29. Qu'appelle-t-on grenier ? — 30. A quoi M. Leblanc n'a-t-il pas

fait attention ? — 31. Quel est le loyer de l'appartement qui est à louer ? — 32. Quand est-il payable ? — 33. L'appartement est-il en bon état ? — 34. Ce livre est-il en bon état où est-il déchiré ? — 35. Expliquez les mots emménager et déménager. — 36. M. Leblanc louera-t-il l'appartement ? — 37. Quand enverra-t-il ses meubles ? — 38. Que promet le propriétaire au sujet des réparations ? — 39. Fera-t-il les réparations lui-même ? — 40. Cirez-vous vos chaussures vous-même ou les faites-vous cirer par un domestique ?

## EXERCICE.

(*Faire les questions pour les réponses suivantes*)

1. Il lui demande où est la rue de Sèvres. — 2. Si je ne connais pas le chemin, je demande des renseignements. — 3. Non, il ne connaît pas Paris. — 4. Je demeure 85, rue de Rivoli. — 5. Oui, vous pouvez entrer ici sans sonner. — 6. Si la porte d'entrée est fermée, je sonnerai. — 7. Parce que, si je ne sonne pas, on ne saura pas que je désire entrer. — 8. Non, ce n'est pas M. Bernard qui ouvre la porte. — 9. M. Bernard est chez lui. — 10. Non, il ne le connaît pas. — 11. Il l'a vu dans le journal. — 12. On insère une annonce dans un journal. — 13. Il dit qu'elle est très sombre. — 14. Oui, il y a beaucoup d'incendies dans toutes les grandes villes. — 15. Oui, je fais toujours attention en classe. — 16. Si, il loue l'appartement. — 17. Certainement, je visite l'appartement avant de le louer. — 18. Il faut d'abord faire faire les réparations. — 19. Non, il n'y a pas fait attention. — 20. Les tuyaux et les robinets l'indiquent.

## CHEZ LE MARCHAND DE MEUBLES.

Le client. — Montrez-moi, s'il vous plaît, un ameublement de salon.

Le marchand. — En voici de différents genres ; quel prix voulez-vous y mettre ?

Le client. — Je ne puis rien dire avant d'avoir vu ce que vous avez.

Le marchand. — Que dites-vous de cet ameublement Louis XV ?

Le client. — Je ne l'aime pas du tout.

Le marchand. — Et de cet autre en bois noir garni de velours rouge ?

Le client. — Le velours est trop commun ; je préfère celui-ci. De quoi se compose-t-il ?

Le marchand. — Il se compose d'un canapé, de quatre fauteuils et de six chaises.

Le client. — N'avez-vous pas une table pour aller avec cet ameublement ?

Le marchand. — Si, monsieur, en voici une tout à fait du même style.

Le client. — Mais je ne sais pas comment ces sièges sont rembourrés.

Le marchand. — Asseyez-vous dans ce fauteuil, et vous verrez comme il est moelleux.

Le client. — C'est vrai, on y est très bien. Quel est le prix de l'ameublement complet, c'est-à-dire avec la table ?

Le marchand. — 2,000 francs. Vous voulez acheter d'autres meubles, n'est-ce pas ?

Le client. — Oui, j'ai toute une maison à meubler. Voyons maintenant les meubles dont j'ai besoin pour la

salle à manger. D'abord une table à rallonges. En quel bois est celle-ci ?

Le marchand. — Elle est en noyer.

Le client. — Je crois qu'elle n'est pas très solide ; montrez-m'en une autre.

Le marchand. — Celle-là vous convient-elle ?

Le client. — Assez bien ; avez-vous les chaises et le buffet assortis ?

Le marchand. — Certainement ; voulez-vous des chaises cannées ou rembourrées ?

Le client.— Des chaises cannées ; elles sont meilleur marché, n'est-ce pas ?

Le marchand. — Assurément, monsieur, il y a une différence de 10 francs par chaise.

Le client. — C'est énorme ! Montrez-moi le buffet qui va avec la table et les chaises.

Le marchand. — Je vous engage à prendre celui-ci ; il est tout à fait du même genre.

Le client. — Mais à combien me reviendra cette salle à manger ?

Le marchand. — A 600 francs, si vous prenez des chaises cannées ; à 720, si vous choisissez des chaises rembourrées.

Le client. — C'est votre juste prix ?

Le marchand. — Pas un centime de moins ; nous ne surfaisons jamais nos marchandises, et dans notre magasin il est inutile de marchander, tout est vendu à prix fixe.

Le client. — Je ne vois pas ici de meubles de chambre à coucher.

Le marchand. — Nous en avons un très bel assortiment au premier ; montons par ce petit escalier.

Le client. — Passez devant, je vous prie ; montrez-moi le chemin. Cet escalier est bien étroit, vous ne faites pas passer vos meubles par ici ?

Le marchand. — Non, il y a un monte-charges dans la maison. Voulez-vous une chambre à coucher en acajou ?

Le client. — Non, je n'aime pas l'acajou. C'est un bois tout à fait passé de mode.

Le marchand. — En noyer alors ?

Le client. — J'en désire une très simple en noyer, et l'autre en vieux chêne. Tenez, en voici une qui me plaît beaucoup, le lit surtout. Vous vendez aussi la literie ?

Le marchand. — A l'étage supérieur vous trouverez tout ce que vous désirez : matelas, couvertures, traversins, oreillers, lits de plume, etc.

Le client. — Je reviendrai une autre fois pour tout cela.

Le marchand. — Comme vous voudrez, monsieur.

Le client. — Au revoir, monsieur Bonneau.

Le marchand. — Au plaisir, monsieur.

## EXERCICE.

1. Que désire voir M. Leblanc ? — 2. Quel prix fixe-t-il ? — 3. Que pense-t-il de l'ameublement Louis XV ? — 4. Quel genre d'ameublement le marchand lui montre-t-il ensuite ? — 5. Pourquoi n'aime-t-il pas le velours ? — 6. Trouve-t-il enfin un ameublement à son goût ? — 7. Que dit-il en le montrant ? — 8. De quoi se compose l'ameublement qu'il choisit ? — 9. Que demande-t-il au marchand ? — 10. Le marchand n'a-t-il pas une table

assortie à l'ameublement ? — 11. Que fera M. Leblanc pour savoir si les sièges sont moelleux ? — 12. M. Leblanc admet-il que les chaises sont bien rembourrées ? — 13. Quel sera le prix de cet ameublement ? — 14. M. Leblanc a-t-il terminé ses achats ? — 15. Quels meubles M. Leblanc désire-t-il acheter pour sa salle à manger ? — 16. Quelle sorte de buffet veut-il avoir ? — 17. Que fait-on en prononçant les mots « celui-ci, celle-ci, celui-là, celle-là » ? — 18. Que pense-t-il de la première table qu'on lui montre ? — 19. Une cloison en carton est-elle aussi solide qu'une cloison en bois ? — 20. Pourquoi n'y a-t-il pas de meubles en carton ? — 21. Quel est le meuble dans lequel on serre la vaisselle ? — 22. Quel buffet le marchand engage-t-il M. Leblanc à prendre ? — 23. Que m'engagez-vous à faire pour apprendre l'anglais ? — 24. M. Leblanc prendra-t-il des chaises rembourrées ? — 25. Pourquoi choisit-il les chaises cannées ? — 26. Quelle différence y a-t-il dans le prix ? — 27. A combien lui reviendra la salle à manger s'il prend des chaises cannées ? — 28. Dans quel cas la salle à manger lui reviendra-t-elle à 720 francs ? — 29. M. Leblanc peut-il marchander chez M. Bonneau ? — 30. Que signifie l'expression « vendre à prix fixe » ? — 31. Marchandez-vous dans les magasins ? — 32. A quel étage sont les mobiliers de chambre à coucher ? — 33. Pourquoi M. Bonneau passe-t-il devant M. Leblanc ? — 34. Quelle sorte d'escalier y a-t-il dans le magasin de M. Bonneau ? — 35. Prenez-vous l'escalier pour monter ici ? — 36. Quel genre de salle à manger préférez-vous ? — 37. Cette table est-elle en chêne ou en noyer ? — 38. De quoi un lit est-il garni ? — 39. Retournez-vous chez vous après la leçon ? — 40. Quand reviendrez-vous ici ? — 41. Que dites-vous en quittant une personne ?

### EXERCICE.

1. Il a besoin de meubles parce qu'il vient de louer une maison. — 2. Il lui demande combien il désire payer. — 3. Il lui montre d'abord un ameublement Louis XV. — 4. Non, il ne l'aime pas. — 5. Si, j'aime beaucoup les meubles garnis de velours. — 6. C'est pour lui montrer qu'elles sont bien rembourrées. — 7. Oui, il s'y assied. 8. Il lui demande 2,000 francs. — 9. Il veut ensuite voir des meubles de salle à manger. — 10. Il choisit des chaises cannées. — 11. Parce qu'il ne veut pas payer le prix. — 12. Si fait, il y en a à l'étage supérieur. — 13. Quand on veut se rendre à l'étage supérieur. — 14. On descend l'escalier. — 15. Parce qu'il est très étroit. — 16. Par ce mot «tenez» il attire l'attention du marchand. — 17. Non, il préfère revenir.

---

## CHEZ LE TAILLEUR.

Henri. — Mon cher Eugène, vous avez un vêtement qui vous va à merveille ; l'avez-vous acheté tout fait ou l'avez-vous fait faire sur mesure ?

Eugène. — Je fais faire tous mes vêtements sur mesure, les vêtements confectionnés ne me vont jamais : quand le paletot est de bonne longueur, il est trop étroit et les manches sont trop courtes.

Henri. — Quel est votre tailleur ?

Eugène. — C'est M. Raymond.

Henri. — Voulez-vous venir chez lui avec moi ?

Eugène. — Que voulez-vous y faire ?

Henri. — Je veux lui commander un costume comme le vôtre.

EUGÈNE. — Avec plaisir.

EUGÈNE. — Bonjour, monsieur Raymond, je vous amène un client.

M. RAYMOND. — Je vous remercie beaucoup, monsieur Eugène. Que désire monsieur ?

HENRI. — Pouvez-vous me faire un vêtement semblable à celui de mon ami ?

M. RAYMOND. — Oui, monsieur, il me reste juste assez d'étoffe pour un costume. Si vous voulez avoir l'obligeance d'ôter votre paletot, je vais vous prendre mesure. Vous voulez aussi le gilet et le pantalon ?

HENRI. — Oui, vous me ferez un habillement complet.

M. RAYMOND. — Comment désirez-vous le paletot, tout droit ou un peu pincé à la taille ?

HENRI. — Vous savez mieux que moi ce qui se porte maintenant ; faites-le à la dernière mode.

M. RAYMOND. — Quelle doublure désirez-vous pour le paletot ?

HENRI. — Doublez-le en soie, si vous croyez cette doublure bonne.

M. RAYMOND. — Bien, tout est bien compris, vous pouvez remettre votre paletot. Pour quel jour voulez-vous ce vêtement ?

HENRI. — Pour de demain en huit, si c'est possible.

M. RAYMOND. — Très bien, monsieur, il sera prêt ; mais je vous prie de passer chez moi après-demain pour l'essayer.

## EXERCICE.

1. Qui Henri rencontre-t-il dans la rue ? — 2. De qui Eugène est-il l'ami ? — 3. Comment le savez-vous ? — 4. Que dit Henri à Eugène ? — 5. Que lui demande-

t-il? — 6. Quelle sorte de vêtements Eugène préfère-t-il? — 7. Pourquoi n'achète-t-il pas de vêtements confectionnés? — 8. Comment s'appelle le tailleur d'Eugène? — 9. Faites-vous vos vêtements vous-même? — 10. Chez qui les faites-vous faire? — 11. Achetez-vous des vêtements confectionnés? — 12. Que désire Henri? — 13. Que font les deux amis ensuite? — 14. Henri ira-t-il seul chez le tailleur? — 15. Que dit Eugène à M. Raymond en arrivant chez lui? — 16. De quoi celui-ci le remercie-t-il? — 17. Le tailleur peut-il faire deux costumes comme celui d'Eugène? — 18. Qu'est ce qui vous indique cela? — 19. Qu'est-ce qu'un tailleur est obligé de prendre avant de pouvoir faire un costume? — 20. Pourquoi prend-on mesure? — 21. Que demande M. Raymond à Henri? — 22. Celui-ci donne t-il son goût au tailleur? — 23. Pourquoi ne lui exprime-t-il pas ses vues au sujet du paletot? — 24. Que fait Henri après que le tailleur lui a pris mesure? — 25. Pour quel jour Henri désire-t-il son costume? — 26. Que lui répond M. Raymond? — 27. Pourquoi essaie-t-on des vêtements neufs avant de les acheter? — 28. Viendrez-vous ici de demain en huit? — 29. Irez-vous à Paris de demain en quinze?

## EXERCICE.

1. Ils parlent du costume d'Eugène. — 2. Ils se rencontrent dans la rue. — 3. Oui, il vous va très bien. — 4. Non, il est trop large pour vous. — 5. Non, il ne porte pas de vêtements confectionnés. — 6. Assurément, les vêtements faits sur mesure coûtent plus cher. — 7. Non, au contraire, ils vont mieux. — 8. C'est M. Raymond. — 9. Il est tailleur. — 10. Non, il n'est pas

tailleur. — 11. Il l'invite à l'accompagner chez M. Raymond. — 12. Quand j'ai besoin d'un costume, je vais chez un tailleur. — 13. Certainement, il faut commander les vêtements chez un tailleur. — 14. Oui, il l'accompagne. — 15. Chez M. Raymond. — 16. Il le salue d'abord. — 17. Le client est celui qui achète. — 18. C'est Eugène qui amène Henri. — 19. Non, il n'aura pas d'étoffe de reste. — 20. Il ôte son paletot. — 21. Parce que le tailleur veut lui prendre mesure. — 22. Il lui demande pour quel jour il désire son vêtement. — 23. Oui, il sera prêt. — 24. Non, sans l'essayer, nous ne pouvons savoir s'il nous va.

---

## CHEZ LA COUTURIÈRE.

La couturière. — Que désire madame ?

La dame. — Je voudrais un costume de ville, mais je ne sais que choisir. Que me conseillez-vous ?

La couturière. — Actuellement on porte beaucoup d'étoffes de laine unies.

La dame. — Les étoffes rayées et quadrillées ne sont-elles plus à la mode ?

La couturière. — Si, on en porte encore, mais bien peu.

La dame. — Quelle est la mode cet automne ?

La couturière. — Voici quelques gravures. Lequel de ces costumes préférez-vous ?

La dame. — Aucun ne me convient. J'aime mieux le costume brun avec le corsage simple et la jupe plissée que vous avez dans votre étalage.

La couturière. — C'est un modèle, mais on peut vous faire quelque chose de semblable.

La dame. — Eh bien ! montrez-moi quelques échantillons d'étoffes.

La couturière. — En voici d'une très bonne qualité.

La dame. — N'est-elle pas trop lourde pour la saison ?

La couturière. — Nous en avons d'autres plus légères. Comment trouvez-vous celle-ci ?

La dame. — Elle me plaît assez, mais la qualité me paraît moins bonne.

La couturière. — Oh ! pardon, elle est aussi belle que l'autre ; c'est une étoffe excellente, qui vous fera beaucoup d'usage. Quelles garnitures désirez-vous ? Dans ce moment on porte beaucoup de biais.

La dame. — Eh bien ! faites comme vous l'entendrez, je m'en rapporte à vous, et si je suis satisfaite, vous aurez ma clientèle et je vous recommanderai à mes amies. J'aurai peut-être aussi besoin d'une robe de bal. Pouvez-vous m'en faire une ?

La couturière. — Certainement, madame, c'est la spécialité de la maison. En quoi la désirez-vous ?

La dame. — Je ne suis pas encore décidée ; je réfléchirai et vous communiquerai ma décision quand je viendrai essayer celle que je viens de commander.

## EXERCICE.

1. Où se trouve la dame dont il est parlé dans ce morceau ? — 2. Qu'est-elle venue faire ? — 3. Qui est-ce qui fait les vêtements de dames ? — 4. Savez-vous coudre ? — 5. La cliente donne-t-elle son goût à la

couturière ? — 6. Que lui demande-t-elle ? — 7. Quelles sont les étoffes à la mode actuellement ? —8. Préférez-vous les étoffes unies, quadrillées ou rayées ? — 9. Pourquoi la couturière ne lui conseille-t-elle pas de choisir une étoffe rayée ? — 10. Que lui montre la couturière pour la mettre au courant des nouvelles modes ? — 11. La dame y trouve-t-elle quelque chose à son goût ? — 12. Où a-t-elle vu le costume qu'elle préfère ? — 13. Décrivez ce costume. — 14. Peut-elle acheter ce costume ? — 15. Quel genre de costume se fait-elle faire ? — 16. Que lui montre encore la couturière ? — 17. Lui montre-t-elle toute une pièce d'étoffe ? — 18. Quel est l'avis de la dame au sujet de la première qualité d'étoffe ? — 19. Quelle qualité lui montre ensuite la couturière ? — 20. Cette qualité lui convient-elle ? — 21. Comment lui paraît la dernière qualité ? — 22. Que dit la couturière pour engager la dame à choisir cette étoffe ? — 23. La dame se décide-t-elle à prendre l'étoffe — 24. De quoi parlent-elles encore ? — 25. Enumérez quelques garnitures de robes. — 26. La dame dit-elle comment elle désire faire garnir sa robe ? — 27. Que répond-elle à la couturière au sujet des garnitures ? — 28. Etes-vous satisfait de vos progrès en français ?— 29. Que promet la dame, si elle est satisfaite de sa robe ? — 30. Recommanderez-vous l'école Berlitz à vos amis ? — 31. De quoi la dame a-t-elle besoin ? — 32. Quelle est la spécialité des écoles Berlitz ? — 33. Y donne-t-on toutes sortes de leçons ? — 34. Pourquoi la dame ne dit-elle pas à la couturière ce qu'elle désire comme robe de bal ? — 35. Que veut-elle faire avant de choisir ? — 36. Etes-vous décidé à partir pour l'Europe le mois prochain ? — 37. Que fait-on avant de se décider ? — 38. Quand se décidera la dame ?

### EXERCICE.

(*Le professeur enseignera et fera pratiquer les expressions suivantes en imitant les morceaux précédents.*)

Chez la modiste : chapeau en velours, en soie, en tulle, de paille; — garni de fleurs, de rubans, de plumes, d'une aigrette; — se coiffer, essayer, se regarder dans la glace; — demander le prix, marchander, choisir, etc.

Chez le chapelier: en feutre, en soie ; haute forme, chapeau mou ; le bord, la calotte.

Chez le cordonnier: chaussures ; bottes, bottines, souliers, pantoufles; — le cuir: en veau, en chevreau; — la semelle, le talon, à lacets, à boutons, à élastique.

(*De la même façon peuvent se donner: chez le bijoutier, dans le magasin de nouveauté, chez le libraire, etc.*)

---

## UNE VISITE.

Jules. — Mais je ne me trompe pas, c'est bien Bernard ! Comment ça va, mon ami ? Qu'est-ce qui t'amène donc à Paris ?

Bernard. — D'abord les affaires, ensuite le désir de voir la capitale que je ne connais pas encore.

Jules. — Ta visite est pour moi, je t'assure, une surprise bien agréable.

Bernard. — Est-il besoin de te dire que j'éprouve le même plaisir à te revoir ?

Jules. — Tu as bien choisi ton jour : c'est justement l'anniversaire de ma naissance aujourd'hui.

Bernard. — Alors mes félicitations sincères.

Jules. — Merci, mon ami. Maintenant dis-moi, pour combien de temps es-tu à Paris ?

Bernard. — Je ne sais pas exactement, mais je compte y passer au moins une semaine.

JULES. — Une semaine ! mais c'est magnifique cela ; et tu resteras chez moi, j'espère.

BERNARD. — Avec plaisir, mais je crains de te gêner.

JULES. — Pas le moins du monde.

BERNARD. — Et ta femme que dira-t-elle ?

JULES. — Elle sera très contente de faire ta connaissance. (*Il sonne.*)

LA DOMESTIQUE, (*entrant*). — Monsieur a sonné ?

JULES. — Dites à Madame que M. Planchet est arrivé et qu'il descend chez nous. Vous mettrez un couvert de plus pour le déjeuner. — Voici ta chambre, mets-toi à l'aise, tu es chez toi.

BERNARD. — A quelle heure est votre déjeuner ?

JULES. — A midi. Mais si tu as faim. . .

BERNARD. — Ce n'est pas cela, je désire seulement faire un peu de toilette.

JULES. — Oh ! ne fais donc pas de cérémonie, ton costume de voyage est assez bon.

BERNARD. — Tant mieux alors, car je ne te cache pas que je suis un peu fatigué. Je désire cependant me laver et me coiffer. On se salit tant en voyage.

JULES. — Tu trouveras dans cette table de toilette, des brosses, du savon et des essuie-mains. Je vais dire à la bonne de t'apporter une cuvette et de l'eau.

---

JULES. — J'ai le plaisir, ma chère amie, de te présenter M. Bernard Planchet.

MADAME X. — Je suis enchantée, Monsieur, de faire votre connaissance ; mon mari m'a tant parlé de vous.

BERNARD. — En bien ou en mal ?

MADAME X. . . — C'est méchant cela, Monsieur, vous

savez bien que mon mari est incapable de dire du mal de ses amis.

BERNARD. — Je sais que Jules est la bonté même et je vois qu'il a épousé une femme charmante.

MADAME X. . . — Mille remerciements pour le compliment !

LA DOMESTIQUE. — Madame est servie. (*Bernard offre son bras à Mme X. . . et ils passent tous les trois dans la salle à manger.*)

MADAME X. . . , (*indiquant une place à sa droite.*) — Voulez-vous vous asseoir ici. — Ne trouves-tu pas, Jules, que le potage n'est pas assez salé ?

JULES. — Je ne suis pas de ton avis, ma chère, tu sais que je n'ai jamais aimé les mets bien salés ou bien épicés.

BERNARD. — Puis-je vous offrir du pain, Madame.

MADAME X. . . — S'il vous plaît, Monsieur. Merci. Trouvez-vous ce poisson à votre goût ?

BERNARD. — Oh ! il est délicieux.

JULES. — Et que dis-tu, Bernard, de ce petit vin blanc ?

BERNARD. — Je le trouve très bon.

JULES. — Tends-moi ton verre.

BERNARD. — Non, merci, j'en ai encore. — Ah ! voici mon plat de prédilection : un filet de bœuf aux champignons.

JULES. — Je vois que tu n'as pas mauvais goût, cependant pour moi, je préfère un canard aux olives.

MADAME X. . . — Tu es servi à souhait, voilà justement la domestique qui apporte ton mets favori. — Servez-vous donc des légumes, monsieur Bernard : il y a près de vous des petits pois et des haricots verts.

BERNARD. — Si vous le permettez, Madame, je prendrai des légumes après le rôti.

MADAME X. . . — Comme vous voudrez, Monsieur, ne vous gênez pas ; mon mari est comme vous, il ne mange pas les légumes avec la viande.

JULES. — Quel dessert as-tu à nous offrir, ma chère amie ?

MADAME X. . . — Attends, tu vas voir. Jeanne, servez le dessert et le café.

JULES. — Oh ! oh ! c'est une surprise que tu m'as faite, tu sais que j'adore la crème au chocolat. Et toi, Bernard ?

BERNARD. — J'en raffole aussi.

MADAME X. . . — Je suis charmée, Messieurs, d'avoir si bien rencontré vos goûts. Mettez-vous du lait dans votre café, Monsieur ?

BERNARD. — Non, Madame, après le déjeuner je prends du café noir ; mais puis-je vous prier de me faire passer le sucre ?

MADAME X. . — Oh ! pardon, Monsieur.

BERNARD. — Merci bien, Madame.

JULES. — Maintenant, Bernard, tu fumeras un cigare, n'est-ce pas ?

BERNARD. — Non, pas en ce moment.

JULES. — Pourquoi ?

BERNARD. — Je crains d'incommoder Madame.

MADAME X. . . — Pas du tout, Monsieur ; je suis accoutumée depuis longtemps à la fumée du tabac ; en outre, je suis obligée de vous quitter pour aller faire un tour à la cuisine. Vous reverrai-je cette après-midi ?

JULES. — Pas avant le dîner, ma chérie, car j'ai l'intention d'aller me promener avec mon ami, pour lui montrer un peu la ville.

MADAME X. . . —Alors, Messieurs, bonne promenade.
BERNARD. — Merci, Madame, votre serviteur.

## EXERCICE.

1. De quoi est-il question dans le morceau ci-dessus ? — 2. Jules s'attend-il à voir son ami ? — 3. Que dit-il en l'apercevant ? — 4. Quel sentiment est exprimé par cette exclamation ? — 5. De quoi est-il surpris ? — 6. Pourquoi en est-il surpris ? — 7. Vous trompez-vous souvent dans l'emploi des mots *le* et *la* en parlant français ? — 8. Jules s'est-il trompé ? — 9. Quelle question fait-il à son ami ? — 10. Qu'est-ce qui amène ce dernier à Paris? — 11. Qu'est-ce qui vous amène ici? — 12. Bernard a-t-il fait seulement un voyage d'agrément? — 13. Sera-t-il occupé une partie de son temps ? — 14. Jules espère-t-il que son ami descendra à l'hôtel? — 15. Bernard partage-t-il la joie de son ami ? — 16. Est-il arrivé bien à propos ? — 17. Que fait-on à l'anniversaire de naissance d'un ami ? — 18. Combien de temps Bernard pense-t-il passer à Paris ? — 19. Y restera-t-il moins d'une semaine ? — 20. Sa visite durera-t-elle peut-être plus d'une semaine ? — 21. Comment Jules trouve-t-il la décision de son ami de rester au moins une semaine à Paris ? — 22. A quoi l'invite-t-il ? — 23. Croit-il que son ami acceptera l'invitation ? — 24. Quel mot vous l'indique? — 25. A quelle condition Bernard restera-t-il chez son ami ? — 26. La maison occupée par Jules est-elle assez grande pour recevoir des visites ? — 27. Jules sera-t-il gêné par la visite de son ami ? — 28. Qui Bernard craint-il de gêner outre son ami ? — 29. La gênera-t-il ? — 30. La connaît-il déjà ? — 31. Pourquoi

Jules sonne-t-il ? — 32. Que fait la domestique ? — 33. Que lui dit son maître ? — 34. Combien de couverts mettra-t-elle ? — 35. Que dit Jules à son ami ? — 36. Bernard est-il réellement chez lui ? — 37. Etes-vous à l'aise quand vous êtes chez vous ? — 38. Pourquoi Jules pense-t-il que son ami a faim ? — 39. Celui-ci a-t-il réellement faim ? — 40. Pourquoi s'est-il informé de l'heure du déjeuner ? — 41. Jules lui conseille-t-il de changer de vêtements ? — 42. Par quels mots Bernard exprime-t-il qu'il est content de ne pas être obligé de changer de costume ? — 43. Comment se sent-on après un voyage ? — 44. Que veut faire Bernard avant le déjeuner ? — 45. De quoi aura-t-il besoin pour faire sa toilette ?

46. Que fait Jules quand tout le monde se rencontre ? — 47. A qui présente-t-il son ami ? — 48. Que répond-elle ? — 49. A qui le dit-elle ? — 50. A-t-elle déjà entendu parler de lui ? — 51. Par qui ? — 52. De quelle façon Jules parle-t-il de ses amis ? — 53. Quelle est l'opinion de Bernard sur Jules et sa femme ? — 54. Que fait-on quand le déjeuner est servi ? — 55. Que mange-t-on d'abord ? — 56. Que demande Mme X. . . à son mari au sujet du potage ? — 57. Jules partage-t-il l'avis de sa femme ? — 58. Comment Jules aime-t-il les mets ? — 59. Bernard sert-il Mme X. . . ? — 60. Que mangent-ils après le potage ? — 61. Quel est votre plat de prédilection ? — 62. Qu'est-ce que Jules préfère au filet aux champignons ? — 63. Pourquoi Mme X. . . dit elle à son mari « tu es servi à souhait » ? — 64. Quel est votre auteur favori ? — 65. Vous gênez-vous quand vous mangez chez des étrangers ? — 66. Les petites filles adorent-elles les bonbons ? — 67. Comment Mme X. . . a-t-elle fait servir des plats au goût de ces

messieurs ? — 68. Qu'est-ce que M. Bernard prie Mme X... de lui passer ? — 69. De quoi Mme X... demande-t-elle pardon ? — 70. Qu'offre Jules à son ami pendant qu'ils prennent le café ? — 71. Pourquoi Bernard ne l'accepte-t-il pas ? — 72. Qu'est-ce qui vous indique que Jules fume souvent en présence de sa femme ? — 73. De quoi s'occupe Mme X... pendant que ces messieurs fument ? — 74. Combien de temps resteront-ils dehors ? — 75. Comment se saluent Mme X... et M. Bernard.

---

## LES THÉÂTRES.

RAOUL. — Bonjour, cousin ; comme c'est aimable à vous d'être venu nous voir.

JEAN. — Le plaisir est pour moi, mon cher. Ma cousine est sortie ?

RAOUL. — Non, mais elle a dû s'occuper elle-même de la cuisine aujourd'hui. La voilà justement.

JEAN. — Mes compliments, cousine ; j'apprends que vous êtes devenue cordon bleu.

MME RAOUL. — Oui, ma bonne est allée au mariage de sa sœur, et, vous voyez, je la remplace. Vous restez à dîner avec nous, n'est-ce pas ? Ne dites pas non : je veux vous faire goûter ma cuisine.

JEAN. — En ce cas, j'accepte de grand cœur, et ensuite je vous emmènerai au théâtre.

MME RAOUL. — Au théâtre ?

JEAN. — Oui, vous ne sortez jamais, il faut vous distraire de temps en temps.

MME RAOUL. — Mon Dieu, c'est si ennuyeux de s'habiller, de dîner vite, de rentrer tard !...

JEAN. — Bah ! nous irons dans un théâtre où on ne fait pas de cérémonie.

RAOUL. — Quel théâtre ?

JEAN. — Voyons le journal.

MME RAOUL. — Eh bien, décidez vous-mêmes, je retourne à mes fourneaux.

JEAN. — L'Opéra ? — n'en parlons pas. Le Français ? trop sérieux ; ce soir on joue du classique ; que pensez-vous du Gymnase ?

RAOUL. — Qu'est-ce qu'on joue ?

JEAN. — Relâche.

RAOUL. — Vous plaisantez toujours.

JEAN. — Eh bien continuons ! Voyons le Vaudeville : Incognito. Ça ne vous dit rien ? Non ? Passons. Les Variétés ? Relâche... on répète la nouvelle pièce. Voici qui va vous plaire. Théâtre Sarah Bernhardt : l'Aiglon.

RAOUL. — Nous l'avons déjà vu deux fois.

JEAN. — Porte Saint-Martin : Cyrano de Bergerac.

RAOUL. — Déjà vu aussi.

JEAN. — Pourquoi pas aller à la Gaîté ; on joue la Montansier ?

RAOUL. — C'est une bonne idée, Coquelin et Réjane jouent ensemble : c'est un spectacle de roi. Trouverons-nous encore des places ?

JEAN. — Je vais téléphoner... Il reste encore une baignoire, je la retiens. Nous avons tout le temps de dîner. La représentation ne commence qu'à neuf heures moins le quart.

---

JEAN. — Cocher, à la Gaîté.

MME RAOUL. — Ce cheval va bon train ; nous serons bientôt arrivés.

JEAN. — Cocher, à la Gaîté.

MME RAOUL. — Ce cheval va bon train ; nous serons bientôt arrivés.

JEAN. — Par ici, cousine. Voici le contrôle. (*Au contrôleur.*) Nous avons retenu une baignoire par téléphone.

LE CONTRÔLEUR. — Précisément, Monsieur, la baignoire C.

JEAN. — Oui, Monsieur.

LE CONTRÔLEUR. — Voici votre coupon : 32 francs.

JEAN. — Le rideau est-il déjà levé ?

LE CONTRÔLEUR. — Depuis cinq minutes à peine.

JEAN. — Alors dépêchons-nous d'entrer.

L'OUVREUSE. — La baignoire C, c'est ici. Voulez-vous vous débarrasser de vos cannes et pardessus.

---

(*Pendant l'entr'acte.*)

MME RAOUL. — La salle est bondée, et il y a de bien jolies toilettes. Regardez cette dame en bleu au balcon. Voulez-vous ma lorgnette ?

JEAN. — Je veux bien, merci.

RAOUL. — Tiens ! M. et Mme X . . . qui sont à l'orchestre. Les voyez-vous au quatrième rang ?

JEAN. — Quelle toilette superbe dans cette première loge. Voulez-vous aller au foyer ?

MME RAOUL. — Non, je préfère me promener dans les couloirs, on y voit plus de monde.

RAOUL. — Quel bon acteur que ce Coquelin ! Ses gestes, sa voix, son attitude, tout en lui est si naturel. En le voyant, on oublie qu'il joue un rôle. Il paraît vraiment le personnage jeune ou vieux, héroïque ou bouffon, qu'il représente.

JEAN. — Et Réjane donc ! J'admire comme son jeu est fin et comme elle paraît jeune. Il y a au moins quinze ans qu'elle joue et elle n'a pas du tout changé, elle ne vieillit réellement pas.

MME RAOUL. — Avez-vous vu Sarah Bernhardt dans l'Aiglon ? Elle ne paraît pas plus de dix-huit ans et cependant elle est née en 1844.

JEAN. — Voilà la sonnette. Il vaut mieux prendre notre vestiaire maintenant ; nous attendrons moins longtemps à la sortie.

L'OUVREUSE. — Numéro 20. Voici, Monsieur. (*On lui donne un franc.*) Merci bien.

## EXERCICE.

1. Les personnes qui parlent dans ce morceau sont-elles parentes ? — 2. Par quels mots exprimez-vous à quelqu'un que vous êtes content d'avoir sa visite ? — 3. Raoul est-il seul content de voir son cousin ? — 4. De quoi Jean s'informe-t-il après avoir salué Raoul ? — 5. Comment Jean appelle-t-il la femme de son cousin ? — 6. Pourquoi la femme de Raoul est-elle absente quand Jean arrive ? — 7. Où est-elle ? — 8. Comment appelle-t-on la domestique qui s'occupe de la cuisine ? — 9. En quoi consiste le travail d'une cuisinière ? — 10. Par quels mots Jean salue-t-il sa cousine ? — 11. De quoi la félicite-t-il ? — 12. Qu'est-ce qu'un cordon bleu ? — 13. Qui est-ce qui remplace la bonne de Mme Raoul ? — 14. Pourquoi la cuisinière est-elle sortie ? — 15. Que fait la sœur de la cuisinière ? — 16. A quoi Mme Raoul invite-t-elle son cousin ? — 17. Dans quel but l'invite-t-elle ? — 18. Qu'est-ce que la cuisinière fait pour connaître la saveur

d'un mets ? — 19. Jean décline-t-il l'invitation de sa cousine ? — 20. Que propose-t-il de faire après le dîner ? — 21. Quelle est la différence entre mener, amener et emmener ? — 22. Les enfants peuvent-ils aller seuls à l'école ? — 23. Que fait-on des enfants qui font du bruit au salon quand il y a des visites ? — 24. Si vous êtes contents de vos leçons, amènerez-vous vos amis ? — 25. Mène-t-on ou porte-t-on un enfant de six mois ? — 26. Pourquoi va-t-on à une comédie ? — 27. A-t-on besoin de distraction après avoir travaillé ? — 28. Raoul et sa femme sortent-ils souvent ? — 29. Pourquoi n'aiment-ils pas à aller souvent au théâtre ? — 30. Quel mot indique qu'ils n'aiment pas à s'habiller, à dîner vite, etc. ? — 31. Est-ce que vous vous ennuyez quand vous n'avez rien à faire ? — 32. Est-ce ennuyeux d'avoir des voisines qui apprennent le piano ? — 33. A quel théâtre se proposent-ils d'aller pour ne pas être obligés de se mettre en grande toilette ? — 34. Que font-ils pour savoir quelles sont les pièces qu'on joue ? — 35. Marguerite reste-t-elle avec ces messieurs pendant qu'ils consultent le journal ? — 35. Où va-t-elle ? — 37. Sur quel appareil fait-on cuire les aliments ? — 38. Marguerite exprime-t-elle une préférence pour un certain théâtre ? — 39. Que font ces messieurs pendant que Marguerite finit de préparer le dîner ? — 40. Pourquoi Jean ne veut-il parler ni de l'Opéra ni du Français ? — 41. Pourquoi n'iront-ils pas à l'Odéon, ou au Gymnase ? — 42. Comment appelle-t-on une chose dite pour faire rire ? — 43. Aimez-vous les plaisanteries ? — 44. Quelle plaisanterie Jean a-t-il faite ? — 45. Par quel mot exprime-t-on qu'un théâtre ne donne pas de représentation pour le moment ? — 46. Est-ce que le titre « Incognito » leur donne le

désir de voir la pièce ? — 47. Pourquoi le théâtre des Variétés fait-il relâche ? — 48. Avez-vous déjà vu *l'Aiglon* ? — 49. Est-ce que cette pièce vous a plu ? — 50. Que joue-t-on à la Porte-Saint-Martin ? — 51. Pourquoi Raoul ne veut-il pas voir jouer *Cyrano de Bergerac ?* — 52. Qu'est-ce qu'on joue à la Gaîté ? — 53. Pourquoi Raoul croit-il que le spectacle sera très intéressant ? — 54. Donnez les noms d'une des plus grandes actrices et d'un des plus grands acteurs contemporains. — 55. Pourquoi faut-il retenir ses places à l'avance quand il y a de bons acteurs qui jouent ? — 56. Que font-ils pour avoir des places ? — 57. Quelles places retiennent-ils ? — 58. Sont-ils obligés de se presser pour dîner ? — 59. Pourquoi ont-ils beaucoup de temps ? — 60. Vont-ils au théâtre à pied ? — 61. Pourquoi ne sont-ils pas longtemps en route ? — 62. Où trouvent-ils leurs billets ? — 63. Qu'est-ce que le caissier leur donne et combien payent-ils ? — 64. Qu'est-ce qui marque le commencement de la représentation ? — 65. Arrivent-ils en retard ? — 66. Arrivent-ils plus de cinq minutes en retard ? — 67. Qui leur montre leurs places ? — 68. Notre pardessus nous embarrasse-t-il au théâtre ? — 69. Pourquoi le donnons-nous à l'ouvreuse ? — 70. Est-ce qu'il y a beaucoup de monde dans la salle ? — 71. Quel mot l'indique ? — 72. Qu'est-ce qu'ils admirent en regardant le public ? — 73. De quoi se sert-on pour mieux voir au théâtre ? — 74. Trouvent-ils quelques personnes de leur connaissance ? — 75. Où Mme X . . . est-elle placée ? — 76. Restent-ils dans la baignoire pendant l'entr'acte ? — 77. Vont-ils au foyer ? — 78. Pourquoi préfèrent-ils se promener dans les couloirs ? — 79. De quoi parlent-ils pendant cette promenade ? — 80. Qu'est-ce qu'ils admirent en

Coquelin ? — 81. Qu'est-ce qu'un bon acteur nous fait oublier ? — 82. L'acteur a-t-il réellement l'âge qu'il paraît avoir sur la scène ? — 83. L'horizon paraît-il relier le ciel à la terre ? — 84. Les objets éloignés nous paraissent-ils plus petits que les objets rapprochés ? — 85. Sont-ils réellement plus petits ? — 86. Les hommes du Sud paraissent-ils vieillir plus vite que ceux du Nord ? — 87. Qu'est-ce qui indique la fin de l'entr'acte ? — 89. Que font-ils avant de rentrer ? — 90. Pourquoi prennent-ils déjà leurs vêtements ? — 91. Pourquoi l'ouvreuse dit-elle merci ?

---

## LA SANTÉ.

EDOUARD. — Enfin ! vous voilà debout.

MAURICE. — M'attendez-vous depuis longtemps ?

EDOUARD. — Depuis une heure au moins.

MAURICE. — Veuillez m'excuser, j'ai mal dormi la nuit passée ; je ne me sens pas très bien.

EDOUARD. — Vraiment ! Qu'est-ce que vous avez donc ?

MAURICE. — Je ne sais pas moi-même : depuis plusieurs jours j'ai tout le temps mal à la tête et j'ai aussi des accès de fièvre.

EDOUARD. — Mais ordinairement vous êtes en très bonne santé ; avez-vous de l'appétit ?

MAURICE. — Non, je ne peux rien manger.

EDOUARD. — Il faut consulter un médecin.

MAURICE. — C'est ce que j'ai fait, mais jusqu'ici ce qu'il m'a prescrit ne m'a fait aucun bien.

EDOUARD. — Que vous a-t-il donc ordonné ?

MAURICE. — D'abord il m'a fait prendre des pilules de quinine, et, quelques jours après, il m'a fait une ordonnance que j'ai fait exécuter chez le pharmacien.

EDOUARD. — Quel est le médecin qui vous soigne ?

MAURICE. — Le médecin de notre famille, le Dr. Herbault.

EDOUARD. — C'est le même qui a soigné ma mère.

MAURICE. — Comment va madame votre mère maintenant ?

EDOUARD. — Elle va beaucoup mieux, je vous remercie.

MAURICE. — Est-elle obligée de garder le lit ?

EDOUARD. — Oh ! non, elle peut se lever et même sortir un peu dans le jardin quand il ne fait pas froid.

MAURICE. — Je suis bien aise d'apprendre qu'elle est presque rétablie. Mais à propos de malades, avez-vous entendu parler de M. Dumas, savez-vous comment il va ?

EDOUARD. — Oh ! il ne va pas mieux du tout ; il n'y a pour lui aucun espoir de guérison.

MAURICE. — Vraiment ! alors il restera aveugle ?

EDOUARD — C'est l'opinion de son médecin.

MAURICE. — Comment sa maladie a-t-elle commencé ?

EDOUARD. — M. Dumas a toujours eu mal aux yeux depuis son enfance.

MAURICE. — Pourquoi ne demande-t-il pas une consultation au Dr. Paulet, qui est un spécialiste pour les maladies des yeux et qui a fait des cures merveilleuses ?

EDOUARD. — Je ne sais pas s'il l'a déjà consulté ou non ; je le lui demanderai. — Vous sentez-vous assez bien pour sortir maintenant ?

MAURICE. — Oui, mon mal de tête s'est dissipé.

EDOUARD. — Alors partons.

EXERCICE.

1. De quoi s'agit-il dans la conversation ci-dessus ? — 2. Pourquoi Edouard s'écrie-t-il « enfin » ? — 3. Voit-il son ami dès son arrivée ? — 4. Quelle excuse Maurice donne-t-il pour avoir fait attendre son ami ? — 5. Combien de temps l'a-t-il fait attendre ? — 6. Pourquoi Maurice est-il resté couché si longtemps ? — 7. Sait-il quelle maladie il a ? — 8. Souffrez-vous beaucoup de maux de tête ? — 9. N'avez-vous jamais eu mal aux dents ? — 10. Souffre-t-on beaucoup quand on a un violent mal de tête ? — 11. Quels sont les symptômes de la maladie de Maurice ? — 12. Est-il souvent malade ? — 13. Quel conseil son ami lui donne-t-il ? — 14. Suivra-t-il le conseil de son ami ? — 15. Qu'a fait ce médecin pour guérir le malade ? — 16. Le remède a-t-il fait du bien ? — 17. S'est-il senti mieux après avoir pris le médicament ? — 18. Que fait-on de l'ordonnance du médecin ? — 19. Edouard connaît-il le médecin qui soigne son ami ? — 20. Comment a-t-il fait sa connaissance ? — 21. Comment se porte la mère d'Edouard ? — 22. Que conseille-t-on aux malades qui ne doivent pas s'exposer à la fatigue et au froid ? — 23. Quand un malade peut-il commencer à se lever ? — 24. Comment avez-vous attrapé votre dernier rhume ? — 25. Pourquoi la mère d'Edouard ne peut-elle pas sortir tous les jours ? — 26. Quel jour pourra-t-elle sortir ? — 27. Est-elle complètement rétablie ? — 28. Que dit Maurice quand il apprend que la mère de son ami est convalescente ? — 29. Qu'est-ce qui le fait penser à M. Dumas ? — 30. Que demande-t-il à son sujet ? — 31. Que lui répond Edouard ? — 32. Guérira-t-il ? — 33. Quel est l'avis de son médecin ? — 34. Comment sa maladie a-t-elle commencé ? — 35. Qu'est-ce qu'est le

Dr. Paulet ? — 36. Qu'est-ce qui prouve que le Dr. Paulet est un médecin très habile ? — 37. La conversation avec son ami a-t-elle distrait Maurice ? — 38. Comment se porte-t-il après avoir causé avec son ami ? — 39. A-t-il toujours mal à la tête ? — 40. Qu'est-ce que les deux amis se proposent de faire ?

---

## L'AUTOMNE.

Les jours raccourcissent beaucoup, et le soleil a perdu son ardeur. La température est vraiment agréable, même un peu fraîche après le coucher du soleil.

Nous rentrons en ville ; les écoles rouvrent leurs portes, et nous reprenons notre vie habituelle. Nos affaires, nos travaux, nous occupent tout entiers, et nous n'avons pas le temps de remarquer la transformation de la nature.

Parfois, le dimanche, nous allons faire une promenade à la campagne. Comme tout est changé ! Les arbres ont été dépouillés de leurs fruits, et le sol est couvert de feuilles mortes. Les nuances de vert si variées de l'été ont fait place à une diversité de tons jaunes et rougeâtres, qui charment la vue. La nature a vraiment des splendeurs nouvelles pour chaque saison. Qu'y a-t-il de plus beau que la blancheur immaculée de la neige de l'hiver, le vert tendre de l'herbe et les couleurs vives des fleurs du printemps, la pureté du ciel bleu de l'été, les teintes adoucies d'un paysage d'automne ?

L'automne est la saison de l'abondance. Pendant l'été on a rentré les récoltes et maintenant l'époque des joyeuses vendanges est arrivée. Des troupes de jeunes

gens et de jeunes filles passent en riant et en chantant. Ils vont dans les vignes pour cueillir le raisin dont le jus deviendra du vin.

Si vous faites un tour au marché de la ville, l'eau vous vient à la bouche à la vue de ces poires juteuses et de ces belles grappes dorées et purpurines. Achetons-en pour notre dessert, car dans les autres saisons ces fruits seront moins savoureux et bien plus chers.

Bientôt novembre arrive. La nature paraît déserte et triste, et les dernières feuilles sont emportées par le vent du nord. L'hirondelle est partie, et les autres oiseaux ne chantent plus. Au revoir, jolie hirondelle ! Ramène-nous le printemps.

EXERCICE.

1. Quand les jours commencent-ils à raccourcir ? — 2. Ont-ils déjà beaucoup raccourci à la fin de l'été ? — 3. Quand les jours augmentent-ils ? — 4. Que fait le tailleur à un vêtement trop long ? — 5. Quand faut-il faire allonger un vêtement ? — 6. Dans quel mois le soleil est-il le plus ardent ? — 7. Pourquoi ne peut-on pas se promener en plein soleil dans les pays du Sud ? — 8. Pourquoi pouvez-vous vous promener en plein soleil au mois de septembre ? — 9. Quelle différence de température y a-t-il entre le Groënland et l'Espagne ? — 10. Qu'indique le thermomètre ? — 11. Quand l'eau est-elle agréable à boire ? — 12. Quelle est la différence entre frais et froid ? — 13. Quand mettez-vous un pardessus lourd et quand en mettez-vous un très léger ? — 14. Avec quoi vous rafraîchissez-vous quand il fait chaud ? — 15. Qu'est-ce qui marque le commencement du jour et qu'est-ce qui en marque la fin ? — 16. Res-

tons-nous dehors quand il pleut ? — 17. A quelle heure rentre-t-on en sortant du théâtre ? — 18. Restez-vous en ville pendant les grandes chaleurs ? — 19. Quand rentrez-vous en ville ? — 20. Pourquoi les écoles sont-elles fermées en été ? — 21. Jusqu'à quel mois les élèves sont-ils en vacances ? — 22. Avez-vous l'habitude de prendre du café le matin ? — 23. Quel est mon travail habituel ? — 24. Est-ce qu'en voyage nous pouvons mener notre vie habituelle ? — 25. A quelle heure prenez-vous habituellement vos repas ? — 26. Qu'est-ce qui nous occupe généralement pendant le jour ? — 27. Etes-vous trop occupé pour prendre des leçons tous les jours ? — 28. Avez-vous le temps d'écrire beaucoup d'exercices ? — 29. Est-ce qu'une chenille garde la même forme pendant toute sa vie ? — 30. Que devient-elle à la dernière transformation ? — 31. En quoi la neige est-elle transformée par la chaleur ? — 32. L'aspect de la nature est-il le même pendant les quatre saisons ? — 33. Dans quel mois voyons-nous les plus rapides transformations de la nature ? — 34. Est-ce que l'homme reste le même pendant toute sa vie, où subit-il une transformation constante ? — 35. Dans quelle saison les arbres sont-ils nus (sans feuilles) ? — 36. Dans quelle saison ont-ils des bourgeons et des fleurs ? — 37. Quand sont-ils couverts de feuilles vertes ? 38. Et quand ont-ils des feuilles rougeâtres et jaunâtres ? — 39. Décrivez l'aspect des arbres pendant les quatre saisons ? — 40. Nommez les fruits qui mûrissent au printemps, ceux qui mûrissent en été et ceux qui mûrissent en automne ? — 41. Pourquoi en automne les arbres ont-ils perdu tous leurs fruits ? — 42. De quoi le sol est-il couvert sous les arbres en automne ? — 43. Quelle différence y a-t-il entre le bleu de la mer et celui du ciel ?

— 44. La rose a-t-elle des tons différents ? — 45. Qu'y a-t-il de plus beau dans chacune des quatre saisons ? — 46. Pourquoi l'automne est-il la saison de l'abondance ? — 47. Est-ce que le raisin est abondant en Suède ? — 48. Quels sont les fruits qui abondent dans votre pays ? — 49. Quand rentre-t-on les récoltes ? — 50. Que fait-on du raisin quand il est mûr ? — 51. Comment s'appelle la période pendant laquelle on cueille le raisin ? — 52. Où pousse le raisin ? — 53. Est-ce que les jeunes gens sont généralement tristes ou joyeux ? — 54. Que font les jeunes gens dont nous parlons dans le morceau pour montrer leur joie ? — 55. Où vend-on les fruits ? — 56. Quelle expression indique que les fruits qu'on vend au marché sont très appétissants ? — 57. Est-ce qu'une poire bien mûre a généralement beaucoup de jus ? — 58. Pourquoi les fruits sont-il meilleurs en automne ? — 59. Quelle impression l'aspect de la nature fait-il sur nous en hiver ? — 60. Pourquoi ? — 61. Où vont les oiseaux en automne ? — 62. Quand reviendront-ils ?

---

## L'HIVER.

C'est l'hiver. Le ciel est gris et bas. La neige tombe à gros flocons et couvre peu à peu les champs et les prairies d'un immense drap blanc. C'est le linceul de la nature qui paraît endormie du sommeil de la mort; tout nous fait penser à la brièveté de notre existence et remplit nos cœurs de tristesse.

A la ville, nous ne voyons que peu de monde dans les rues. Les grands boulevards mêmes, généralement si animés, sont déserts. Le mauvais temps ne nous invite pas à sortir, et on reste chez soi où on est si bien.

Le froid est très rigoureux. L'eau de la fontaine est gelée, et le grand étang du parc est couvert d'une couche épaisse de glace. Des petits garçons courent les uns après les autres en se jetant des boules de neige. Ils ont apporté leurs patins, mais la neige les empêche de patiner. Malgré le froid ils s'amusent. Heureux âge que l'enfance ! Elle trouve partout de la joie.

De temps en temps le son de petites clochettes se fait entendre. Elles nous annoncent l'approche d'un traîneau, qui glisse avec la rapidité du vent sur la neige durcie par le froid, et qui emporte des personnes enveloppées de fourrures jusqu'aux yeux.

Malgré le mauvais temps, il y a cependant des gens que ni la neige, ni le froid n'empêchent de sortir. Ce sont les personnes appelées au dehors par leurs affaires.

Maintenant le vent se met à souffler plus violemment, et la neige fouette le visage des passants. Quel vilain temps ! On ne peut ouvrir les yeux, et on a les pieds engourdis par le froid. Retournons à la maison.

Le feu brille dans la cheminée où les bûches pétillent joyeusement. Comme on est bien dans le salon. Oh ! regardez donc par la fenêtre, voyez ce pauvre petit garçon qui passe devant la maison. Il tremble et grelotte : ses mains toutes rouges sont raidies par le froid. Les vêtements qu'il porte sont beaucoup trop légers et tout déchirés. Il marche nu-pieds dans la neige. Appelons-le, et donnons-lui de vieux souliers et un pardessus de l'hiver passé. Maintenant l'enfant est chaudement vêtu, il n'a plus froid.

La température se radoucit : le vent souffle moins fort, et il ne tombe plus que de rares flocons de neige. Bientôt le soleil perce les nuages de ses pâles rayons. La neige

commence à fondre et forme partout des flaques d'eau noire très désagréables pour ceux qui sont obligés de marcher.

EXERCICE.

1. Quel temps fait-il souvent en hiver ? — 2. Quand le ciel paraît-il bas ? — 3. Qu'est-ce qui est couvert de neige en ville ? — 4. Et à la campagne ? — 5. Est-ce que la neige couvre les champs et les prairies tout d'un coup ? — 6. Qu'est-ce qu'on étend sur les matelas ? — 7. Dans quoi enveloppe-t-on les morts ? — 8. A quoi ressemble l'immense couche de neige qui couvre les champs ? — 9. A quoi ressemblons-nous quand nous dormons profondément ? — 10. Pourquoi pouvons-nous dire que la nature dort en hiver ? — 11. La vie humaine dure-t-elle des siècles ? — 12. Qu'est-ce qui nous fait penser à la brièveté de notre existence ? — 13. Quel sentiment éprouvons-nous en pensant à la mort ou aux misères de l'existence ? — 14. Quelle est à votre avis la saison la plus triste et quelle est la plus gaie ? — 15. Pourquoi ? — 16. Par quel temps les rues principales d'une grande ville sont-elles mouvementées ? — 17. Quand sont-elles désertes ? — 18. Quel est l'aspect des boulevards à Paris par un beau temps ? — 19. Où préférez-vous être quand il fait mauvais temps ? — 20. Pourquoi ? — 21. Quel est l'effet produit par le froid sur l'eau ? — 22. L'eau coule-t-elle quand elle est gelée ? — 23. Quelle est la cause de la gelée ? — 24. Sur quoi patine-t-on ? — 25. Quel endroit du parc est couvert d'une couche épaisse de glace ? — 26. Que font les enfants pour s'amuser quand il y a de la neige ? — 27. Pourquoi ne patinent-ils pas ? — 28. Est-ce que le

mauvais temps nous empêche quelquefois de sortir ? — 29. Sortez-vous quelquefois malgré le mauvais temps ? — 30. Si le vent est très fort, peut-il empêcher une personne d'avancer ? — 31. Et si la personne est très forte, peut-elle avancer malgré le vent ? — 32. Le froid empêche-t-il les enfants de s'amuser ? — 33. Quel est l'âge le plus heureux, l'enfance ou la vieillesse ? — 34. Pourquoi ? — 35. Qui est généralement le plus heureux, un riche ou un pauvre ? — 36. Pourquoi ? — 37. Que nous faut-il pour être heureux ? — 38. Quelle est la différence entre une voiture et un traîneau ? — 39. Est-ce que la voiture glisse ? — 40. Des traîneaux font-ils du bruit en glissant ? — 41. Qu'est-ce qu'on attache aux chevaux d'un traîneau pour faire du bruit ? — 42. Les clochettes d'un traîneau font-elles un bruit désagréable ? — 43. Qu'entendons-nous à l'approche d'un traîneau ? — 44. Comment passent les traîneaux, vite ou lentement ? — 45. A quelle rapidité pouvez-vous comparer celle d'un traîneau ? — 46. Pourquoi le traîneau ne s'enfonce-t-il pas dans la neige ? — 47. Que font les personnes pour se garantir du froid en faisant une promenade en traîneau ? — 48. De quel changement de temps parlons-nous dans le sixième paragraphe ? — 49. Qu'est-ce qui rend ce temps encore plus désagréable ? — 50. Qu'est-ce qui nous empêche d'ouvrir les yeux ? — 51. Qu'est-ce qui indique que le froid a rendu nos pieds insensibles ? — 52. Que font les personnes qui ne veulent plus être dans la rue ? — 53. Comment le salon est-il chauffé ? — 54. Qu'est-ce qu'on brûle dans la cheminée ? — 55. Quel est le bruit que font les bûches en brûlant ? — 56. Est-ce un son triste ou gai ? — 57. Par où voit-on la rue ? — 58. Que regardent les personnes qui parlent

dans le morceau ? — 59. Où est le petit garçon ? — 60. Qu'est-ce qui montre qu'il a froid ? — 61. Décrivez l'état de ses mains ? — 62. Pourquoi sent-il tant le froid ? — 63. Quelle espèce de chaussures a-t-il ? — 64. Que font les personnes qui le regardent ? — 65. Pourquoi l'appellent-elles ? — 66. Que fera l'enfant avec les souliers et le pardessus ? — 67. Sont-ce des vêtements neufs ? — 68. L'enfant se trouve-t-il mieux après avoir mis ces vêtements ? — 69. Quel changement de temps y a-t-il enfin ? — 70. Fait-il aussi froid et autant de vent qu'auparavant ? — 71. Quel est l'effet produit sur la neige par le soleil ? — 72. Qu'est-ce qui fait fondre la neige ? — 73. Que forme la neige en fondant ? — 74. Qu'est-ce qui rend une promenade à pied désagréable par un pareil temps ?

---

## LE PRINTEMPS.

Les premières hirondelles nous annoncent le printemps. La chaleur du soleil, la douceur de la brise, le parfum des fleurs, les bourgeons des arbres, le gazouillement des oiseaux, le rire des enfants, tout cela nous fait oublier la tristesse des sombres journées d'hiver. Impossible de travailler ; une force irrésistible nous pousse dehors, loin de la ville, dans la campagne où la nature nous invite à partager la joie de son réveil.

Mais notre plaisir dure peu ; des nuages se forment bientôt, et une pluie froide nous oblige à chercher un abri dans une ferme. Nous n'y trouvons qu'une vieille femme occupée aux travaux du ménage. Le fermier et ses fils sont aux champs. Ils labourent la terre avec la

charrue ; ils émondent les arbres et sèment l'avoine et certaines espèces de blé.

Bientôt les nuages se dispersent, nous pouvons contempler dans le ciel redevenu bleu, la majesté de l'arc-en-ciel aux sept couleurs. C'est comme un pont gigantesque qui semble conduire à des contrées plus vastes, plus heureuses.

Voyez ces oiseaux comme ils paraissent affairés. Ils cherchent des matériaux pour construire leurs nids. Là-haut, dans cet arbre, il y en a déjà un de terminé, et la mère cherche de tous côtés de la nourriture pour sa jeune famille. Rien ne l'arrête, ni travail, ni fatigue, et les chers petits ne savent pas combien de peines ils lui coûtent. Ils ne font que crier, manger, se bousculer. Ils se penchent en dehors du nid, mais la mère est là, vigilante, qui les repousse et les empêche de tomber à terre et de périr. Quel beau tableau des soins de notre propre mère ! Ne laisse-t-elle pas pour nous de côté les plaisirs et la tranquillité ? Ne se sacrifie-t-elle pas toujours pour ses chers enfants ?

Un parfum délicieux emplit l'air. Dans beaucoup de jardins les cerisiers sont en fleurs, et leurs teintes légères nous charment autant que leur exquise odeur. Bientôt ces arbres se couvriront de cerises appétissantes que les oiseaux viendront becqueter, si nous ne nous pressons pas de les cueillir.

Après la pluie le beau temps ; après l'hiver, le printemps ; après la tristesse la joie. Ne désespérons jamais et sachons donc attendre le bonheur.

EXERCICE.

1. Qu'est-ce qui nous indique que le printemps est arrivé ? — 2. Quelle est la température du printemps ? — 3. Qu'y a-t-il en mai de très agréable aux yeux et à l'odorat ? — 4. Qu'est-ce qui nous égaye au printemps ? — 5. Les journées d'hiver sont-elles claires et gaies ? — 6. Pouvons-nous rester tristes quand nous sommes entourés de gaieté ? — 7. Qu'est-ce qui nous empêche de rester à la maison au printemps ? — 8. Est-ce qu'une maison en carton peut résister au vent ? — 9. Pourquoi un enfant ne peut-il pas résister à une grande personne ? — 10. Les forces de la nature sont-elles irrésistibles ? — 11. La soif peut-elle devenir irrésistible ? — 12. Quand vous réveillez-vous ? — 13. Pourquoi la nature paraît-elle se réveiller au printemps ? — 14. Comment pouvons-nous partager les joies de la nature ? — 15. Le bonheur humain est-il durable ? — 16. Est-ce que le temps est variable au printemps ? — 17. Pourquoi les personnes dont il est question dans ce morceau entrent-elles dans une ferme ? — 18. Qui rencontrent-elles dans la ferme ? — 19. Que fait-elle ? — 20. Où sont les autres habitants de la ferme ? — 21. Qu'y font-ils ? — 22. Pourquoi le font-ils ? — 23. Quel temps fait-il après la pluie ? — 24. Qu'est-ce qui se produit quand les rayons du soleil se reflètent dans les gouttes de pluie ? — 25. A quoi l'auteur du morceau compare-t-il l'arc-en-ciel ? — 26. Quelle est la contrée la plus heureuse, selon vous ? — 27. Où habitent les oiseaux ? — 28. Qu'est-ce que les oiseaux ont à faire au printemps ? — 29. Où les oiseaux construisent-ils leurs nids ? — 30. De quoi s'occupe la mère des petits oiseaux ? — 31. Qu'est-ce qui prouve son amour pour ses petits ? — 32. Est-ce que les

enfants savent combien leur mère se fatigue pour eux? — 33. Pourquoi l'oiseau est-il obligé de se fatiguer sans cesse à chercher de la nourriture pour ses petits? — 34. Est-ce que les petits oiseaux restent tranquilles dans leur nid? — 35. Que font-ils? — 36. Que fait leur mère pour les empêcher de tomber? — 37. Qu'arrivera-t-il si un petit oiseau tombe du nid? — 38. Quels mots expriment que la mère est toujours obligée de faire bien attention à ses enfants? — 39. Pour qui la mère sacrifie-t-elle ses plaisirs et sa tranquillité? — 40. Est-ce qu'un soldat doit sacrifier sa vie pour son pays? — 41. Pourquoi aimez-vous à respirer l'air du printemps? — 42. D'où vient cette odeur délicieuse? — 43. En quoi consiste la beauté des arbres au printemps? — 44. Dans quel mois mûrissent les cerises? — 45. Quand les fruits sont-ils mangeables? — 46. Comment la nature nous enseigne-t-elle à ne jamais perdre l'espoir d'être heureux?

---

## L'ÉTÉ.

Les jours sont longs, la chaleur étouffante; la sueur perle sur mon front. Le soir venu je me couche, accablé de fatigue; mais le sommeil ne veut pas venir. J'allume ma lampe pour essayer de lire; mais les mouches et les moustiques ne cessent de m'irriter. Ils se promènent sur mon visage comme sur une place publique, me chatouillent, me mordent, me piquent et ne me laissent pas tranquille une minute. Je m'agite, je les chasse avec mon mouchoir; mais le bourdonnement des mouches et le sifflement des moustiques m'énervent de plus en plus.

Par la fenêtre ouverte, les papillons font irruption dans ma chambre et prennent part à ce discordant concert. Dans leur danse folle, ils tournent autour de la lumière, s'en approchent de plus en plus, viennent flamber leurs ailes et tombent dans la flamme où ils sont brûlés vifs ; juste châtiment de leur folie.

J'éteins ma lampe et ferme les yeux, quand un cri aigu suivi de miaulements plaintifs me fait sursauter. J'interromps cette nouvelle musique en jetant une vieille chaussure sur le toit de mon voisin où sont installés mes musiciens. Toute envie de dormir s'est dissipée, et je roule dans ma tête des plans pour m'échapper de cette ville bruyante.

Le lendemain matin, je pars pour la campagne. Le train file à grande vitesse, et par la portière j'aperçois les champs couverts de blé, déjà jaune, car c'est bientôt la moisson. L'herbe verte des prairies, parsemée de fleurs, tombe déjà sous la faux du fermier. De jeunes paysannes coiffées de larges chapeaux de paille étendent l'herbe avec des fourches et la font sécher au soleil pour en faire du foin.

Nous avons pris pension chez un fermier, qui nous donne une nourriture saine et abondante. Nous nous levons au chant de l'alouette et nous couchons avec les poules. Il fait chaud, mais c'est supportable. Quelquefois, cependant, la chaleur devient oppressive et nous respirons avec peine. Le ciel se couvre de gros nuages noirs, le vent soulève la poussière, l'hirondelle vole en rasant le sol : tout nous annonce un orage.

En effet, un grand bruit se fait entendre ; c'est le tonnerre qui gronde. De larges gouttes de pluie commencent à tomber, les éclairs se succèdent en nous

éblouissant, et le ciel paraît en feu. Un coup de tonnerre plus violent que les autres nous fait sursauter et ébranle toute la maison. La foudre vient de tomber sur une grange et y a mis le feu ; le village entier est en danger. Toutes ces maisons vont-elles être dévorées par les flammes ?

La peur nous saisit ; nous tremblons d'horreur à la vue des éléments déchaînés, qui détruisent en un instant ce que l'homme a mis si longtemps à construire.

En juillet nous quittons la campagne pour aller au bord de la mer et y trouver un air pur et une brise toujours fraîche. Quels bons bains nous allons prendre par cette mer calme, lorsque les flots viennent se briser doucement sur le sable ! Quand la mer est mauvaise, les vagues hautes comme des montagnes battent les rochers d'un bruit assourdissant et forment, en se retirant, une plaine d'écume blanche.

Voyez-vous dans le lointain les fragiles vaisseaux, qui roulent et tanguent dans leur lutte contre les vagues ? Qu'est-ce qu'une construction faite par les mains de l'homme dans une lutte contre les éléments ?

En août, nous allons dans les montagnes. Là nous errons dans la forêt ombreuse, ou nous gravissons les rochers escarpés ; au delà des précipices, qui s'enfoncent à nos pieds, nos regards découvrent de charmants paysages formés par les champs et les villages, qui s'étendent dans la vallée. Y a-t-il rien d'aussi beau que la majesté de la nature ? L'artiste peut-il rendre sur la toile toute cette immensité de splendeur ?

EXERCICE.

1. Que disons-nous de la chaleur, quand il nous est difficile ou impossible de respirer ? — 2. Quel effet la grande chaleur a-t-elle sur notre respiration ? — 3. Pourquoi en été vous essuyez-vous souvent le front ? — 4. Quand transpire-t-on ? — 5. Quand êtes-vous obligé de vous reposer ? — 6. Quel mot exprime que nous avons trop à faire ou que nous sommes trop fatigués ? — 7. Comment se repose-t-on le mieux ? — 8. Pouvons-nous dormir d'un profond sommeil quand il fait très chaud ? — 9. Le bruit de la rue trouble-t-il votre sommeil ? — 10. Qu'est-ce qui vous empêche de bien dormir en été ? — 11. Dans quelle saison de l'année y a-t-il beaucoup de mouches ? — 12. Qu'est-ce qui est le plus grand, une mouche ou un moustique ? — 13. Lequel des deux pique le plus ? — 14. Que font beaucoup de personnes qui ne peuvent pas s'endormir ? — 15. Pourquoi l'auteur du morceau allume-t-il la lampe ? — 16. Peut-il lire tranquillement après l'avoir allumée ? — 17. Qu'est-ce qui l'en empêche ? — 18. Que font ces insectes ? — 19. Quelle sensation éprouvons-nous si une mouche se promène sur notre visage ? — 20. Et quelle sensation si nous touchons la pointe d'une épingle ? — 21. Que font les chiens quand on les agace ? — 22. La personne dont il est question dans le morceau, se tient-elle tranquille pendant que les mouches la tourmentent ? — 23. Que fait-elle avec son mouchoir ? — 24. S'il y a des poules dans votre jardin, les y laissez-vous ? — 25. Pourquoi les chassez-vous ? — 26. Quel bruit les mouches font-elles ? — 27. Et les moustiques ? — 28. Sont-ce des sons agréables à entendre ? — 29. Quel effet le bourdonnement et le sifflement ont-ils sur nos nerfs ? — 30. Quels sont les organes de la sensa-

tion ? — 31. Pourquoi ouvre-t-on les fenêtres en été ? — 32. Quels insectes entrent par la fenêtre dans une nuit d'été si vous allumez la lampe ? — 33. Qu'est-ce qui augmente alors le bourdonnement ? — 34. Qu'est-ce qui attire les papillons ? — 35. Dans quelle direction volent-ils ? — 36. Qu'est-ce qui indique que les papillons s'approchent peu à peu de la flamme ? — 37. Comment appelle-t-on les personnes qui ont perdu la raison ? — 38. Est-ce que les fous sont portés à l'excès dans leurs actions?—39. Pourquoi appelons-nous une danse folle le vol des papillons autour de la flamme ? — 40. Qu'est-ce qui arrive quand ils sont très près de la flamme ? — 41. Comment périssent-ils ? — 42. Que font les parents pour corriger les enfants méchants ? — 43. Quand faut-il châtier les enfants ? — 44. Est-ce raisonnable d'aller en automobile avec une rapidité excessive ? — 45. Comment les personnes qui vont trop vite sont-elles quelquefois châtiées de leur folie ? — 46. Quel est le contraire d'allumer ? — 47. Que faisons-nous la nuit quand nous voulons nous endormir ? — 48. L'auteur du morceau peut-il s'endormir après avoir éteint la lampe ? — 49. Qu'est-ce qui l'en empêche ? — 50. Quels cris pousse-t-on quand on souffre ? — 51. Comment appelle-t-on les cris des chats ? — 52. Par quel mot exprimons-nous que le miaulement est un bruit très fort ? — 53. Où sont les chats dont nous parlons dans le morceau ? — 54. Comment l'auteur du morceau chasse-t-il les chats ? — 55. A-t-il encore envie de dormir ? — 56. A quoi pense-t-il ? — 57. Pourquoi veut-il quitter la ville ? — 58. Que fait-il le jour suivant ? — 59. Que voit-il en regardant par la fenêtre ? — 60. A quelle époque fait-il ce voyage ? — 61. Que font les fermiers en été pour avoir du foin ? —

62. A quoi sert le foin ? — 63. Que fait-on quand le blé est jaune ? — 64. Qui fait le pain ? — 65. Avec quoi fait-on le pain ? — 66. Avec quoi fait-on la farine ? — 67. Où demeure l'auteur de ce morceau quand il est à la campagne ?

68. Y trouve-t-il assez à manger ? — 69. Sont-ce des mets fins qu'on lui donne ? — 70. Qu'est-ce qui indique qu'il se lève de bonne heure ? — 71. Souffre-t-il généralement de la chaleur ? — 72. Quand en souffre-t-il ? — 73. Qu'est-ce qui annonce un orage ? — 74. Décrivez un orage. — 75. Quel est l'effet des éclairs sur nos yeux ? — 76. Est-ce qu'on entend généralement le tonnerre en même temps qu'on voit l'éclair ? — 77. De quoi nous garantit un paratonnerre ? — 78. Pourquoi les clochers d'une église attirent-ils la foudre ? — 79. Pourquoi est-il dangereux de s'abriter sous un arbre pendant un orage ? — 80. Est-ce qu'il est dangereux de se promener sur la voie du chemin de fer ? — 81. A quel danger s'expose-t-on quand on s'y promène ? — 82. Les enfants ont-ils peur de l'obscurité ? — 83. Est-ce que les oiseaux ont peur des chats ? — 84. Pourquoi les chevaux s'emportent-ils quelquefois pendant un orage ? — 85. Quel sentiment éprouvez-vous quand on tire un coup de revolver derrière vous ? — 86. Qu'est-ce qui est le plus fort, la peur ou la frayeur ? — 87. A quel danger est-on exposé si l'on est au milieu d'un incendie ? — 88. Où va-t-on en été pour trouver une brise toujours fraîche ? — 89. Quand prenez-vous des bains de mer ? — 90. Est-il dangereux de se baigner quand la mer est très agitée ? — 91. Comment appelle-t-on le rivage de la mer ? — 92. Comment appelle-t-on l'eau agitée ? — 93. Où se brisent les vagues ? — 94. Quand les vagues sont-elles très

hautes ? — 95. Y a-t-il quelquefois d'énormes pierres près de l'Océan ? — 96. Comment s'appellent ces pierres immenses ? — 97. Les sourds entendent-ils ? — 98. Quel effet a un coup de canon sur votre ouïe s'il est tiré très près de vous ? — 99. Est-ce que le bruit d'un train de chemin de fer est assourdissant ? — 100. Quel bruit est produit par les grosses vagues qui se jettent contre les rochers ? — 101. Dans quel état est l'eau après s'être jetée contre les rochers ? — 102. Quelle est la couleur de l'écume ? — 103. En quoi traversons-nous l'océan ? — 104. Comment appelle-t-on un objet qui se casse facilement ? — 105. Contre quoi les vaisseaux luttent-ils ? — 106. Contre quelle nation les Japonais ont-ils lutté en 1904 ? — 107. L'homme peut-il lutter contre les éléments ? — 108. Contre quoi luttons-nous dans un incendie ? — 109. Où allons-nous si nous sommes fatigués de la mer ? — 110. Pourquoi trouvons-nous de l'ombre dans une forêt ? — 111. Dans quel pays européen y a-t-il beaucoup de montagnes ? — 112. Est-ce qu'il y a beaucoup de rochers en Suisse ? — 113. Pourquoi est-il difficile de grimper sur ces rochers ? — 114. Comment appelle-t-on les endroits très profonds et escarpés dans les montagnes ? — 115. Comment s'appelle l'espace situé entre deux montagnes ? — 116. Qu'est-ce qu'on voit dans la vallée dont il est question dans le morceau ? — 117. Que trouvez-vous le plus beau, les montagnes ou la mer ? — 118. Est-ce que l'homme peut égaler la nature dans la création de vraies beautés ?

## LA GAULE.

(*L'imparfait comme temps descriptif.*)

Le beau pays qui s'appelle aujourd'hui la France, s'appelait autrefois la Gaule. La France est un des pays les plus cultivés ; la Gaule était en grande partie inculte. Imaginez à la place de ces champs, de ces vignobles qui sont la source de la richesse des Français, des marécages profonds qui étaient malsains et des forêts immenses qui empêchaient les communications entre les différentes peuplades. Rien n'empêche les communications aujourd'hui ; il y a partout des bateaux, des chemins de fer, de belles routes par lesquels se fait le commerce ; autrefois, il n'y avait que des bateaux, car le commerce primitif se faisait surtout par eau.

Les belles villes, les villages pittoresques qui se trouvent parsemés sur tout le territoire français n'existaient pas ; des demeures isolées ou des huttes réunies en bourgades se trouvaient sur les bords des rivières, dans les clairières des bois, dans les îlots des marécages.

Le peuple qui habitait la Gaule portait le nom de Gaulois. C'étaient des hommes de haute stature et à larges épaules. Ils avaient de longs cheveux blonds et de grandes barbes. Leur costume se composait d'un pantalon et d'une blouse. Leur civilisation était déjà quelque peu avancée : les uns vivaient de chasse, d'autres cultivaient la terre et d'autres encore se livraient à l'industrie. Il va sans dire que les Gaulois n'avaient qu'une connaissance très élémentaire de l'agriculture et de l'industrie. Cependant ils savaient extraire et façonner les métaux.

Les grandes forêts servaient de temples aux Gaulois,

qui pensaient que l'adoration de la divinité ne devait pas avoir lieu dans une construction faite par la main de l'homme. Ils avaient la plus grande vénération pour le chêne, qui était à leurs yeux le symbole de la force et par conséquent du Créateur.

Les prêtres des Gaulois se nommaient « druides ». Leur pouvoir était presque sans limites, car ils exerçaient non seulement les fonctions de prêtres mais aussi celles de prophètes, de savants, de médecins, d'instituteurs. Ils tenaient leurs conseils dans la forêt.

La religion des druides était cruelle. Elle ordonnait souvent des sacrifices humains. Quand dans une guerre on faisait des prisonniers, on les égorgeait sur des autels de pierre. On trouve encore aujourd'hui, en France, des monuments faits avec d'énormes blocs de pierre, sur lesquels on croit que les sacrifices avaient lieu.

Les Gaulois étaient très guerriers et se battaient toujours vaillamment, ce qui ne les empêchait pas d'être très hospitaliers. Si un étranger les visitait, ils l'invitaient à d'interminables repas. Leurs descendants ont certainement conservé ce dernier trait de caractère, car rien n'est plus cordial que l'hospitalité française.

## EXERCICE.

1. Quelle ville s'appelait autrefois « Lutèce » ? — 2. Comment s'appelle aujourd'hui l'ancienne Gaule ? — 3. Quels étaient les pays les plus civilisés de l'antiquité ? — 4. Quels sont les pays d'Europe les plus cultivés ? — 5. L'Amérique était-elle cultivée ou inculte avant Christophe Colomb ? — 6. Quelle est la source de la richesse des Français d'aujourd'hui ? — 7. Qu'y avait-il dans l'antiquité à la place de ces champs et de ces vignobles ?

— 8. Qu'est-ce qui empêchait autrefois la communication entre les différents pays ? — 9. Et qu'est-ce qui facilite maintenant ces communications ? — 10. Comment voyageait-on il y a deux siècles ? — 11. Voyage-t-on encore de la même manière ? — 12. Les villes et les villages actuels existaient-ils du temps des Gaulois ? — 13. Où se trouvaient les demeures gauloises ? — 14. Pourquoi leurs habitants choisissaient-ils ces endroits ? — 15. Pouvaient-ils ainsi se garantir plus facilement des attaques de leurs ennemis ? — 16. Quel nom portaient les anciens Anglais ? — 17. Quel nom porte leur pays à présent ? — 18. Décrivez l'aspect d'un Gaulois ? — 19. Décrivez l'aspect d'un Japonais moderne. — 20. De quoi se composait le costume des Gaulois ? — 21. De quoi se compose le costume d'un Européen actuel ? — 22. Que faisaient-ils pour se procurer la nourriture et les vêtements ? — 23. Savaient-ils travailler les métaux ? — 24. Travaillaient-ils la terre ? — 25. La religion chrétienne existait-elle à l'époque des Gaulois ? — 26. Ces derniers étaient-ils païens ? — 27. Avaient-ils des temples ? — 28. Pourquoi pas ? — 29. Pourquoi vénéraient-ils le chêne ? — 30. Comment s'appelaient leurs prêtres ? — 31. Les druides avaient-ils une grande influence ? — 32. Que faisaient-ils pour être considérés comme prophètes ? — 33. Guérissaient-ils les malades ? — 34. Qui instruisait le peuple ? — 35. Où se réunissaient les druides ? — 36. Qu'est-ce qui rendait la religion des druides cruelle ? — 37. Que faisait-on des prisonniers de guerre ? — 38. Et qu'en fait-on aujourd'hui ? — 39. Où égorgeait-on les victimes ? — 40. Les Gaulois aimaient-ils la guerre ? — 41. Se battaient-ils bravement ? — 42. Est-ce que leur esprit guerrier les empêchait d'être hospitaliers ? —

43. Comment traitaient-ils les étrangers qui les visitaient ? — 44. Est-ce que les étrangers sont bien reçus en France ?

---

## SOUVENIRS DE COLLÈGE.

(*L'imparfait exprimant l'habitude.*)

Je me souviens encore aujourd'hui de mes années de collège et des mille mauvais tours que je jouais à notre professeur.

C'était un vieux bonhomme d'au moins soixante ans qui portait des lunettes et une perruque, ce qui formait le sujet de nos plaisanteries perpétuelles.

Je me distinguais parmi les élèves les plus dissipés et les plus turbulents. Quand j'étais appelé au tableau, je me munissais d'une ficelle au bout de laquelle pendait un morceau de craie et je l'attachais à la redingote du professeur ; quand il se retournait nous éclations de rire comme de grands enfants que nous étions.

Souvent quand tout était tranquille je fermais brusquement mon pupitre avec un bruit formidable, et si l'on me grondait je répondais invariablement : « Mais, M'sieu, ça m'est échappé ! » D'autres fois je remplissais d'encre un cornet de papier, puis, je le fermais soigneusement et le faisais circuler dans la classe ; notre professeur ordonnait alors de le lui apporter, il croyait intercepter des bonbons ; mais quand il l'ouvrait, l'encre se répandait sur ses mains et sur sa table. Nous trouvions cette plaisanterie bien amusante.

Enfin quelquefois, je profitais de ce qu'il était absorbé dans ses méditations pour attacher une mèche de ses cheveux postiches au dossier de sa chaise, et, quand il

se levait, sa perruque tombait pendant que nous riions aux éclats.

Nous étions bien souvent privés de sortie ; mais nous nous étions tant amusés que la punition ne nous paraissait pas trop forte.

Vous pensez peut-être que j'ai mal fait de me conduire de cette façon, mais quand vous alliez à l'école ne faisiez-vous pas de même ? Etiez-vous toujours appliqué et n'agaciez-vous jamais vos maîtres ?

Aujourd'hui, il est vrai, quand je pense combien ce pauvre homme se donnait de peine pour nous, je me repens du mal que je lui ai fait et je répète avec le poète : « Cet âge est sans pitié ».

### EXERCICE.

Remplacer la première personne dans le morceau précédent par la deuxième et vice versa.

### EXERCICE.

Mettre au présent à partir du deuxième paragraphe, en commençant par « *Mon Professeur est . . .* », et en laissant de côté le dernier paragraphe.

### EXERCICE.

1. Que faisiez-vous pour vous instruire quand vous étiez jeune ? — 2. Décrivez le professeur dont on parle dans ce morceau. — 3. Quelle sorte d'élève était l'auteur de ce morceau ? — 4. De quoi les élèves se moquaient-ils continuellement ? — 5. A quelle occasion les élèves éclataient-ils de rire ? — 6. Que faisait cet élève quand il était appelé au tableau ? — 7. Quel moment choisis-

sait-il pour fermer son pupitre ? — 8. Que faisait le professeur quand l'élève fermait son pupitre avec bruit ? — 9. Quel tour jouait-il avec un cornet de papier ? — 10. Comment les élèves trouvaient-ils cette plaisanterie ? — 11. Comment le professeur la trouvait-il ? — 12. Que faisait l'élève pour faire tomber la perruque du professeur ? — 13. Quel effet produisait sur les élèves la vue du professeur ? — 14. Quel effet produisait sur les élèves la vue du professeur sans perruque ? — 15. Comment punissait-on les élèves dissipés ? — 16. Craignaient-ils cette punition ? — 17. Faisiez-vous de même quand vous alliez à l'école ? — 18. Etaient-ils toujours occupés ? — 19. L'étiez-vous toujours ? — 20. N'agaciez-vous jamais vos maîtres ?

---

## CORRECTION DES PARESSEUX.

Dans un certain pays, quand on savait qu'un homme capable de travailler et de gagner sa vie faisait le métier de mendiant, on le saisissait, on le descendait dans un trou profond où se trouvait une pompe, et on ouvrait un robinet dont l'eau coulait dans le trou. Comme il ne voulait pas être noyé, le paresseux était obligé de pomper sans relâche. Pendant qu'il luttait contre l'eau, qui montait toujours, mais lentement, des citoyens faisaient des paris sur les bords du puits : l'un gageait que cet homme était un fainéant et qu'il ne pompait pas assez pour se tirer du péril ; l'autre soutenait le contraire.

Enfin, après qu'il avait ainsi passé quelques heures dans un rude travail et de cruelles angoisses, on le retirait plus mort que vif et on le mettait en liberté.

EXERCICE.

Mettre le morceau précédent au présent et au futur.

---

## UNE EXCURSION À LA CAMPAGNE.

JEAN. — Voulez-vous venir avec moi à la campagne ?

PIERRE. — S'il faisait beau j'irais volontiers, mais il pleut à verse et si nous sortions, nous serions trempés jusqu'aux os.

JEAN. — Je crois que la pluie cessera bientôt. S'il ne pleut pas cette après-midi, viendrez-vous ?

PIERRE. — Oui, s'il ne pleut pas je vous accompagnerai.

JEAN. — Nous prendrons une voiture, n'est-ce pas ?

PIERRE. — Je le préférerais si j'avais de l'argent sur moi mais j'ai oublié mon porte-monnaie.

JEAN. — Je vous prêterai ce que vous voudrez.

PIERRE. — Si vous me prêtez seulement 5 francs cela suffira.

JEAN. — Que ferons-nous à la campagne ?

PIERRE. — Nous chasserons, nous pêcherons ; si nous étions au mois de décembre, nous irions patiner sur le lac ; mais comme nous ne sommes qu'en septembre, nous irons en bateau ; ce sera tout aussi amusant.

JEAN. — A quelle heure partirions-nous, si le temps se mettait au beau ?

PIERRE. — Vers une heure.

JEAN. — Alors, si vous le voulez, nous déjeunerons ensemble.

PIERRE. — Ce serait avec plaisir, mais ma mère n'est pas avertie, elle pourrait être inquiète.

JEAN. — Vous lui enverrez une dépêche.

PIERRE. — Bien, si je ne vous dérange pas, je reste.

JEAN. — Si vous me dérangiez, je ne vous inviterais pas ; nous sommes assez amis pour ne pas nous gêner l'un envers l'autre.

PIERRE. — Certainement. Je crois que vous aviez raison et que nous aurons une belle après-midi, voilà déjà le soleil qui paraît.

JEAN. — Nous allons avoir beaucoup de plaisir.

PIERRE. — Nous en aurions encore plus si Charles était avec nous ; il est si gai !

JEAN. — Nous passerons le prendre, si vous voulez.

PIERRE. — Ce serait inutile, il n'est pas chez lui.

JEAN. — Alors nous nous amuserons sans lui.

## EXERCICE.

1. A quoi Jean invite-t-il Pierre ? — 2. Pierre accepte-t-il cette invitation ? — 3. Pourquoi ne l'accepte-t-il pas ? — 4. Dans quel cas l'aurait-il acceptée ? — 5. Qu'arriverait-il à ces messieurs s'ils sortaient ? — 6. Quel est l'avis de Jean au sujet de la pluie ? — 7. Que fera Jean s'il ne pleut pas ? — 8. Jean désire-t-il faire cette promenade à pied ? — 9. Comment propose-t-il de la faire ? — 10. Qu'est-ce qui empêche Pierre d'accepter cette proposition tout de suite ? — 11. Dans quel cas l'accepterait-il immédiatement ? — 12. Que lui offre son ami ? — 13. Dans quel cas aura-t-il assez d'argent ? — 14. Comment passeraient-ils leur temps à la campagne ? — 15. Que feraient-ils s'ils étaient en décembre ? — 16. A

quelle heure partiront-ils ? — 17. Que feraient-ils si le temps ne se mettait pas au beau ? — 18. Où Pierre dînera-t-il ? — 19. Qu'est-ce qui le fait hésiter à rester à dîner ? — 20. Dans quel cas sa mère serait-elle inquiète ? — 21. De quoi sera-t-elle avertie ? — 22. Qu'aurait fait Jean si son ami l'avait dérangé ? — 23. Pourquoi ne se gênent-ils pas l'un envers l'autre ? — 24. Jean s'est-il trompé dans sa supposition qu'il fera beau ? — 25. Qu'est-ce qui annonce qu'il va faire beau ? — 26. Feront-ils la promenade ? — 27. A quoi s'attendent-ils en faisant cette promenade ? — 28. Qu'est-ce qui augmenterait encore leur plaisir ? — 29. Pourquoi ne passent-ils pas prendre Charles ?

---

## LES TROIS SOUHAITS.

Un soir d'hiver, assis auprès du feu, un homme fort pauvre causait avec sa femme du bonheur d'un de leurs voisins qui possédait une fortune considérable. Ah ! lui dit-il, si j'avais seulement quelque argent, je le placerais dans le commerce et bientôt j'arriverais à avoir quelques économies. Moi, répond sa femme, je ne serais pas satisfaite de cela ; je voudrais être très riche, j'aimerais à avoir une grande maison, et si je voyais alors de pauvres gens comme nous, je les aiderais et tâcherais de leur rendre la vie plus supportable. Mais nous avons beau parler, nous ne sommes plus au temps des fées. Si elles existaient, je voudrais bien en connaître une, et si elle me promettait de m'accorder quelque chose, je saurais bien vite ce que je lui demanderais. Au même instant, ils voient dans leur chambre une très belle femme qui

leur dit : Je suis une fée ; je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez ; mais prenez-y garde, après cela je ne vous accorderai plus rien. La fée ayant disparu, cet homme et cette femme sont très embarrassés. Pour moi, commence la femme, si j'étais la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterais. Je ne demande rien encore, mais il me semble que je serais heureuse si j'étais belle, riche et de qualité. — Mais, répond le mari, si nous n'obtenions que ces choses, nous pourrions être malades, avoir du chagrin, ou mourir jeunes ; il serait plus sage de souhaiter la santé, la joie et une longue vie. — Et à quoi servirait une longue vie si l'on était pauvre ? s'écrie la femme ; cela nous rendrait malheureux plus longtemps. En vérité, si la fée voulait notre bonheur, elle devrait nous promettre de nous accorder plus de dons : car il y a au moins une douzaine de choses dont nous aurions besoin. — C'est vrai, dit le mari, mais prenons du temps. Examinons d'ici à demain les trois choses qui nous sont le plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite. — J'y réfléchirai toute la nuit, répond la femme ; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid. En même temps, la femme prend les pincettes et arrange le feu. Comme elle voit beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans y penser : Voilà un bon feu, je voudrais bien avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire si aisément. A peine a-t-elle achevé ces paroles qu'il tombe une aune de boudin par la cheminée. Peste soit de la gourmande avec son boudin ! dit le mari ; ne voilà-t-il pas un beau souhait ! nous n'en avons plus que deux à faire ; pour moi, je suis si en colère que je te souhaite le boudin au bout du nez. Au même instant,

l'homme s'aperçoit qu'il est encore plus fou que sa femme; car, par ce second souhait, le boudin saute au bout du nez de cette pauvre femme qui ne peut l'arracher. Que je suis malheureuse, s'écrie-t-elle, tu es un méchant de m'avoir souhaité ce boudin au bout du nez. — Je te jure ma chère femme, que je n'y pensais pas, répond le mari : mais que ferons-nous ? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je te ferai faire un étui d'or pour cacher le boudin. Garde-t'en bien, répond la femme, car je me tuerais s'il fallait vivre avec ce boudin au nez. Crois-moi, il nous reste un souhait à faire, laisse-le moi, ou je vais me jeter par la fenêtre. En disant ces paroles, elle court ouvrir la fenêtre et son mari effrayé lui crie : arrête ! arrête ! je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras. — Eh bien ! dit la femme, je souhaite que le boudin tombe à terre. Aussitôt le boudin tombe. La femme, qui avait de l'esprit, dit à son mari : la fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peut-être serions-nous plus malheureux encore si nous étions riches. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer. En attendant, mangeons notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits.

## EXERCICE.

1. De quoi est-il question dans le morceau précédent ? — 2. Où se trouvaient-ils ? — 3. Quel était leur état de fortune ? — 4. Est-ce que la fortune est le plus grand bonheur ? — 5. La santé est-elle un plus grand bonheur que la fortune ? — 6. Quel est le plus grand bonheur pour une mère ? — 7. De quoi causaient-ils ? — 8. Qu'en-

viaient-ils ? — 9. Que désirait le mari ? — 10. Que feraient-ils s'ils l'avaient ? — 11. Sa femme était-elle aussi modeste que lui dans ses désirs ? — 12. Que voudrait-elle ? — 13. Que voudriez-vous si vous étiez à sa place ? — 14. Aimeriez-vous à avoir une grande maison ? — 15. Que feriez-vous si vous rencontriez un pauvre ? — 16. Que veut dire « *Nous avons beau parler* » ? — 17. Que feraient-ils s'ils étaient encore au temps des fées ? — 18. Sauriez-vous quoi demander si vous rencontriez une fée ? — 19. Etaient-ils encore au temps des fées ? — 20. Qu'est-ce que la fée leur dit de faire ? — 21. Que ferait la fée si ces gens souhaitaient quatre choses ? — 22. Pourquoi ne souhaitent-ils rien aussitôt que la fée disparaît ? — 23. Qu'est-ce qui rendrait la femme heureuse ? — 24. Que pourrait-il leur arriver s'ils n'avaient que cela ? — 25. Que vaudrait-il mieux souhaiter d'après l'avis du mari ? — 26. Combien de dons la fée aurait-elle dû leur promettre ? — 27. Pendant combien de temps veulent-ils réfléchir avant de souhaiter ? — 28. A quelle occasion fait-elle le premier souhait ? — 29. Quel était ce souhait ? — 30. A-t-elle fait ce souhait volontairement ? — 31. Qu'aurait-elle dû faire avant de parler ? — 32. Feriez-vous un pareil souhait si vous étiez dans des conditions semblables ? — 33. Que dit le mari en voyant le souhait s'accomplir ? — 34. De quoi était-il en colère ? — 35. Souhaite-t-il quelque chose dans sa colère ? 36. Qu'arrive-t-il ? — 37. Comment la femme appelle-t-elle son mari ? — 38. Pourquoi ? — 39. Que lui offre son mari pour la consoler ? — 40. Que ferait-elle plutôt que de vivre avec ce boudin au nez ? — 41. Que fait-elle en même temps pour donner plus de force à ses menaces ! — 42. Réussit-elle à effrayer son mari ? — 43. Quel

est le troisième souhait ? — 44. Quelle est la moralité de cette histoire ? — 45. Qu'ont-ils gagné par leurs souhaits ?

## EXERCICE.

(*L'élève complétera les phrases suivantes et d'autres semblables que le professeur lui donnera.*)

1. Si j'avais faim . . . — 2. Si j'avais soif . . . — 3. Si j'ai de l'argent l'année prochaine . . . — 4. S'il faisait beau demain . . . 5. — S'il fait mauvais cette après-midi . . . — 6. Si mon frère avait besoin d'un vêtement neuf . . . — 7. Si ma sœur désire une robe . . . — 8. Si nous savions parler français . . . — 9. Si nous avons le temps . . . — 10. Si nous pouvons venir la semaine prochaine . . . — 11. Si vous étiez libre demain . . . — 12. Si nos élèves prenaient des leçons tous les jours . . . — 13. S'ils ne viennent que si rarement . . .

14. J'irais à Paris si . . . — 15. Je vais écrire une lettre si . . . — 16. Mon professeur ne me donnerait pas de leçon si. . . . — 17. Il viendra si . . . — 18. Nous pourrions sortir si . . . — 19. Nous pourrions vous accompagner si . . . — 21. Vous n'iriez certainement pas au théâtre si . . . — 22. Vous ne liriez pas ce livre si . . . — 23. Ils m'enverraient la note si . . . — 24. Ils voudront se reposer si . . .

## EXEMPLES ET EXERCICES.[1]

*Les sentiments:*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Je suis content | qu'il soit, | que nous soyons | à Londres. |
| — aise | qu'ils soient, | que vous soyez | |
| — charmé | qu'il ait, | que nous ayons | cette idée. |
| | qu'ils aient, | que vous ayez | |
| | qu'il aille, | que nous allions | en Russie. |
| | qu'ils aillent, | que vous alliez | cet hiver. |
| Je suis fâché | qu'il revienne, | que nous revenions | avant |
| | qu'ils reviennent, | que vous reveniez | l'automne. |
| — désolé | qu'il puisse, | que nous puissions | penser cela |
| Je regrette | qu'ils puissent, | que vous puissiez | de M. X... |
| | qu'il sache, | que nous sachions | la vérité. |
| | qu'ils sachent, | que vous sachiez | |
| Je m'étonne | qu'il fasse, | que nous fassions | cette affaire. |
| Je suis surpris | qu'ils fassent, | que vous fassiez | |
| | qu'il prenne, | que nous prenions | ces mesures. |
| | qu'ils prennent, | que vous preniez | |
| Je crains | qu'il ne veuille, | que nous ne voulions | sortir. |
| J'ai peur | qu'ils ne veuillent, | que vous vouliez | |
| | qu'il ne faille, | | |

*Le désir et la volonté:*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Je désire | qu'il parle, | que nous parlions | de M. X... |
| Je veux | qu'ils parlent, | que vous parliez | |
| Je souhaite | qu'il finisse, | que nous finissions | ce travail |
| | qu'ils finissent, | que vous finissiez | aujourd'hui. |
| | qu'il reçoive, | que nous recevions | ces |
| | qu'ils reçoivent, | que vous receviez | nouvelles. |
| | qu'il vende, | que nous vendions | le cheval. |
| | qu'ils vendent, | que vous vendiez | |

---

[1] Faire lire les exemples ci-dessous; ensuite poser des questions analogues aux suivantes pour obtenir des réponses avec le subjonctif?

Q. Quel sentiment éprouvez-vous si un de vos amis est malade?
R. Je suis fâché qu'il soit malade.
Q. Quel sentiment éprouvez-vous si un ami vient vous voir?
R. Je suis content qu'il vienne.
Q. Quel sentiment éprouvent les marins s'il fait beau temps?
R. Ils sont contents qu'il fasse beau, etc., etc.

## UNE PROMENADE EN AUTO.

(*Les expressions de sentiment et de volonté.*)

ARMAND. — Je suis BIEN AISE *que vous soyez* venu et *qu'il fasse* beau ; depuis longtemps je DÉSIRE *que vous fassiez* avec moi un tour en auto.

LOUIS. — Tiens ! vous avez donc attrapé la manie de l'automobilisme. Je suis SURPRIS *que vous ayez* le courage de monter dans une de ces machines infernales. Moi j'ai toujours PEUR qu'un accident *n'arrive* et je REGRETTE qu'un homme de bon sens comme vous *ait* l'idée non seulement de se suicider, mais de m'inviter à partager son triste sort.

ARMAND. — Oh ! le poltron. A ce compte vous VOULEZ *que* nous ne *sortions* jamais ou alors comment VOULEZ-VOUS *que* nous *fassions?* En voiture, le cheval peut s'emballer. A pied, nous pouvons glisser et nous casser un bras en tombant. Pour vous rendre votre compliment, je m'ÉTONNE qu'un homme intelligent comme vous *ait* une peur aussi enfantine.

LOUIS. — Je suis FÂCHÉ *que* vous ne *lisiez* pas les journaux. Ils ont été obligés de consacrer chaque jour aux accidents d'autos une rubrique spéciale.

ARMAND. — Et moi je suis DÉSOLÉ *que* mon cher ami ne *veuille* pas voir de ses propres yeux que ce grand danger de l'automobilisme est une exagération. Je DÉSIRE *que vous fassiez* une toute petite promenade avec moi sur ma machine et *que vous voyiez* avec quelle facilité on peut la diriger et l'arrêter.

LOUIS. — Eh bien, je ne VEUX pas *que vous me preniez* pour un poltron. Je REGRETTE *que vous m'ayez* invité, mais comme j'ai quelques connaissances de chirurgie,

je DÉSIRE *que vous puissiez* en profiter et j'accepte votre invitation. Je SOUHAITE que le ciel nous *protège* et dans tous les cas *qu'il* ne *punisse* pas l'innocent avec le coupable.

## EXERCICE.

1. Quelles sont les différentes manières de se promener ? — 2. Qui est venu voir Armand ? — 3. Quel sentiment Armand éprouve-t-il à voir son ami ? — 4. Comment exprime-t-il ce sentiment ? — 5. Que dit-il au sujet du temps qu'il fait ? — 6. Désire-t-il faire la promenade seul ? — 7. Désirez-vous qu'il pleuve quand vous faites de la photographie ? — 8. Quel temps le jardinier désire-t-il qu'il fasse quand il n'a pas plu depuis longtemps ? — 9. Que voulez-vous que je fasse pour vous apprendre le français ? — 10. Etes-vous content que je vous fasse parler ? — 11. Quelle est l'exclamation prononcée par Louis indiquant sa surprise ? — 12. De quoi est-il surpris ? — 13. Pourquoi appelle-t-il l'automobile une machine infernale ? — 14. Etes-vous surpris que j'aie peur des automobiles ? — 15. Vous est-il déjà arrivé un accident en voyage ? — 16. De quoi avez-vous peur en montant dans un auto ? — 17. Que font quelquefois les personnes fatiguées de la vie ? — 18. Quel accident Louis craint-il, s'ils font cette promenade ? — 19. Est-il content que son ami l'ait invité ? — 20. Louis croit-il que son ami finira sa vie heureusement ? — 21. Par quels mots l'exprime-t-il ? — 22. Par quelle expression indique-t-il que son ami est généralement intelligent ? — 23. Comment appelle-t-on une personne qui a peur de tout ? — 24. Qu'est-ce que le médecin veut que les malades fassent pour se guérir ? — 25. Qu'est-ce que le

professeur veut que vous fassiez entre les leçons ? — 26. Le médecin veut-il que vous sortiez en hiver quand vous avez un rhume ? — 27. Veut-il que vous buviez de l'eau glacée quand vous avez très chaud ? — 28. Voulez-vous que je parle plus vite ou plus lentement ? — 29. Quel accident peut-on craindre quand on fait une promenade en voiture ? — 30. Que peut-on craindre pour un enfant qui court trop vite ? — 31. Que craint un cocher quand son cheval marche sur la glace ? — 32. Vous étonnez-vous que j'aie peur de l'obscurité ? — 33. De quoi vous étonnez-vous, si je vous dis que je vous ai vu au théâtre hier soir ? — 34. Lisez-vous les journaux tous les jours ? — 35. Vos parents sont-ils fâchés que vous les lisiez ? — 36. Suis-je fâché que vous écriviez beaucoup d'exercices ? — 37. En écrivez-vous beaucoup ? — 38. Quel sentiment éprouvez-vous si vos amis sont tués ou blessés dans un accident ? — 39. Etes-vous désolé que je ne puisse pas vous donner des leçons tous les jours ? — 40. Est-ce que le mot « désolé » n'est pas exagéré dans la question précédente ? — 41. A quel danger les piétons sont-ils exposés en traversant une route où il y a beaucoup d'automobiles ? — 42. Les journaux racontent-ils les événements d'une façon simple ou exagèrent-ils souvent ? — 43. Que désire Armand pour pouvoir prouver à son ami qu'il n'y a pas grand danger à se promener en auto ? — 44. Que veut-il lui montrer ? — 45. Pourquoi Louis accepte-t-il enfin l'invitation ? — 46. Quel sentiment exprime-t-il en l'acceptant ? — 47. Dans quel cas Armand profitera-t-il des connaissances chirurgicales de son ami ? — 48. Louis est-il méchant en désirant que son ami puisse profiter de ses connaissances ? — 49. Qui seul peut nous protéger dans un naufrage ? — 50. Que souhaite Louis

pour éviter un accident ? — 51. Lequel des deux sera coupable d'avoir causé le malheur ? — 52. Lequel mérite d'être puni.

---

## EN ROUTE.

(*Les expressions de but, de condition, de concession, de négation, d'antériorité.*)

ARMAND. — AFIN QUE *vous soyez* tranquille nous irons avec la lenteur proverbiale d'un employé du télégraphe et POUR QUE *vous n'ayez* aucune crainte nous ne prendrons que les routes peu fréquentées du bois.

LOUIS. — Je commence à croire que cette promenade sera intéressante POURVU QUE *vous teniez* votre promesse, c'est-à-dire *que vous n'alliez* pas plus vite que ça, et À CONDITION QUE *vous me permettiez* de payer le dîner, j'aurai même plaisir à vous accompagner quelquefois, À MOINS QUE *vous ne préfériez* la société d'autres amis.

ARMAND. — BIEN QUE votre peur ne me *permette* pas d'aller comme de coutume, je vous estime trop pour ne pas saisir chaque occasion d'être avec vous. Votre conversation a du charme, QUOIQUE *vous ayez* la manie d'être toujours d'un avis contraire au mien ; cependant si entêté *que vous soyez* vous finissez toujours par céder.

LOUIS. — SANS QUE *je le veuille* vous m'obligez à vous dire qu'on ne peut faire autrement avec vous ; CE N'EST PAS QUE *vous ayez* raison, mais à quoi bon discuter toujours ? Dites-moi plutôt si votre auto a déjà éprouvé quelque accident ?

ARMAND. — PAS QUE *je sache.* Georges l'a pris l'été

dernier pour faire quelques excursions, SANS QUE *j'aie* pu l'accompagner, mais je ne CROIS PAS *qu'il* sache conduire comme un chauffeur de métier, mais, il a été probablement très prudent.

LOUIS. — Ralentissez donc un peu, AVANT QUE nous *arrivions* à cette allée transversale, pour laisser passer cette voiture qui va nous croiser.

### EXERCICE.

Armand va lentement afin que son ami —— tranquille.

La mère corrige ses enfants pour qu'ils —— sages.

Dieu vous a donné des richesses afin que vous —— charitables.

Nos parents nous ont fait instruire pour que nous —— à même de gagner notre vie.

Il y a une balustrade à l'escalier pour que les enfants ne —— pas tomber.

Nous ferons tout ce que vous voudrez afin que vous ne —— pas vous plaindre.

La mère promet des bonbons à l'enfant afin qu'il —— la médecine.

Nous irons nous promener pourvu qu'il —— beau.

Les affaires marcheront sûrement à moins qu'il n'y —— une grève.

J'irai en Suisse cet été à condition que ma famille —— m'accompagner.

Quoiqu'il ne —— pas un temps agréable, je suis obligé de sortir.

Bien que les ouvriers en Amérique —— gagner beaucoup d'argent, ils ne sont nullement satisfaits.

La terre tourne, bien que Galilée —— juré le contraire.

Quelque instruits que nous ——, il nous reste toujours quelque chose à apprendre.

Si grande que —— sa fortune, il ne pourra pas secourir tout le monde.

On peut se faire obéir par tous les enfants, si entêtés qu'ils ——.

Mon frère apprendra bien cette nouvelle sans que je lui —— une lettre.

Ce n'est pas que je —— vous gronder, mais je ne suis pas entièrement satisfait de vos progrès.

Bien des gens sont très malheureux sans qu'on le ——.

Il faut fermer l'écurie avant que le cheval se —— sauvé.

Jusqu'à ce qu'il y —— une langue universelle, il sera utile d'apprendre les langues étrangères.

Un enfant ne sait pas lire avant qu'on le lui —— appris.

---

## L'ACCIDENT.

(*Les locutions impersonnelles.*)

Louis. — Mon Dieu ! quel bruit, c'est une explosion ! la machine va éclater ! arrêtez vite.

Armand. — N'ayez donc pas peur, c'est un pneu qui a crevé. Il faut *que je descende* pour le réparer. Il vaut mieux *que vous descendiez* aussi, car il se peut *que j'aie* besoin de votre aide.

Louis. — Mais nous occupons le milieu de la route. Il faut que *nous rangions* la machine sur le bord de la chaussée, car il est possible qu'un autre auto *vienne* et il est difficile *qu'il puisse* passer.

ARMAND. — Eh bien, il ne passera pas ; il prendra un autre chemin. IL EST IMPOSSIBLE *que je fasse* avancer la machine maintenant sans abîmer la roue.

LOUIS. — IL EST DOMMAGE que cet accident *soit* arrivé. Si au moins ma trousse pouvait nous servir à quelque chose !

ARMAND. — Allons, allons ! au lieu de vous lamenter, ôtez plutôt vos gants. IL FAUT *que vous m'aidiez* à remplacer le pneu malade.

LOUIS. — Quel métier ! Que suis-je venu faire dans cette galère ?

ARMAND. — Maintenant IL S'AGIT *que nous nous mettions* à le regonfler. C'est fait, nous pouvons repartir.

LOUIS. — IL EST BON *que vous alliez* maintenant un peu plus vite car il se fait tard.

ARMAND. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ? La machine ne veut plus avancer.

LOUIS. — EST-IL POSSIBLE *qu'elle ait* de nouveau quelque chose ?

ARMAND. — Je n'en sais rien, mais IL EST BON *que j'aille* voir. IL FAUT QUE *je descende* encore une fois. Bon ! les fils de l'allumage sont brûlés. IL N'EST PAS POSSIBLE *que nous allions* plus loin. C'est la panne irrémédiable.

LOUIS. — Hé, mon cher, à votre tour IL N'EST PAS BON *que vous vous désoliez*. J'ai deux bras, vous avez deux bras, unissons-les et poussons votre machine jusqu'à cette route.

ARMAND. — Sainte amitié ! C'est dans le malheur qu'on te reconnaît. Mais ce n'est pas tout, IL FAUT *que nous appelions* ce cocher et *qu'il nous ramène* ainsi que la machine. Voulez-vous m'attendre ici pendant que je vais discuter le prix avec lui ?

LOUIS. — Très bien. Je commence à croire que nous rentrerons à la maison sains et saufs.

ARMAND. — Tout est arrangé. Avec des cordes, le cocher va attacher l'auto à sa voiture. Montez dans celle-ci, quant à moi, IL FAUT *que je reprenne* ma place sur le siège de la machine pour la diriger. Vous êtes prêt cocher ? En route alors, mais ne passez pas par l'Avenue du Bois, IL EST INUTILE *que nous nous* montrions dans ce piteux équipage.

LOUIS. — Loin d'avoir honte de ton aide je te rends grâce, cheval de fiacre et je m'écrie selon Buffon : La plus noble conquête de l'homme est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui le péril des autos et la gloire de les remorquer.

## EXERCICE.[1]

1. Que faut-il que je —— pour gagner de l'argent ? 2. Il faut que vous ——. 3. Est-il nécesssaire que vous —— des leçons pour savoir le français sans l'apprendre. 4. Il est bon qu'on —— non seulement à parler mais aussi à écrire. 5. Notre mémoire est imparfaite ; il est difficile qu'on se —— de tout ce qu'on apprend. 6. Il est injuste que les riches —— se procurer de meilleurs avocats que les pauvres. 7. Se peut-il que Dieu ne —— pas les coupables ? 8. Est-il possible qu'il y —— encore des esclaves au XXe siècle ? 9. Il est probable que bientôt il n'y —— plus d'esclavage, même en Afrique. 10. Il est clair que le monde —— fait des progrès, mais il est aussi certain qu'il —— toujours en faire. 11. Il est

[1] Toutes les expressions impersonnelles régissent le subjonctif, excepté celles qui indiquent une certitude ou une probabilité.

impossible que nous —— à la perfection. 12. Est-il possible que l'appétit —— en mangeant ? 13. Il est urgent qu'on —— des écoles partout et que tous les enfants —— à l'école. 14. Il est incontestable que le Chinois —— une civilisation très avancée, mais il est aussi clair qu'elle n' —— pas semblable à la nôtre. 15. C'est dommage que les nations ne —— pas rendre l'arbitrage obligatoire. 16. Il est malheureux que les pauvres ne —— pas la nécessité d'être sobres. 17. Ne le réveillez pas, il faut qu'il —— longtemps pour se remettre. 18. Si votre frère a ces rhumatismes, il ne faut pas qu'il —— de la bière.

---

## LE DÉJEUNER DE NAPOLÉON.[1]

### I.

(*L'imparfait exprimant l'habitude.*)

L'empereur Napoléon Ier aimait à parcourir Paris incognito, à la manière du calife Haroun-al-Raschid. Dans ses excursions à travers la ville, il était toujours vêtu d'une redingote grise, entièrement boutonnée sur la poitrine et il portait un chapeau rond à larges bords ; cet accoutrement le rendait méconnaissable.

Quelquefois il sortait seul pour faire ses promenades matinales. Il aimait surtout à s'arrêter sur les places d'armes pour voir les soldats qui manœuvraient.

Souvent aussi il se faisait accompagner par un de ses

---

[1] Appeler l'attention de l'élève sur la différence de forme et de sens qui existe entre l'*imparfait* et le *passé défini*. Dans ce morceau nous n'avons employé que la 3e personne — les autres personnes paraîtront dans le morceau " L'Arabe et son cheval."

maréchaux ; il préférait surtout la société du maréchal Duroc, avec lequel il visitait les grands travaux et constatait leur état d'avancement.

---

## LE DÉJEUNER DE NAPOLÉON.

### II.

(*Le passé défini comme temps narratif.*)

Désireux de voir l'état des travaux de la colonne Vendôme, il sortit un matin du palais, et se fit accompagner par le maréchal Duroc en costume civil. Ils traversèrent le jardin des Tuileries, suivirent la rue de Rivoli, prirent la rue Castiglione et arrivèrent sur la place Vendôme à la pointe du jour. Napoléon examina dans tous ses détails la gigantesque charpente de la colonne. L'Empereur et le maréchal ne furent pas reconnus. Ils restèrent pendant trois quarts d'heure à visiter tous les chantiers et reprirent ensuite leur promenade; ils s'éloignèrent par la rue Napoléon (aujourd'hui rue de la Paix) ; puis, tournant à droite, ils remontèrent le boulevard. Napoléon en voyant les boutiques encore fermées dit à Duroc : « Messieurs les Parisiens sont bien paresseux dans ce quartier ! »

Tout en causant ils arrivèrent devant les Bains Chinois.

### EXERCICE.

1. Qui était Napoléon Ier ? — 2. Que faisait-il pour se rendre compte par lui-même de ce qui se passait ? — 3. Comment était-il vêtu dans ces occasions ? — 4. Pourquoi était-il habillé ainsi ? — 5. Comment sortait-il, seul

ou accompagné ? — 6. Que faisait-il quand il sortait seul? — 7. Par qui se faisait-il accompagner ? — 8. Dans quel but allait-il visiter les grands travaux ? — 9. Que voulut-il voir un matin ? — 10. Que fit-il pour le voir ? — 11. Quel chemin prirent-ils ? — 12. Que fit Napoléon après être arrivé sur la place Vendôme ? — 13. Quelqu'un les reconnut-il ? — 14. Napoléon put-il garder l'incognito ? — 15. Combien de temps restèrent-ils à visiter les travaux ? — 16. Que firent-ils après cela ? — 17. Où furent-ils bientôt ? — 18. Quelle observation fit Napoléon au sujet des Parisiens ?

---

## LE DÉJEUNER DE NAPOLÉON.

### III.

(*L'imparfait comme temps descriptif — suite.*)

Ce grand établissement qui venait d'être repeint à neuf avait un aspect bizarre. L'entrée principale, placée au centre, était large et majestueuse et supportait un étage unique que surmontait un toit pointu, aux angles recourbés ! signe distinctif des monuments du Céleste Empire. De chaque côté du principal corps de logis s'élevait un pavillon relié au centre par des constructions de bois peint et doré, ornées de dragons aux ailes éployées.

L'ensemble de l'édifice rappelait assez fidèlement une pagode.

L'intérieur était magnifiquement aménagé et offrait aux amateurs d'exotisme tous les raffinements du luxe asiatique.

Le pavillon de droite était occupé par un restaurant que fréquentaient les gens riches de la capitale.

## LE DÉJEUNER DE NAPOLÉON.

### IV.

(*Passé défini — suite de la narration.*)

En voyant ce restaurant, Napoléon s'adressa à Duroc : « Si nous entrions là pour déjeuner, qu'en pensez-vous ? » lui demanda-t-il. — « Sire, répliqua Duroc, c'est trop tôt, il n'est encore que huit heures. » — « Bah ! » reprit l'Empereur, « votre montre retarde toujours ; cette promenade m'a donné de l'appétit ; j'ai une faim canine. » Et ils entrèrent dans le café, puis s'assirent à une table. Napoléon appela le garçon, lui commanda des côtelettes de mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris) et n'oublia pas le vin de Chambertin. Tous deux mangèrent de bon appétit et finirent leur déjeuner par une tasse de café que l'Empereur trouva meilleur que celui qu'on lui servait habituellement aux Tuileries. Le repas fini, Napoléon fit signe au garçon, lui demanda l'addition et se leva en disant à Duroc : « Payez et rentrons ; il est temps. » Puis il se dirigea vers la porte en sifflant un récitatif italien. Le grand maréchal se mit en devoir d'obéir ; mais il fouilla vainement dans ses poches et acquit bientôt la certitude qu'il avait oublié sa bourse. Il devint un peu pâle en constatant ce fait.

### EXERCICE.

1. Quelle était l'apparence des Bains Chinois ? — 2. Quelle réparation venait-on d'y faire ? — 3. Décrivez l'entrée principale de l'établissement ? — 4. Qu'est-ce qui donnait à ce bâtiment une apparence chinoise ? — 5. A quoi ressemblait cet établissement ? — 6. Comment

était l'intérieur ? — 7. Qu'est-ce qui se trouvait dans le pavillon de droite ? — 8. Que fit Napoléon en apercevant ce restaurant ? — 9. Que voulut-il ? — 10. Que répondit Duroc ? — 11. Que lui fit observer ensuite Napoléon ? — 12. Que décidèrent-ils alors ? — 13. Que firent-ils aussitôt entrés ? — 14. Que prirent-ils ? — 15. Comment l'Empereur apprécia-t-il le café qu'on lui servit ? — 16. Que fit-il après avoir déjeuné ? — 17. Qu'ordonna-t-il à Duroc ? — 18. Où l'attendit-il ? — 19. Que fit le maréchal quand il voulut payer ? — 20. De quoi s'aperçut-il, en fouillant dans ses poches ? — 21. Quel effet lui produisit cette découverte ?

---

## LE DÉJEUNER DE NAPOLÉON.

### V.

(*L'imparfait exprimant un état ou une action non terminée.*)

*Suite de la narration.*

En effet, le cas était embarrassant. Le garçon attendait le payement de la carte, dont le total se montait à douze francs.

Cependant l'Empereur, qui ne se doutait pas de cela, commençait à s'impatienter. Il tournait de temps en temps la tête du côté de Duroc et lui avait même déjà dit : « Allons, dépêchons-nous ! il se fait tard. » Les maraîchers arrivaient effectivement de tous côtés ; les laitières et les porteurs d'eau circulaient, et la rue se remplissait de monde. Napoléon n'était pas habitué à attendre et Duroc, qui comprenait la situation, ne savait comment y mettre fin.

## LE DÉJEUNER DE NAPOLÉON.

### VI.

(*Passé défini — suite et fin.*)

Le grand-maréchal, prenant son parti s'approcha de la maîtresse du café qui se tenait au comptoir, et lui dit d'un ton poli quoiqu'un peu honteux : « Madame, mon ami et moi sommes sortis ce matin un peu précipitamment, et nous avons oublié de prendre notre bourse. Mais je vous donne ma parole que, dans une heure, je vous enverrai le montant de la carte. » — « C'est possible, monsieur,» répliqua froidement la dame, «mais je ne vous connais ni l'un ni l'autre, et tous les jours je suis attrapée de la même manière, vous sentez que . . . » « Madame, » s'écria Duroc, « nous sommes des gens d'honneur, des officiers de la garde ! » — Oui, jolies pratiques, en effet, que les officiers de la garde ! » Le garçon entendit la conversation et l'interrompit : « Madame, » dit-il, « puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l'argent, je réponds pour eux, persuadé que ces braves officiers ne voudront pas faire tort à un pauvre garçon de café. Voici les 12 francs. » — « Autant de perdu pour vous,» fit la dame. Chemin faisant, Duroc raconta son aventure à Napoléon qui en rit de bon cœur.

Le lendemain, un officier d'ordonnance, auquel le grand-maréchal avait donné des instructions précises, se rendit au café des Bains Chinois et, s'adressant à la maîtresse de la maison : « Madame, » lui dit-il, « n'est-ce pas ici que deux messieurs sont venus déjeuner hier matin de bonne heure, et que n'ayant pas d'argent . . . ? » — « Oui, monsieur,» répondit la dame. — « Eh bien, madame, c'étaient S. M. l'Empereur et monseigneur le

grand-maréchal du palais. Puis-je parler au garçon qui a payé pour eux ? » La dame faillit se trouver mal. L'officier, s'adressant au garçon, lui remit un rouleau de cinquante napoléons, comme gratification de l'Empereur. Le garçon s'appelait Durgens. Quelques jours après, il fut placé comme valet de pied dans la maison de l'Empereur.

EXERCICE.

1. Dans quelle situation se trouvait Duroc ? — 2. Que faisait le garçon pendant ce temps ? — 3. L'Empereur savait-il l'embarras du maréchal ? — 4. Attendait-il patiemment ? — 5. Que se passait-il dans la rue ? — 6. A quoi cela fit-il penser l'Empereur ? — 7. A quoi se décida enfin le maréchal ? — 8. Où était la maîtresse du café ? — 9. Qu'éprouva Duroc en lui parlant ? — 10. De quoi eut-il honte ? — 11. Que lui dit-il ? — 12. La dame crut-elle à la parole du maréchal ? — 13. Quelle excuse donna-t-elle pour leur refuser le crédit ? — 14. Quelle était son opinion sur les officiers de la garde ? — 15. Que fit le garçon en s'apercevant de l'embarras de l'officier ? — 16. Quel était l'avis de l'hôtesse sur cette action ? — 17. De quoi parlèrent Napoléon et Duroc en retournant au palais ? — 18. Comment l'Empereur trouva-t-il l'aventure ? — 19. Que fit le maréchal le lendemain ? — 20. Où alla l'officier d'ordonnance ? — 11. Que demanda-t-il à la maîtresse de la maison ? — 22. Que lui apprit-il ? — 23. Qu'éprouva la dame en l'apprenant ? — 24. Quelle commission l'officier avait-il pour le garçon ? — 25. Qu'arriva-t-il quelques jours après au garçon du restaurant ?

## L'ARABE ET SON CHEVAL.

(*Partie descriptive.*)

La nuit tombait, le soleil venait de disparaître, le grand silence du désert n'était troublé que par les sanglots d'une jeune femme arabe qui, assise près de sa tente, semblait anéantie ; sa poitrine se soulevait à intervalles égaux, et de grosses larmes s'échappaient de ses yeux rougis par trois nuits de veilles ; ses enfants groupés autour d'elle, silencieux et graves, contemplaient leur mère sans oser la questionner ; les yeux de ces chérubins semblaient refléter la profonde douleur de leur mère : ils étaient tristes parce que leur mère pleurait.

(*Partie narrative.*)

Tout à coup, la jeune femme se redressa et interrogea l'horizon ; son beau visage s'éclaira d'un rayon d'espoir. Qu'est-ce qui produit ce changement soudain ? Laissons ici la parole au chef de la famille qui, quelques heures plus tard entouré de sa femme et de ses enfants, commença en ces termes :

« En revenant chargés de butin, après un succès inespéré sur la tribu des Beni-Bouzoufs, nous rencontrâmes les cavaliers d'Abd-el-Kader à environ douze heures de marche d'ici. Sitôt qu'ils nous aperçurent ils fondirent sur nous; nous nous défendîmes héroïquement, comme vous le pensez; mais que faire, un contre dix ? Nous vendîmes chèrement notre vie; tous mes frères d'armes tombèrent à mes côtés, je restai seul, me défendant encore, malgré deux profondes blessures; à bout de force, je tombai. Aussitôt les mameluks se jetèrent sur moi, me garottèrent avec des cordes et m'attachèrent sur un

chameau. Ils s'emparèrent alors de notre butin et prirent mon cheval qu'ils emmenèrent. Le soir du deuxième jour, ils campèrent avec nous près de X . . . J'avais les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et j'étais étendu près de la tente où couchaient les mameluks. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de mes blessures, j'entendis hennir mon cheval parmi les autres chevaux attachés autour des tentes ; je reconnus sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois à mon fidèle compagnon, je me traînai péniblement jusqu'à lui : «Pauvre ami », lui dis-je, que feras-tu parmi les mameluks ? Ma femme et mes enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau ; ils ne te donneront plus l'orge dans le creux de la main ; tu ne courras plus libre dans le désert ; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre. Tiens, va, retourne à la tente que tu connais ; va dire à ma femme que ton maître ne reviendra plus, et passe la tête entre le rideau de la tente pour lécher la main de mes petits enfants.»

Puis, je réussis à couper avec les dents la corde de poil de chèvre qui lui servait d'entrave, et mon noble compagnon se trouva libre ; mais, me voyant blessé et enchaîné à ses pieds, mon fidèle et intelligent coursier comprit avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer ; il baissa la tête, me flaira, et, me saisissant avec les dents par la ceinture de cuir que j'avais autour du corps, il partit au galop et m'emporta jusqu'ici.

C'est en apercevant mon héroïque coursier que tes larmes se séchèrent ; tu me crus perdu et tu me retrouvas, ma noble femme.»

En arrivant et en déposant son maître aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval avait expiré de fatigue.

Toute la tribu l'a pleuré ; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de X.

EXERCICE.

1. Décrivez le désert au moment où commence cette histoire. — 2. Pourquoi la jeune femme pleurait-elle ? — 3. Avait-elle bien dormi depuis trois jours ? — 4. Où étaient ses enfants ? — 5. Pourquoi ces enfants étaient-ils tristes ? — 6. Pourquoi la jeune femme interrogea-t-elle l'horizon ? — 7. Qu'est-ce qu'elle vit, et qu'arriva-t-il ? — 8. Que fit l'Arabe quand il fut reposé ? — 9. Par qui fut-il attaqué dans le désert ? — 10. D'où revenait-il à ce moment ? — 11. Etait-il loin de sa tente quand il fut attaqué ? — 12. Quel était le chef des cavaliers ennemis ? — 13. Que firent les cavaliers d'Abd-el-Kader en voyant les Arabes ? — 14. Les Arabes se défendirent-ils avec courage ? — 15. Furent-ils vainqueurs ou vaincus ? — 16. Pouvaient-ils être vainqueurs ? — 17. Etaient-ils plus nombreux que les cavaliers d'Abd-el-Kader ? — 18. Quels sont les mots qui vous indiquent cette réponse ? — 19. Que feriez-vous si vous étiez attaqué ? — 20. Qui commandait les Américains dans la guerre de l'Indépendance ? — 21. Les Français étaient-ils alliés aux Anglais dans cette guerre ? — 22. En quelle année mourut Washington ? — 23. Tous les Arabes furent-ils tués dans la lutte ? — 24. Qui survécut à ses blessures ? — 25. Qu'arriva-t-il quand l'Arabe tomba ? — 26. Où ses ennemis l'attachèrent-ils ? — 27. Que devint le cheval de l'Arabe ? — 28. Qui s'empara de tout le butin ? — 29. En quoi consiste généralement le butin ? — 30. Combien de temps l'Arabe resta-t-il sur le chameau ? — 31. Où les cavaliers s'arrêtèrent-ils pour camper ? — 32. L'Arabe

était-il libre ? — 33. Décrivez sa triste position ? — 34. En quel état se trouvait-il ? — 35. L'Arabe dormait-il ? — 36. Qu'est-ce qui l'empêchait de dormir ? — 37. Etait-il près de son cheval ? — 38. Comment l'Arabe reconnut-il son cheval ? — 29. Avait-il beaucoup d'affection pour son coursier ? — 40. Où le cheval était- il attaché ? — 41. Que fit l'Arabe quand il entendit son cheval hennir ? — 42. Pourquoi se traîna-t-il vers lui ? — 43. Le cheval comprenait-il son maître ? — 44. Etait-il libre, ou attaché ? — 45. Que dit l'Arabe à son cheval ? — 46. Et que fit-il pour le délivrer ? — 47. Quelle est la nourriture des chevaux arabes ? — 48. Décrivez un cheval arabe. — 49. Ces animaux sont-ils plus intelligents que les autres chevaux ? — 50. Comment le cheval saisit-il son maître ? — 51. Avait-il compris son discours ? — 52. Pourquoi emporta-t-il l'Arabe par sa ceinture ? — 53. Quelle était son intention ? — 54. Quelle allure le cheval prit-il ? — 55. Jusqu'où transporta-t-il son maître ? — 56. Que devint le cheval en arrivant au but ? — 57. Pourquoi mourut-il ? — 58. Fut-il regretté de son maître ? — 59. Pourquoi l'Arabe regretta-t-il son cheval ? — 60. Que firent les poètes en l'honneur de ce cheval ? — 61. Son nom devint-il célèbre ? — 62. Que pensez-vous de cette histoire ?

---

## LE PEINTRE DAVID ET LE COCHER.

David avait exposé un de ses plus beaux travaux et se trouvait par hasard confondu dans la foule qui l'admirait. Il remarqua un homme dont le costume annonçait un cocher de fiacre et dont l'attitude indiquait le dédain. « Je vois que vous n'aimez point ce tableau,

lui dit le peintre. — Ma foi, non. — C'est pourtant un de ceux devant lesquels tout le monde s'arrête. — Il n'y a pas de quoi. Voyez cet imbécile de peintre qui a fait un cheval dont la bouche est toute couverte d'écume et qui, pourtant, n'a pas de mors. » David se tut ; mais dès que le salon fut fermé, il effaça l'écume.

### EXERCICE.

1. Où se trouvait un jour le peintre David ? — 2. Qui remarqua-t-il ? — 3. Comment le cocher regardait-il le tableau ? — 4. Qu'est-ce qui indiquait la profession de cet homme ? — 5. Comment trouvait-il le tableau ? — 6. Que pensait-on en général de ce tableau ? — 7. Comment appela-t-il le peintre ? — 8. Quel reproche fit-il au peintre ? — 9. Le cocher savait-il qu'il parlait à David lui-même ? — 10. Que répondit David ? — 11. Que fit le peintre dès que le salon fut fermé ? — 12. Le cocher avait-il raison ?

---

## LA MONTRE DE NEWTON.

Newton était un jour absorbé dans ses profondes méditations philosophiques, lorsque sa domestique entra dans son cabinet de travail ; elle apportait une casserole et un œuf frais qu'elle voulait faire cuire en présence du maître, pour qu'il fût bien à point ; c'était le déjeuner habituel du savant. Newton, qui voulait être seul, lui dit de s'en aller, qu'il ferait cuire l'œuf lui-même. La domestique mit l'œuf sur la table, à côté de la montre du philosophe, en faisant à ce dernier la recommandation de ne le laisser que trois minutes dans l'eau bouillante,

puis se retira. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'elle revint une demi-heure après pour desservir, de trouver son maître debout devant la cheminée regardant attentivement l'œuf qu'il tenait à la main pendant que la montre bouillait dans la casserole.

### EXERCICE.

1. De quelle nationalité était Newton ? — 2. Que faisait-il lorsque sa domestique entra ? — 3. Qu'apportait-elle ? — 4. A quoi devait servir la casserole ? — 5. Que dit Newton à sa domestique ? — 6. Pourquoi lui dit-il de s'en aller ? — 7. Qu'est-ce que la domestique fit de l'œuf ? — 8. Quelle recommandation fit-elle à son maître ? — 9. Combien de temps resta-t-elle absente ? — 10. De quoi fut-elle étonnée ? — 11. Qu'avait fait Newton ? — 12. Qu'aurait-il dû faire ? — 13. Quelle était la cause de cette distraction.

---

## FORCE EXTRAORDINAIRE.

Le maréchal de Saxe, voulant, un jour, donner une preuve de sa force à quelques personnes, entra chez un forgeron, sous le prétexte de faire ferrer son cheval, et comme il trouva plusieurs fers préparés : « N'en as-tu pas de meilleurs que ceux-ci ? » dit-il à l'ouvrier. Celui-ci lui représenta qu'ils étaient excellents ; mais le maréchal en prit cinq ou six qu'il rompit successivement. Le forgeron admirait en silence ; enfin le maréchal feignit d'en trouver un bon qui fut mis au pied du cheval. L'opération faite, il jeta un écu de six livres sur l'enclume. « Pardon, monsieur, dit le forgeron, je vous ai donné un bon fer, il faut me donner un bon écu. « En disant ces

mots, il rompit l'écu en deux, et en fit autant de quatre ou cinq autres que le maréchal lui donna. « Mon ami, tu as raison, lui dit le comte ; je n'ai que de mauvais écus ; mais voici un louis d'or qui, j'espère, sera bon. » Le maréchal convint qu'il avait trouvé son maître.

EXERCICE.

1. Que voulut faire un jour le maréchal de Saxe ? — 2. Pourquoi entra-t-il chez un forgeron ? — 3. Que met-on aux pieds des chevaux ? — 4. Que demanda-t-il au forgeron ? — 5. Que lui fit observer l'ouvrier ? — 6. Quelle preuve le maréchal de Saxe donna-t-il de sa force ? — 7. Que feignit-il enfin ? — 8. Pourquoi donna-t-il un écu à l'ouvrier ? — 9. Que lui dit alors le forgeron ? — 10. Que fit-il des écus ? — 11. Que lui donna alors le maréchal de Saxe ? — 12. Rompit-il le louis d'or ? — 13. Quel était le plus fort des deux ?

---

## LE DOCTEUR ABERNETHY.

Le docteur Abernethy était bien connu par son laconisme. Il détestait les longues consultations et les détails inutiles et filandreux. Une dame connaissant cette particularité, se présente chez lui pour le consulter sur une grave blessure qu'un chien lui avait faite au bras. Elle entre sans rien dire, découvre la partie blessée, et la place sous les yeux du docteur. M. Abernethy regarde un instant, puis il dit : « Egratignure ? — Morsure. — Chat ? — Chien. — Aujourd'hui ? — Hier. — Douloureux ? — Non. » Le docteur fut si enthousiasmé de cette conversation qu'il aurait presque embrassé la dame.

Il n'aimait pas non plus qu'on vînt le déranger la nuit. Une fois qu'il se couchait à une heure du matin de fort mauvaise humeur, parce qu'on était venu le faire lever à minuit, il entendit la sonnette retentir. « Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il avec colère. — Docteur . . . vite ! vite ! . . . Mon fils vient d'avaler une souris. — Eh bien ! dites-lui d'avaler un chat et laissez-moi tranquille ! fit le docteur en se recouchant.

EXERCICE.

1. Par quoi le docteur Abernethy était-il connu ? — 2. Que détestait-il ? — 3. Qu'aimait-il ? — 4. Que connaissait la dame qui vint le consulter ? — 5. Pourquoi vint-elle le consulter ? — 6. Comment entra-t-elle et que fit-elle ? — 7. Quel genre de conversation eurent-ils ? — 8. Que pensa le docteur de cette conversation ? — 9. Expliquez par une phrase complète ce que le docteur lui demanda ? — 10. Et ce que la dame répondit ? — 11. Que n'aimait-il pas non plus ? — 12. De quelle humeur était-il et pourquoi était-il ainsi ? — 13. A quel moment se passait la deuxième anecdote ? — 14. Pourquoi venait-on le chercher ? — 15. Quel remède ordonna-t-il ? — 16. Pourquoi prescrivit-il d'avaler un chat ? — 17. Ce remède est-il pratique ? — 18. Que fit le docteur ?

---

## UNE EXPLICATION.

Thouin, le pépiniériste du Jardin des Plantes, avait chargé un domestique fort simple de porter à Buffon deux belles figues de primeur. En route, le domestique se laissa tenter et mangea un de ces fruits. Buffon, sa-

chant qu'on devait lui en envoyer deux, demanda l'autre au valet qui avoua sa faute. « Comment donc as-tu fait ? » s'écria Buffon. Le domestique prit la figue qui restait, et l'avalant : « J'ai fait comme cela », dit-il.

### EXERCICE.

1. Quelles sont les personnes dont on parle dans le morceau précédent ? — 2. Qu'était Buffon ? — 3. Où se passe ce récit ? — 4. De quelle commission Thouin avait-il chargé son domestique ? — 5. Ce domestique était-il intelligent ? — 6. Comment fit-il cette commission ? — 7. Le domestique avait-il mangé une figure ? — 8. Quelle explication lui demanda Buffon ? — 9. Que fit le domestique pour expliquer comment il avait fait ? — 10. Combien Buffon mangea-t-il de figues ? — 11. Pourquoi le domestique mangea-t-il la deuxième figue ?

---

## MONSIEUR BÉBÉ.

Maman, de retour d'une visite, s'aperçoit qu'une main téméraire s'est glissée dans une boîte de pralines. Elle fait comparaître devant son tribunal Mademoiselle Liline, âgée de quatre ans, et Monsieur Bébé, qui va sur son trente-deuxième mois. « Allons, dit la maman d'un ton sévère, qui a mangé les pralines ? — Pas moi ! — Pas moi ! — Ne mentez pas, c'est ou Liline ou Bébé ! — C'est Bébé ! — Non, ce n'est pas moi ! Liline est une menteuse ! . . . D'ailleurs, elle n'était pas là quand je les ai prises. »

EXERCICE.

1. Qui désigne-t-on sous le nom de Bébé ? — 2. Qu'avait-on fait en l'absence de maman ? — 3. Pourquoi la maman était-elle sortie ? — 4. Que fit-elle en s'apercevant du méfait ? — 5. Combien avait-elle d'enfants ? — 6. Quel était l'aîné des enfants ? — 7. Quelle différence d'âge y avait-il entre les deux enfants ? — 8. Que demanda la maman aux enfants ? — 9. Que répondirent-ils ? — 10. Qui avait mangé les pralines ? — 11. Bébé avoua-t-il sciemment les avoir prises ? — 12. Liline était-elle une menteuse ? — 13. Aimez-vous les pralines ?

---

## UN BON CONSEIL.

La scène se passe dans un omnibus, à Paris. Deux vieilles dames sont assises l'une à côté de l'autre. L'une veut que la portière soit fermée, l'autre la veut ouverte. On appelle le conducteur pour décider la question. « Monsieur, dit la première, si cette fenêtre reste ouverte, je suis sûre d'attraper un rhume qui m'emportera. — Monsieur, si on la ferme, dit l'autre, je suis certaine de mourir d'un coup d'apoplexie. » Le conducteur ne savait que faire, lorsqu'un vieux monsieur, qui jusque là s'était tenu tranquille dans un coin de la voiture, le tira d'embarras. « Ouvrez donc la portière, mon cher ami, cela fera mourir l'une, puis vous la fermerez, cela nous débarrassera de l'autre, et nous aurons la paix. »

EXERCICE.

1. Où se passe la scène ci-dessus ? — 2. De qui est-il question ? — 3. Ces deux vieilles dames étaient-elles

d'accord ? — 4. Que voulait chacune d'elles ? — 5. Qui appelèrent-elles pour décider la question ? — 6. Quelles raisons invoquaient-elles pour appuyer leur réclamation ? — 7. Que pensait le conducteur ? — 8. Qui donna un conseil au conducteur ? — 9. Que dit-il de faire ? — 10. Quelle leçon voulait-il donner en proposant un moyen si radical ?

---

## UN PAYS EXTRAORDINAIRE.

Un Espagnol en voyage passait, un jour d'hiver, dans un village du Brabant ; plusieurs chiens aboyaient et couraient après lui. Il se baissa pour prendre une pierre et la leur jeter ; mais il avait gelé, et la pierre tenait si fortement qu'il ne put l'arracher ; « Oh ! le maudit pays, s'écria-t-il en jurant, où on lâche les chiens et où l'on attache les pierres. »

### EXERCICE.

1. De quelle nationalité était ce voyageur ? — 2. Voyageait-il dans son pays ? — 3. Que firent les chiens du village sur son passage ? — 4. Comment voulut-il s'en débarrasser ? — 5. Pourquoi se baissa-t-il ? — 6. Qu'est-ce qui l'empêcha de prendre une pierre ? — 7. Dans quelle saison voyageait-il ? — 8. Comment appela-t-il ce pays ? — 9. Quelle était son opinion sur ce pays ? — 10. Etait-elle juste ?

---

## HENRI IV ET LE PAYSAN.

Henri IV s'était égaré à la chasse, et ayant rencontré un paysan, l'avait fait monter en croupe derrière lui, pour qu'il lui indiquât le chemin conduisant à la lisière de la forêt.

L. OF C.

Chemin faisant, le paysan lui fit part du désir qu'il avait de voir le roi. « Oh ! rien n'est plus facile, lui dit Henri IV ; quand nous serons parvenus au terme de notre course, tu n'auras qu'à regarder celui qui conservera son chapeau sur la tête, pendant que les autres seront découverts ; ce sera le roi. » Un quart d'heure après, Henri IV rejoignit une partie de sa cour et se vit entouré de seigneurs qui tous le saluèrent avec respect et restèrent découverts. S'adressant alors à son guide : « Eh bien ! lui demanda-t-il, qui est le roi ? — Ma foi, monsieur, répondit celui-ci, ce doit être vous ou moi, car il n'y a que nous deux qui ayons le chapeau sur la tête. »

## EXERCICE.

1. Que faisait Henri IV quand il s'égara ? — 2. Qui rencontra-t-il ? — 3. Que fit le paysan pour accompagner le roi ? — 4. Pourquoi monta-t-il en croupe ? — 5. Quel était le désir du paysan ? — 6. Henri IV promit-il de satisfaire son désir ? — 7. Comment le paysan devait-il reconnaître le roi ? — 8. Qui Henri IV rejoignit-il bientôt ? — 9. Que firent les seigneurs en voyant Henri IV ? — 10. Pourquoi restèrent-ils découverts ? — 11. Que demanda Henri IV à son guide ? — 12. Qui devait être le roi, selon le paysan ? — 13. Pourquoi le pensait-il ?

# LECTURES COURANTES

## UN DISCIPLE DE MURILLO.

Murillo, le célèbre peintre espagnol, trouvait depuis quelque temps parmi les études de ses élèves des ébauches d'esquisses qui portaient la marque du génie. Celles-ci étaient exécutées pendant la nuit et le Maître ne savait à qui les attribuer.

Comme il entrait un matin dans son atelier, il trouva ses élèves en extase devant un chevalet. Lui-même ne put retenir son admiration quand il aperçut une tête de vierge aux lignes exquises et de toute beauté. Il interrogea l'un après l'autre chacun de ses élèves qui tous lui assurèrent avec regret être étrangers à ce travail. — « L'auteur de cette étude sera un jour notre maître à tous » — s'écria le grand artiste, puis appelant un jeune esclave qui arriva tout tremblant : — « Sébastian ! qui reste ici pendant la nuit ? » — « Personne que moi. » — « Bien, mets-toi en faction ici dès ce soir et si, demain matin, tu ne peux me renseigner sur le visiteur qui vient ici pendant la nuit, 30 bons coups de fouet te feront ouvrir les yeux une autre fois.»

Le lendemain, poussés par la curiosité, Murillo et ses élèves pénétrèrent dans l'atelier plus tôt qu'à l'ordinaire. Quelle ne fut pas leur stupéfaction de trouver devant le chevalet l'esclave, tout absorbé par son sujet, terminant son étude de la veille. — « Quel est ton maître, Sébastian demanda l'artiste ? » — « C'est vous, Seigneur.» — « Bon, mais qui t'a enseigné le dessin ? » — « C'est vous, Seigneur. » — « Je ne t'ai jamais donné une seule leçon. » —

« Non, mais vous en avez donné à ces jeunes messieurs et j'y ai prêté l'oreille. » — « Mieux que ça, tu en as profité. Puis se tournant vers ses élèves : « Que mérite-t-il, mes enfants ? » — « La liberté, la liberté. » — Alors l'esclave se jetant aux pieds du grand peintre : — « Non, maître, pas la mienne, celle de mon père. »

« Ton crayon nous a révélé ton talent, ta prière vient de nous découvrir ton cœur ; tu n'es plus mon esclave, tu es mon fils. Quel bonheur pour moi de donner au monde un artiste. »

---

## UN AUTOGRAPHE DE DUMAS.

Un jour, à Saint-Germain, Alexandre Dumas, assis à sa table de travail, étend machinalement la main pour caresser un énorme chien qu'on lui avait donné quelques jours auparavant et qui dormait en rond entre ses jambes. Mouton, c'était le nom de l'animal, surpris dans son sommeil, happe d'un coup de dent la main de son maître, et, tout en grognant de rage, lui enfonce ses crocs dans la chair. L'auteur des *Mousquetaires* mit Mouton à la porte, arrêta le sang qui coulait de sa blessure, roula son mouchoir en manière de bandage autour de la plaie et continua à écrire de la main gauche le feuilleton commencé de la main droite : il n'était pas homme à s'arrêter pour si peu. Seulement, le soir même, l'incident, démesurément grossi, circulait dans la ville où Dumas était populaire, et l'on se racontait avec effroi que le grand conteur avait été à moitié dévoré par un dogue furieux.

Dès le lendemain, Dumas entend frapper à sa porte :

un inconnu se présente, salue timidement, s'assied, tousse deux ou trois fois et, interrogé sur le but de sa visite :

— Monsieur Dumas, dit-il enfin, je viens vous demander un autographe.

— Tiens ! un autographe ? de moi ?

— Sans doute. Je possède une assez curieuse collection et, par un hasard inexplicable, je n'en ai pas un seul de votre écriture.

— Diable ! vous tombez mal ; j'ai été mordu hier par mon chien et j'écris assez maladroitement de la main gauche.

— Je sais, je sais . . . c'est même pour cela que je me permets d'insister.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! Monsieur Dumas, j'ai entendu dire *que votre chien était enragé* et, dans ce cas . . . , vous saisissez . . . , vos autographes . . . deviendraient peut-être difficiles à se procurer.

Dumas devint vert.

— Joseph, cria-t-il, appelant son domestique, amenez-moi Mouton et apportez-moi un verre d'eau !

Et deux minutes plus tard il avait la satisfaction de voir le chien happer en trois coups de langue le contenu du verre qu'on lui présentait.

Il respira, éclata de rire . . . et mit le collectionneur à la porte. Il devait, plus tard, se venger bien spirituellement de celui-ci aux dépens du prince de Metternich : l'altesse, à son tour, sollicitait un autographe.

— Volontiers, fit en souriant l'auteur de *Monte-Cristo*.

Et, prenant la plume, il écrivit de sa plus belle ronde :

Reçu de M. le prince de Metternich vingt-cinq bouteilles de son meilleur vin de Johannnisberg. ALEX. DUMAS.

Le prince, comme on pense, s'exécuta de bonne grâce.

## LE PRINCE ALBERT ET LA REINE VICTORIA.

La princesse Victoria avait dix-neuf ans quand le diadème royal fut solennellement placé sur sa tête dans l'abbaye de Westminster. Il y avait d'ailleurs plusieurs mois qu'on la considérait comme l'héritière incontestée du pauvre Guillaume IV. C'était une jolie personne, fort distinguée, à qui tout semblait sourire. Les prétendants ne manquaient point et, dans toutes les chancelleries, les diplomates s'agitaient pour savoir à qui les « raisons d'Etat » permettraient d'accorder la main de la jeune reine.

Or, un soir, à un bal de la cour, Sa Majesté — vraiment toute gracieuse alors — détacha de son corsage un bouquet de roses et l'offrit ostensiblement à son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. C'était indiquer à tous sa préférence. Le jeune prince, qui avait aimé sa cousine princesse, mais qui n'osait l'aimer reine, demeura un instant interloqué. Vêtu à la mode allemande, il ne trouvait à sa jaquette aucune boutonnière où il pût insérer le précieux bouquet. Alors, il tira de sa poche un canif et, très crânement, il découpa sur son habit, à la place du cœur, une large ouverture où il planta triomphalement les fleurs royales.

Quelques jours après, le prince Albert était fiancé à la reine et, le 10 février 1840, leur mariage se célébrait en grande pompe. La situation était délicate : être le mari d'une reine sans être aucunement le roi, c'était la condition exigée du prince Albert par le peuple anglais, jaloux et défiant de cette sorte d'intrusion étrangère sans exemple dans son histoire. C'était aussi le risque de sombrer dans le ridicule. Celui qu'on prit coutume

d'appeler depuis le prince-consort, s'en tira spirituellement : il se fit aimer de la reine et, par amour, il obtint d'elle tout ce qu'il souhaita.

Un jour, ayant donné son avis dans une question de politique intérieure, la reine lui avait laissé entrendre assez vivement que son opinion n'avait aucune autorité en la matière, et le prince, froissé, s'était retiré dans ses appartements.

La jeune reine, regrettant bientôt son mouvement de mauvaise humeur, n'avait pas tardé à venir frapper à la porte de sa chambre ?

— Qui frappe? interrogea le prince.

— C'est la reine, répondit-elle.

— Je prie la reine d'agréer mes excuses, déclara alors la voix ferme du prince-consort. Mais j'ai besoin d'être seul. . . .

— Albert, c'est votre femme . . . insista-t-elle d'une voix plus douce.

Et la porte s'ouvrit. Et la réconciliation fut complète. A force de dextérité, de tact et de bonne grâce, le prince Albert dissipait ainsi non seulement les appréhensions de la reine, mais encore les soupçons des personnages politiques ou les susceptibilités populaires et, quand il mourut, en 1861, on s'aperçut qu'il avait pris dans l'Etat, sans en avoir l'air, une place prépondérante.

La mort du prince-consort fut pour la reine un coup de foudre. Elle le pleura amèrement et voua à sa mémoire un souvenir touchant par sa persévérance.

## A BON CHAT, BON RAT.

Edouard Young, *le poète des tombeaux*, comme on l'appelle, était remarquable par la gaieté de son caractère avant les malheurs qui obscurcirent la dernière partie de sa vie. Il allait un jour en bateau au Vauxhall, en compagnie de quelques dames, et cherchait à les amuser en jouant de la flûte. Il y avait derrière eux quelques officiers qui allaient au même endroit ; Young cessa de jouer dès qu'ils approchèrent. L'un d'eux lui demanda pourquoi il avait cessé de jouer. « Parce que cela me plait,» répondit le docteur. Là-dessus l'élève de Mars lui dit d'un ton impérieux que s'il ne reprenait pas sa flûte immédiatement, il le jetterait dans la Tamise. Young, dans la crainte d'effrayer les dames, digéra cette insulte de bonne grâce, prit sa flûte et continua d'en jouer tout le temps qu'ils furent sur l'eau. Dans la soirée il aperçut l'officier qui avait agi si cavalièrement, alla droit à lui et lui dit avec beaucoup de sang-froid : « Monsieur, c'était pour ne pas effrayer les personnes qui se trouvaient avec moi que j'ai acquiescé à votre arrogante injonction ; mais, afin que vous soyez bien convaincu qu'on peut avoir autant de courage sous un habit noir que sous un uniforme, je vous demande de vous rendre demain, à cinq heures du matin, à . . . sans témoin, la querelle étant entièrement entre nous.» Le poète stipula en outre que cette affaire se viderait l'épée à la main. L'officier consentit à toutes les conditions.

Tous deux se trouvèrent le lendemain à l'heure et à l'endroit convenus ; mais, au moment où l'officier se mettait en garde, Young le mit en joue avec un pistolet. « Quoi ! s'écria l'officier, avez-vous l'intention de m'as-

sassiner ? » — « Non, dit le poète, mais il faut qu'à l'instant vous dansiez un menuet, autrement vous êtes un homme mort.»

Une courte altercation eut lieu, dans laquelle Young parut si furieux et si déterminé que l'officier fut obligé de se soumettre. « Bien, dit le poète, vous m'avez forcé hier de jouer, et aujourd'hui je vous ai fait danser malgré vous ; nous sommes quittes, et je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous voudrez.» L'officier offrit sa main à l'auteur des nuits, avoua qu'il avait été impertinent et le pria de lui accorder son amitié.

---

## SINGULIÈRE MÉPRISE.

Un étranger très riche, nommé Suderland, était banquier de la cour de Saint-Pétersbourg et jouissait d'une assez grande faveur auprès de l'impératrice Catherine II.

Un matin, on lui annonça que sa maison était entourée de soldats et que le maître de police demandait à lui parler. Cet officier, nommé Reliev, entra d'un air consterné. — « M. Suderland, » dit-il « je me vois avec un vrai chagrin chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraye, m'afflige. J'ignore par quelle faute ou par quel crime vous avez excité ce à point le ressentiment de Sa Majesté.

— Moi, monsieur ! » répondit le banquier « je l'ignore autant et plus que vous ; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin quel est cet ordre ? — Monsieur, » répliqua l'officier, « en vérité, le courage me manque pour vous le faire connaître ! — Eh quoi ! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice ? — Si ce n'était que cela, vous ne me

verriez pas si désolé : la confiance peut revenir ; une place peut être rendue. — Eh bien, s'agit-il de me renvoyer dans mon pays ? —Ce serait une contrariété, mais avec vos richesses on est bien partout.— « Ah ! mon Dieu » s'écria Suderland en tremblant, « est-il question de m'exiler en Sibérie ? — Hélas ! on en revient. — De me jeter en prison ? — Si ce n'était que cela, on en sort. — Bonté divine ! voudrait-on me *knouter ?* — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas toujours.

« Eh quoi » dit le banquier en sanglotant, « ma vie est-elle en péril ? L'impératrice, si bonne, si clémente, qui me parlait si doucement encore il y a deux jours, elle voudrait..... Mais je ne puis le croire. Ah ! de grâce achevez ; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable. — « Eh bien, mon cher, » dit l'officier de police d'une voix lamentable, « ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire *empailler.* »

« M'empailler ! » s'écria Suderland, en regardant fixement le maître de police ; « mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'a pas conservé la sienne ; enfin vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance.— Hélas ! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter ; j'ai marqué ma surprise, ma douleur, j'allais hasarder d'humbles remontrances ; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me repprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille : « Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de faire, sans murmure, les commissions dont je daigne vous charger. »

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère,

le désespoir du pauvre banquier. Il pria le maître de police, le conjura, le pressa longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié.

Le magistrat, vaincu par ses supplications, céda en tremblant à ses prières, se chargea de son billet, sortit, et n'osant aller au palais, se rendit chez le gouverneur de Saint-Pétersbourg. Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou ; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'impératrice.

Introduit chez cette princesse, il lui exposa le fait. Catherine, en entendant ce récit, s'écria : « Juste ciel ! quelle horreur ! En vérité, Reliev a perdu la tête. Comte, partez, courez et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté ». Tout à coup, l'impératrice éclata de rire. « J'ai le mot de l'énigme », s'écria-t-elle. « Mon chien favori, que j'avais appelé Suderland, vient de mourir ; j'ai ordonné à Reliev de le faire empailler ; et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une sotte vanité, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité ».

---

## LE GÉANT.

Il est des gens, dit Marius, lequel ne ment point et n'eut jamais peur, il est des gens à qui rien n'arrive, il en est d'autres, au contraire, que les aventures semblent chercher. . . Et tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai fait, entre Clamart et Meudon, la rencontre d'un géant, le soir, en plein bois. . .

Chassé du boulevard par l'insupportable cohue des après-midi de jours gras, l'idée me vint, au lieu d'attendre le long d'un trottoir des masques qui ne passeront pas, d'aller voir hors Paris une plus gracieuse mascarade : celle de l'hiver qui essaye de se déguiser en printemps.

Il était déjà trois heures quand j'eus cette idée ; de plus je manquai le tramway si bien que je n'arrivai pas à l'entrée du bois avant cinq heures et demie.

Rien n'est grand comme la paix des bois en cette saison. Plus un cri d'oiseau, plus un frisson d'ailes. Le bruit des pas s'éteint dans la mousse et les feuilles. Humide, amolli par la gelée, le bois mort lui-même ne craque pas. J'avais pris l'avenue en montée que bordent des chênes et des ormes. Tandis que, derrière moi, s'éloignaient peu à peu les voix du village, j'apercevais à travers les arbres des brasiers rouges avec des fumées, et, circulant autour, des ombres silencieuses ; c'étaient des fourneaux de charbonniers.

Il faisait assez clair jusque-là. Mais quand, pour descendre vers les étangs, je me fus engagé dans le petit chemin creux, je cessai tout à fait d'y voir. Le ciel, à vrai dire, restait lumineux. Mais en bas, la nuit était complète. Je perdis le sentier, je le retrouvai ; sans être inquiet précisément je songeais à la possibilité de s'égarer ainsi, pour jusqu'au matin, dans ces bois.

Aussi est-ce avec une impression agréable en somme, qu'à un tournant je reconnus le vieux mur de la capsulerie, voisine de l'étang de Trivaux.
Ma route était maintenant toute tracée.

Enhardi et ragaillardi, je m'assis un instant entre les racines saillantes d'un gros chêne. Chut ! un bruit d'eau qui coule. . . Mais c'est la fontaine Saint-Marie !

Et me voilà cherchant la fontaine à tâtons, descendant le perron de trois marches, car la source est au fond d'un trou, et puisant l'eau de mes mains jointes dans le bassin à demi comblé de feuiles mortes.

Quand je me relevai, après avoir bu, secouant ma barbe, je crus entendre un cri, des pas, et vis fuir devant moi — oui ! je le vis distinctement dans la nuit et l'ombre — le géant en question, un géant d'au moins sept pieds. Sur le coup, sans être peureux, j'eus comme une envie de retourner. Mais le géant paraissait de mœurs débonnaires. Il se dirigeait du côté de Meudon ; je le suivis de loin en gardant mes distances.

A l'angle de la capsulerie, le chemin est double ; on peut choisir entre un raccourci et la grand'route qui longe l'étang, sur une chaussée.

Le géant avait pris le raccourci, je pris la grand'route.

Quand je fus au bord de l'étang, le géant s'arrêta comme pour m'observer. Mon immobilité le rassura sans doute. Alors il se remit en marche tranquillement sans se hâter. C'était bien un géant ! je le voyais qui filait tout noir sur le mur blanc éclairé d'une lueur vague. Dans l'air silencieux, malgré la distance, j'entendais le géant se parler à lui-même ; de temps en temps, avec une bouffée de brise, un bruit de grelots m'arrivait.

Une géant qui parle tout seul, un géant qui secoue des grelots !

J'eus une inspiration héroïque : Le géant marche doucement, si je pouvais, en pressant le pas, arriver avant lui au carrefour où le raccourci rejoint la grand'-route ? Je ne le crains pas, puisqu'il a peur !

Aussitôt fait que dit : je presse le pas ; mais le géant presse le pas. Je trotte ; le géant trotte. Je cours ; le

géant court ! . . . Le géant va d'un train d'enfer, de plus en plus vite ; ma curiosité redouble avec mon courage à mesure que nous approchons d'endroits habités.

A l'angle de la rue des Vertugadins, où sont les premières maisons du village, l'allumeur allumait le premier bec de gaz.

Le géant s'arrête ; je me rapproche. Le géant se baisse, et, phénomène étrange, se subdivise en deux portions d'inégales grandeurs.

« Ah ? monsieur, quelle frayeur vous nous avez faite, dit une voix grave.

« Nous vous avions pris pour un voleur en vous voyant sortir de dessous terre », reprend aussitôt une voix d'enfant.

Mon géant était simplement un bon vieux grand-père à barbe blanche qui traversait le bois en compagnie de son petit-fils pour aller à Meudon, chez des amis, fêter le carnaval et manger des crêpes. Le petit, en costume de galant postillon, avait des grelots sur toutes les coutures, et, ne voulant pas salir ses belles bottes à revers rouges dans les flaques et les ornières, il se faisait porter à califourchon par grand-père.

— C'est comme ça, conclut Marius, qu'avec un peu de chance et d'imagination les aventures vous arrivent ; c'est comme ça qu'on rencontre des géants, la nuit, sous les futaies sombres, même aux environs de Paris !

Paul Arène.

## LA MONTRE DE TUTEREMU.

Un incident dramatique devait marquer dans l'existence si placide de Tuteremu.

Un jour, on lui vola sa montre. — Sa montre et sa chaîne.

Il alla faire immédiatement sa déclaration à la préfecture de police, où on lui promit assez nonchalamment de procéder à des recherches.

Les recherches de la préfecture restèrent sans résultat.

Au bout d'un mois, dans un après-midi de dimanche, Tuteremu reconnut sa montre et sa chaîne sur le ventre rebondi d'un monsieur qui traversait le boulevard à la hauteur de l'Opéra.

Tuteremu crut défaillir de joie.

Il se mit à *filer* prudemment son monsieur, tout en regardant de côté et d'autre sur le trottoir, pour requérir l'assistance d'un sergent de ville.

Mais au moment où il s'y attendait le moins, le monsieur filé sauta sur le marchepied d'un omnibus, avec une agilité que n'aurait pas fait supposer son embonpoint et s'engouffra dans les flancs du véhicule, qui continua à rouler vers la Bastille.

Stupéfait, Tuteremu courut après l'omnibus ; il était complet.

Tuteremu n'eut que le temps de se jeter dans un fiacre, en ordonnant au cocher de suivre l'omnibus.

Après avoir été vingt fois séparés par les embarras du boulevard, les deux équipages arrivèrent ensemble à destination.

Tuteremu eut la chance, en sautant de voiture, de se trouver nez à nez avec un sergent de ville.

— Je vous prie, lui dit-il, et au besoin vous requiers de me prêter main-forte.

Puis, accompagné de cette image de l'autorité, il se dirigea vers le gros monsieur au moment où il descendait de l'omnibus.

C'était un personnage d'une apparence tout à fait respectable, rubicond, et dont le visage respirait un contentement sans mélange.

— Monsieur, lui dit Tuteremu, vous portez sur vous une montre et une chaîne qui m'ont été volées il y a juste un mois.

Le gros monsieur recula, et sa physionomie exprima une surprise sincère.

— Est-ce possible ? dit-il.

— J'en suis sûr.

Le sergent de ville à Tuteremu :

— Vous pouvez fournir la preuve de ce que vous avancez ?

— Parfaitement. Ouvrez le médaillon ; il y a dedans une fleur gravée . . . une pensée.

— C'est vrai, dit l'agent après vérification ; suivez-moi tous deux chez le commissaire de police.

— Avec enthousiasme ! s'écria Tuteremu.

— Diable ! fit le gros monsieur ; moi qui allais dîner en ville . . . Heureusement que le bureau n'est qu'à deux pas, — ajouta-il en homme à qui l'arrondissement était familier.

Le bureau n'était qu'à deux pas, en effet.

Précisément le commissaire de police s'y trouvait.

— Tiens ! vous voilà, monsieur Bouasse ! dit-il avec empressement en apercevant le gros monsieur.

— Comme vous voyez, mon cher, répondit celui-ci ; je dîne ce soir chez vos voisins, M. et Mme Liévois.

— Et moi aussi... Comme cela se trouve ! s'écria le commissaire de police ; donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous en prie.

Tuteremu demeura debout, étonné.

— Qu'est-ce qui me procure le plaisir de votre visite, mon cher monsieur Bouasse ?

— Monsieur m'accuse tout bonnement de lui avoir volé sa montre et sa chaîne.

— Ah ! ah ! fit le commissaire de police en s'esclaffant de rire.

— Ah ! ah ! ah ! firent le clerc du commissaire et le sergent de ville par imitation.

Tuteremu se sentit déconcerté.

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-il ; j'ai dit que monsieur avait sur lui une montre et une chaîne qui m'ont été volées il y a un mois.

— C'est différent, en effet, dit le commissaire en se remettant ; mais votre afirmation n'en demeure pas moins fort grave... M. Bouasse est un de nos commerçants les plus considérés.

Il me paraît difficile de l'assimiler à... à un... comment dirai-je ?... à un vulgaire pickpocket.

Les rires faillirent recommencer. M. Bouasse les arrêta d'un geste plein de noblesse. Il venait de fouiller dans la poche de son habit.

— Je remercie monsieur le commissaire de la bonne opinion qu'il a de moi. Le hasard me sert justement à souhait. Voici la facture qui justifie de l'achat que j'ai fait de cette montre, il y a une semaine, chez mon horloger habituel rue Amelot.

Il tendit le papier au commissaire qui, après y avoir jeté un coup d'œil pour la forme, le lui rendit respectueusement.

— Eh bien ?

— Monsieur est en règle...

— Ah ! fit Tuteremu.

— Complètement en règle.

— Soit, dit Tuteremu ; mais cela ne prouve pas que ma montre ne m'ait été volée.

— Nous entrons dans un autre ordre d'idées répondit le commissaire.

— Entrons-y, c'est celui qui m'intéresse.

— Il vous reste votre recours contre l'horloger de la rue Amelot.

— Ah ! dit Tuteremu.

— Oui. Adressez-vous au parquet.

— Fort bien. Je vous remercie... Mais en attendant ma montre...

— *La* montre, vous voulez dire.

— Elle reste dans le gilet de monsieur ? dit Tuteremu.

— Absolument, répondit le commissaire de police ; il l'a payée, il a sa facture. Le reste ne me regarde pas. Adressez-vous au parquet... Mon cher monsieur Bouasse, je suis vraiment désolé...

— Pas du tout... dit le gros homme en se décidant à se lever de sa chaise.

— A tout à l'heure, n'est-ce pas, chez les Liévois ? fit le commissaire. Puis, à Tuteremu :

— Vous êtes libre !

Sur le seuil, M. Bouasse dit à Tuteremu :

— Je ne vous en veux pas... Ces choses-là arrivent journellement... Tout le monde peut se tromper.

— Mais je ne me trompe pas !

— Venez me voir un de ces jours. Voici mon adresse.

— Certes, j'irai ! grinça Tuteremu entre ses dents.

Tuteremu se précipita au parquet.

Une enquête fut ordonnée, mais inutilement. L'horloger de la rue Amelot était des plus estimables. Il tenait la montre, la chaîne et le médaillon d'un autre honnête homme de ses amis. Celui-ci la tenait d'une dame veuve qui, malheureusement, était partie depuis quelques jours pour la Belgique . . .

On dut renoncer à l'enquête.

Ce fut alors qu'un jour, harassé, accablé, Tuteremu se rendit chez M. Bouasse. Pourquoi ? Il n'en savait rien, — ou plutôt si, il voulait revoir sa montre ! Il retrouva l'homme épanoui et cordial qu'il avait appris à connaître à ses dépens, Bouasse invita Tuteremu à dîner.

A partir de ce moment, ce fut entre eux une intimité qui alla en grandissant et qui, bientôt, ne connut plus de limites.

De temps en temps, aux heures d'expansion bachique, Tuteremu disait à Bouasse :

— Rends-moi ma montre !

— Jamais de la vie ! répondait Bouasse, qui était intraitable sur ce point.

Et ils recommençaient à boire.

Un soir, enfin, qu'ils avaient bu un peu plus que de coutume et de raison, et que Bouasse, vaincu par le sommeil, s'était laissé choir sous la table, Tuteremu, tenté par le démon, se hasarda à glisser une main sur le gilet de son ami . . . il décrocha la montre, objet de ses continuelles revendications.

Que vous dirai-je ? La scène se passait dans un restaurant public. Tuteremu fut vu et arrêté.

On le traduisit en police correctionnelle.

Grâce à ses bons antécédents, il ne fut condamné qu'à six mois de prison, *pour avoir volé sa montre.*

Oh ! la justice !

Charles MONSELET.

---

## TRENTE-CINQ MINUTES.

C'était vers la fin du mois de mai, et je cherchais aux environs de Paris, pour y passer l'été, une petite maison dans quelque lieu frais et pacifique. J'allais ainsi à l'aventure, ayant déjà parcouru, sans rien trouver à mon goût, les bords de la Seine, que déshonorent les guinguettes et les bals publics; puis la campagne délicieuse qui s'étend autour de Versailles, mais dont les routes, les bois et les claires rivières ont un peu de la majesté gênante de cette ville. J'avais aussi traversé l'admirable vallée de Chevreuse, que le chemin de fer de Sceaux sépare de la capitale. Enfin, je fus séduit un jour par l'aspect pittoresque d'une station sur la ligne de l'Est, entre Lagny et Meaux, d'où l'on dominait le large cours de la Marne. Je m'y arrêtai et je demandai à un employé de la gare s'il connaissait des habitations à louer dans le pay.

— Pas grand'chose, Monsieur, me dit-il.

Et il sembla réfléchir.

— Pourtant, il y a la maison du père Perrin à Chigny qui a été louée l'année dernière à des Parisiens. Je crois qu'elle est libre cette année-ci.

— Est-ce près de la rivière, Chigny ?

— C'est sur la hauteur, mais en descendant on est à la Marne tout de suite.

Je songeai : « Voilà peut-être mon affaire. »

— Et à quelle distance de la gare est Chigny ?

— Il faut de trente à quarante minutes à pied . . . trente-cinq minutes . . . oui, il ne faut certainement pas plus de trente-cinq minutes.

Je le remerciai.

— Le chemin est très facile, ajouta-t-il. Vous n'avez qu'à suivre cette route qui est là devant vous, puis, vous traverserez le petit bois que vous apercevez là-bas, et vous découvrirez Chigny. Tout le monde vous indiquera la maison du père Perrin.

Je me mis en marche. Il n'y a rien de plus trompeur à la campagne qu'un petit bois au bout d'une route, et j'allais depuis un quart d'heure que le petit bois m'apparaissait toujours à une bonne distance. Je jetai un coup d'œil aux alentours pour voir si je ne confondais pas avec un autre petit bois plus rapproché. Mais c'était le seul : d'ailleurs la route y conduisait tout droit, et aucune erreur n'était possible. Je me rappelai les paroles de l'employé. En sortant du bois, je trouverais Chigny qui ne devait pas être fort éloigné, puisqu'on arrivait du village à la gare en trente-cinq minutes.

J'atteignis les premiers arbres quelques minutes après avoir fait ce raisonnement. Mais, comme là plusieurs chemins parcouraient le bois dans des directions différentes, je fus d'abord embarrassé. Heureusement, j'avisai une charrette qui s'avançait au pas. A un signe que je fis, le charretier arrêta son cheval. Je lui demandai laquelle des routes menait à Chigny.

— J'en viens justement de Chigny, me dit-il, vous n'avez qu'à prendre la même route que moi, tenez, celle-là, à gauche.

— Elle y va directement?

— Pas moyen de vous tromper. Quand la route quitte le bois, c'est Chigny.

— Sur la hauteur, n'est-ce pas?

Il sourit légèrement :

— Oui, sur la hauteur. Oh! vous connaissez déjà le pays.

— Un peu . . . je me suis renseigné.

Et, consultant ma montre:

Ça doit être à deux pas d'ici, maintenant, Chigny?

— Chigny? dit-il en haussant les épaules, c'est comme si vous y étiez . . . Vous en avez pour trente-cinq minutes, tout au plus, en vous promenant. . . .

Je le remerciai : il donna un coup de fouet à son cheval et s'éloigna. Je pensai que j'avais mal entendu l'employé de la gare et qu'il avait voulu dire qu'il fallait trente-cinq minutes jusqu'au petit bois et trente-cinq autres minutes jusqu'à Chigny. Ce n'était pas une erreur bien grave; d'ailleurs il est aussi un fait certain, c'est que les employés des petites stations de chemin de fer ignorent d'habitude la topographie des pays environnants. J'avais déjà fait cette remarque plusieurs fois au cours de mes excursions. Celui-là donc pouvait parfaitement m'avoir indiqué le chemin un peu au hasard. En tout cas, il n'était que trois heures de l'après-midi et j'avais largement le temps de regagner le train de sept heures après avoir visité la maison du père Perrin.

J'entrai dans le bois, un de ces délicieux bouquets d'arbres, à l'ombre épaisse, plantés ça et là dans la Brie et taillés dans la vieille forêt centrale d'Armainvilliers. Et je marchai lentement pour goûter la fraîcheur d'un vent léger qui dérangeait à peine les feuilles.

Le bois était long ; l'allée que je suivais aboutissait brusquement à une vaste étendue semée de luzerne et d'avoine, verte et plate à perte de vue. Aucune hauteur n'en coupait la monotonie ; on n'apercevait pas le moindre village. Seule, une cahute destinée à placer des outils et complètement fermée se dressait à quelques pas de moi, à l'entrée de ce désert. Il y avait une heure au moins que je marchais. Je me reposai un instant, me proposant ensuite de revenir tout simplement à la station, quand je vis sortir d'un taillis une paysanne qui portait des herbes dans son tablier, suivie de deux petits enfants qui tenaient à la main des fleurs printanières. Ce tableau champêtre m'enleva mes idées de fuite, et je m'avançai vers la paysanne mon chapeau à la main.

— Où donc est Chigny ? On m'avait dit qu'en quittant le bois on apercevait Chigny. Est-ce que je me suis égaré ?

— Mais non, Monsieur. Chigny est par ici. . . .

Et elle désignait le côté gauche du bois.

— Seulement vous avez dû vous tromper de chemin au carrefour de la belle étoile. Vous avez continué la route, il fallait prendre le sentier.

— Alors, pour aller à Chigny ?

— Vous suivez ce sentier-ci, le long du bois, vous tournez à gauche et vous traversez la rivière. Chigny est de l'autre côté.

— Il y a un pont à la rivière ? insistai-je méfiant.

— De trois arches, Monsieur.

— Et dans combien de temps serai-je à Chigny ?

Elle me regarda comme pour calculer la vitesse de mes jambes et répondit :

— Oh ! ce n'est pas loin. Il vous faut trente-cinq minutes.

Je fus interloqué. Ce chiffre commençait à me paraître bizarre, et ces trois étapes de trente-cinq minutes chacune, entre la gare et le village, étaient vraiment un phénomène assez curieux. Je conçus le soupçon que la paysanne se moquait de moi. Mais comment aurait-elle su que l'employé de la gare et le charretier m'avaient affirmé, eux aussi, que je serais à Chigny dans trente-cinq minutes ; et quelle probabilité qu'une paysanne, un charretier et un employé de chemin de fer aient pu se concerter pour faire une farce à un Parisien qui venait dans leur pays pour la première fois ? Il n'y avait là évidemment qu'une simple coïncidence que la fatigue, la chaleur et l'énervement me faisaient envisager de travers.

Le soupçon disparut bientôt de mon esprit. Je longeai pendant une demi-heure le sentier que m'avait indiqué la paysanne, puis je pris une route qui descendait jusqu'à la rivière et j'essayai de m'orienter. La route filait de nouveau entre des champs plats et mornes qui se perdaient dans l'horizon ; en face, sur un coteau distant d'à peine cinq ou six cents mètres, je voyais un groupe de quatre maisons qui ressemblaient plutôt à une ferme et à ses annexes qu'à un village. Néanmoins, ce pouvait être Chigny, à la rigueur.

Je perçus tout à coup le bruit de chansons du côté de la rivière. C'étaient des blanchisseuses penchées sur le courant. Je m'approchai.

— C'est bien Chigny, là devant, Mesdemoiselles ?

L'une d'elles répondit :

— Non, c'est le hameau de Bray. Chigny est après.

— Et à quelle distance ?

Trois voix reprirent à la fois :

— Trente-cinq minutes !

J'étais stupéfait et presque inquiet. Il y avait du fantastique dans cette aventure. Pourquoi les blanchisseuses disaient-elles comme la paysanne et le charretier ? Je demandai encore :

— Et la maison du père Perrin, la connaissez-vous ?

Il n'y eut qu'un cri.

— Je crois bien ! c'est la plus belle du pays.

— Elle n'est pas louée ?

— Pas encore ! Mais ça ne tardera pas. Il vient des Parisiens toutes les années.

Je saluai et je m'éloignai. Je franchis le pont et je m'arrêtai au hameau de Bray, chez l'aubergiste où je bus n'importe quoi. Je combinai que si j'étais à Chigny dans dix minutes, je pourrais encore prendre le train et je m'informai au patron.

— Où est Chigny ?

Il étendit la main :

— Là.

— Combien de temps pour y aller ?

Il prononça d'une voix naturelle :

— Trente-cinq minutes à peine. . . .

La colère me gagnait. Je regardai le cabaretier qui avait l'air calme et distrait. Rien ne décelait une plaisanterie.

— Vous venez peut-être louer la maison du père Perrin ? me dit-il.

— Justement.

— Elle est libre jusqu'à présent.

Je sortis de l'auberge, furieux, il était plus de six heures du soir. Le soleil tombait. Je m'enfonçai dans la campagne, au hasard, sans but, en proie à une exaspération fébrile. Je marchai une heure à tort et à

travers, cherchant à comprendre cette conspiration saugrenue.

La nuit vint. J'étais absolument égaré. A huit heures environ, j'entendis le trot d'un cheval, et, à ma grande stupéfaction, je constatai que c'était un fiacre numéroté qui errait sur les grandes routes à vingt-cinq kilomètres de Paris. Pourquoi ce fiacre était-il là ? Mystère. Je le hélai comme sur les boulevards, et il s'arrêta sans autre explication : nous regagnâmes la gare par le train de onze heures du soir. J'avais envie de serrer la main du cocher.

A la station, je cherchai l'employé qui m'avait donné des renseignements. Il n'y était plus. Et, cette année-là, je ne quittai pas Paris où je souffris atrocement de la chaleur. D'ailleurs, je ne sus jamais ce que c'était que la maison du père Perrin et en vertu de quelle légende on disait aux gens qui la venaient visiter qu'elle était à trente-cinq minutes de la gare.

Alfred Capus.

---

## LE CHAPEAU VENGEUR.

### I.

Avant dîner, j'avais rencontré, au Cercle le vicomte de Chastelune, qui m'avait dit :

— Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

— Rien. Il fait froid. Je resterai chez moi au coin du feu.

— J'ai mieux que cela à vous offrir : un fauteuil à la première représentation de la pièce de Gandillot. Voulez-vous venir avec moi après dîner ?

— Entendu.

Et nous voilà roulant ensemble vers les hauteurs du boulevard du Temple. Un froid de loup. Nous arrivons au théâtre, et je m'installe à côté de mon ami, dans un fauteuil canné. J'étais en train de lorgner la salle, très bien garnie, ma foi ! lorsque je vis entrer dans la travée qui précédait mon rang une femme grande, blonde, mince, qui s'asseoit dans le fauteuil placé juste devant le mien. Et, alors, je m'aperçois avec stupeur qu'elle a sur la tête une espèce de chapeau Lamballe rabattu devant et relevé derrière comme un tricorne de gendarme, avec cette différence que le retroussis était garni de fleurs, de légumes, je crois même de petits arbustes : tout un véritable verger !

On frappe les trois coups : la toile se lève. J'entends vaguement la voix des « deux associés, » Hurteau et Matrat ; mais, bien entendu, impossible de les voir. Au risque d'attraper un torticolis, je me penche tantôt à droite, tantôt à gauche ; mais j'avais compté sans les manches de la blonde : deux véritables ballons de soie gonflée, qui masquaient complètement la vue à droite et à gauche.

— Sapristi ! dis-je à mi-voix à Chastelune, voilà un chapeau qui va être bien gênant !

La dame entend, se retourne à demi, et, me toisant avec un suprême dédain, elle hausse les épaules, ce qui remonte encore les deux ballons ; en même temps elle se raidit sur son fauteuil et arrive, par ses procédés gymnastiques, à surélever le maudit verger de quelques centimètres ; je continue alors d'un ton navré à mon camarade :

— Hein ? comme j'aurais mieux fait de rester chez

moi à me chauffer. . . . Je ne me serais pas dérangé, et j'aurais vu tout autant la pièce !

A nouveau la dame se retourne et m'envoie le sourire le plus ironique, le plus insolent. C'était de la provocation au premier chef, et cela méritait une leçon. Je prends mon mal en patience. Il me semblait que j'étais installé devant un théâtrophone. J'entendais, mais je ne voyais rien.

Enfin, le premier acte se termine au milieu des applaudissements. Tout le monde avait l'air de beaucoup s'amuser — tout le monde, excepté moi ! Et la dame m'avait à nouveau dévisagé avec son rictus moqueur.

D'autant plus qu'elle avait devant elle un tout petit homme avec la tête dans les épaules.

Je regarde ce petit homme : jaquette fatiguée, linge douteux, l'aspect modeste de quelque petit employé du quartier.

Je l'attire dans un coin :

— Monsieur, lui dis-je à voix basse, j'aurais un intérêt tout spécial à occuper votre fauteuil 48 ; voulez-vous me permettre de vous l'acheter vingt francs — un soir de première représentation, il vaut bien ça ! — et je vous céderai le mien en échange, le 92, qui, je le reconnais, est . . . un peu moins bon ?

La figure du petit homme s'allume d'une joie céleste ; il glisse mon louis dans son gousset et me dit :

— Monsieur, vous êtes vraiment trop aimable, et j'accepte le troc avec le plus vif plaisir !

II.

Me voilà donc en possession du 48 !

Ma première idée fut de m'y installer en gardant mon chapeau sur ma tête; mais je réfléchis que cette manifestation pouvait ne pas être comprise, paraître inconvenante pour les artistes et qu'il me faudrait me découvrir.

Tout à coup, il me vient une idée saugrenue, mais géniale — géniale, mais saugrenue !

Je sors du théâtre, et je descends les boulevards jusqu'à ce que j'aie trouvé une modiste. J'entre et je demande à la marchande de me vendre ce qu'elle a, comme chapeau, de plus gigantesque, et de plus pyramidal. Elle ouvre une armoire et m'exhibe un monument en feutre noir, avec un énorme nœud de velours, et, sur ce nœud, un pouf de trois fleurs très hautes.

Je marchande le chapeau : soixante francs, — une véritable occasion d'automne !

Je paye, je fais placer le chapeau dans un carton et je rentre au théâtre.

A la stupéfaction de Chastelune, je m'asseois au 48, devant la dame, un peu inquiète, puis je sors très sérieusement mon feutre empanaché et je me le campe sur la tête. Je ne sais pas quelle figure je devais avoir là-dessous avec mes grandes moustaches ; mais, certainement, une bombe éclatant tout à coup aux fauteuils d'orchestre n'aurait pas produit plus d'effet. On s'exclamait, on trépignait, on montait sur les banquettes pour mieux me voir, avec des explosions d'hilarité.

Les hommes — ah ! les braves cœurs ! — comprenant le sens symbolique de ma protestation, criaient : «Bravo ! Il a raison ! Bravo !» tandis que Chastelune, très

choqué, le correct Chastelune me criait : « Vous êtes fou ! »

Et moi, je restais impassible au milieu de la tempête que j'avais déchaînée, me contentant de regarder dédaigneusement la dame par-dessus mon épaule.

Malheureusement, comme je l'ai dit, si mon idée était géniale, elle était certainement saugrenue : impossible de commencer la représentation dans des conditions pareilles.

Aussi ce qui était à craindre arriva : deux gardes de Paris firent irruption et, très poliment, me prièrent de cesser cette fine plaisanterie.

Allez dire à madame, répondis-je avec un faux air de Mirabeau, que je retirerai mon chapeau quand elle aura retiré le sien !

Cette réponse provoque l'enthousiasme du côté des hommes, des vociférations suraiguës du côté des femmes, et au milieu de ce vacarme, je suis enlevé avec mon feutre à panache et porté jusqu'au foyer par les deux gardes, qui me rendent la liberté sur ma promesse formelle de ne pas recommencer.

## III.

La dame au verger triomphait.

Lamentation de la désolation !

Tout à coup je vois une petite ouvrière qui montait vers la galerie supérieure, coiffée d'une simple petite toque bon marché. Très jolie avec son nez retroussé, et ses yeux rieurs. Je l'appelle dans le foyer :

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir un beau chapeau tout neuf et que je viens d'acheter trois louis, il y a un quart d'heure ?

Et j'exhibe mon monument, devant lequel la petite tombe en extase.

— Et que faut-il faire pour cela ? me demanda-t-elle en rougissant.

— Moins que rien : d'abord vous le camper sur la tête, et ensuite aller vous asseoir au fauteuil 48 !

En deux secondes, la toque de fourrure était remplacée par mon feutre, qui allait divinement et, après avoir retapé ses frisons devant la glace du foyer, la petite redescend prestement à l'orchestre.

Ah ! si vous aviez vu la joie convulsive du public en voyant mon chapeau faire sa réapparition sur une tête féminine !

Cette fois, les gardes n'avaient rien à dire !

Moi, j'étais monté au « poulailler » pour jouir du coup d'œil, et je vous prie de croire que j'étais bien vengé ! La dame ne voyait plus rien du tout et servait de point de mire à toutes les lorgnettes de la salle. Elle a voulu, comme moi, se pencher à droite ou à gauche du grand nœud de velours, mais elle a fini par renoncer à la lutte, en quittant la place, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

J'étais enfin maître du champ de bataille. . . .

---

## CONTRE-ORDRE.

Si vous saviez comme je l'ai bénie, cette chère Mme Gartrait ! Je l'appelle chère ; c'est une façon de parler, car elle est très désagréable, rancunière, cancanière ; et son salon est un de ceux où je ne vais qu'après en avoir été prié plusieurs fois par ma femme. Mais,

l'autre soir, j'ai trouvé Mme Gartrait charmante, adorable.

Nous avions accepté une invitation pour son grand bal annuel, le grand bal qu'elle donne à la fin de chaque hiver, parce qu'elle est bien forcée de rendre les politesses qu'elle a reçues. Et, depuis dix jours, j'assistais à de graves discussions sur les épaulettes de dentelle, l'aigrette des cheveux, etc. J'avais vainement essayé de donner mon avis sur le décolletage en rond ou en carré ; ma belle-mère m'avait déclaré :

— Vous n'entendez rien à ces choses-là !

Et le soir du bal était arrivé ; le dîner avait été maussade : Bébé nous faisait la moue, parce qu'on lui avait dit d'apprendre ses leçons tout seul. Je me figurais déjà l'ennui des longues heures que je passerais dans la salle de jeu, pendant que des jeunes gens parfumés feraient danser ma femme.

Soudain . . . J'étais déjà prêt, gêné par des escarpins trop étroits, j'entendais, auprès de moi, des frou-frous de robe, les frissons du papier à demi brûlé par les fers, les reproches :

— Julie, vous m'avez piqué. Cette ruche monte trop haut.

Soudain, je souris encore à ce souvenir, un violent coup de sonnette retentit. Julie étant prise par ma femme, je courus à la porte.

Et je vis un petit porteur du télégraphe. Vous devinez le contenu de la dépêche :

Mme Gartrait, se trouvant subitement indisposée, vous prie de vouloir bien l'excuser : elle est forcée de remettre à plus tard le plaisir de vous recevoir.

Je donnai dix sous au petit garçon du télégraphe, je

me précipitai vers la chambre de ma femme, et je frappai.

— Attends, attends ! Je ne suis pas prête.

— Inutile de t'habiller.

— Hein ?

— Tiens . . .

Alors, entr'ouvrant la porte, comme un huissier qui glisse une signification, je passai la dépêche.

Evidemment, j'eus tort. J'aurais dû annoncer moi-même la nouvelle en levant les bras au ciel ; j'aurais dû crier :

— C'est absurde ! on n'a pas idée d'une chose pareille !

Je ne fis rien de tout cela ; et lorsque ma femme, froissant la dépêche dans ses doigts crispés, se dressa devant moi, j'avais un air de complète béatitude.

— Ainsi, vous trouvez cela drôle, vous ?

— Moi ? j'en suis indigné !

— Oh ! je sais bien ; cela vous ennuyait d'aller chez Mme Gartrait ! Vous n'aimez pas le monde ! Vous voudriez me claquemurer !

— Enfin, ce n'est pas moi qui ai causé l'indisposition de Mme Gartrait !

— Mais vous m'indisposez, moi, avec vos façons de vous moquer, votre sourire . . .

Plus j'essayais de compatir au chagrin de ma femme, plus j'étais travaillé par une envie folle d'éclater de rire.

— Vous m'agacez, Monsieur !

Quand une femme a dit cela à son mari, le mieux est d'attendre la fin de l'orage. Et je le voyais, l'orage ; en ce moment, c'étaient les premiers éclairs, les premiers grondements. Je cherchais un paratonnerre pour me protéger contre les éclats de la foudre. Je proposai

timidement plusieurs choses : le théâtre, une promenade au Bois avec station à la cascade ; je nommai ceux de nos amis que nous aurions la chance de trouver chez eux.

— Voyons, ma chère, vous ne voudrez pas avoir fait une aussi jolie toilette pour rien ? . . .

— D'abord, elle ne peut pas vous plaire, cette toilette; vous l'avez trouvée trop ouverte.

— Pour aller dans le monde, oui ; mais pour rester ici . . .

— Rester ici ! Autant m'enterrer tout de suite !

— Tu exagères !

— C'est votre mot : j'exagère ! Vous allez m'adresser une mercuriale, n'est-ce pas ?

Ah ! certes non. Je n'en avais pas la moindre envie.

Pauvre petite ! Elle avait si bien compté qu'elle s'amuserait !

Tout à coup, voilà Bébé qui débouche dans notre chambre :

— Oh ! maman a l'air d'une fée !

Et il lui saute au cou. Les enfants ne peuvent pas deviner qu'il y a des moments où il faut s'abstenir. Le mien fut tout étonné de ne recevoir qu'un baiser, un malheureux petit baiser, tout sec ; Bébé en fut attristé, et il vint murmurer à mon oreille :

— Maman est fâchée, dis ?

Un moment après, comme il avait été décidé que nous ne sortirions pas, j'étais installé au coin de mon feu : j'avais rapidement enlevé mes maudites chaussures, et passé mon veston de velours ; j'avais même profité d'un « comme vous voudrez ! » assez brusque pour allumer un cigare.

Bébé, penché sous la lampe, épelait péniblement les noms des différents apôtres qui ont prêché l'évangile dans les Gaules : et, tout en épelant, il regardait sa petite mère en dessous, puis me lançait un regard d'intelligence, car, Bébé et moi, nous sommes une paire d'amis.

De l'autre côté de la cheminée, ma femme était étendue dans son fauteuil, toujours en toilette de soirée ; elle avait toussé plusieurs fois, afin de m'indiquer que la fumée de mon cigare l'étouffait ; mais je savais qu'elle jouait là une petite comédie, parce qu'elle adore la fumée de mes cigares. Et je me disais que, si ma femme en était à la comédie, l'explosion tragique était passée.

J'éprouvais une véritable satisfaction. J'avais eu peur de perdre une de mes soirées du coin du feu, ces soirées comme je les avais rêvées toutes en me mariant.

Enfin, après plusieurs échanges furtifs de regards entre Bébé et moi, mon gamin, devinant que son intervention était nécessaire, s'écria :

— Je sais mes leçons ; veux-tu me les faire réciter, petite mère ?

Ma femme ouvrit la grammaire, et elle l'interrogea. Soufflé par moi, il répondit d'abord que l'*e* muet, c'était comme maman ; puis que les *monosyllabes*, c'était toujours comme maman, qui n'avait pas parlé d'une autre façon ce soir-là ; il ajouta même que ses paroles avaient été pleines d'*accents aigus*. Et l'on passa à la leçon d'histoire. Il s'agissait de cette pauvre esclave Blandine, qui fut attachée à un poteau . . . télégraphique, et de chrétiens que les bêtes déchiraient dans les amphithéâtres.

L'interrogatoire porta aussi sur la vie de plusieurs saints qui furent guillotinés . . .

— Décapités, mon enfant !

— Maman, c'est papa qui me souffle : guillotinés, par ordre du gouverneur romain, en un emplacement qu'occupe aujourd'hui l'avenue Trudaine ; ils s'appelaient saint Martin et saint Denis . . . parce qu'ils habitaient sous les portes de ces noms . . .

— Bébé, prends garde ! A quelle époque ?

— A l'époque où . . . où . . . les sauvages du Jardin d'Acclimatation . . . les barbares . . . maman.

Le bruit d'une calotte troubla la solennité de l'interrogatoire.

Bébé eut deux grosses larmes dans les yeux ; mais déjà j'avais passé mes mains sous sa blouse, et je le chatouillais si doucement que les larmes s'arrêtèrent. J'affirmai qu'à dix heures du soir les enfants n'avaient plus de mémoire, et qu'il fallait coucher le nôtre.

— D'ailleurs, il tombe de sommeil.

— Mais non, père.

Je lui fis de gros yeux ; il comprit que c'était une tactique.

En le déshabillant, ma femme eut d'abord quelques tressaillements d'impatience.

— Veux-tu te mieux tenir ?

Mais il savait bien que sur les genoux de sa mère, il était en pays conquis, et il l'enveloppait de ses petits bras :

— Ne sois plus fâchée, dis !

Je profitai de ce qu'elle était embarrassée de ses vêtements pour porter Bébé dans son lit, et je lui dis d'appeler sa mère.

Il prit nos deux têtes dans ses bras et s'endormit vite, après nous avoir embrassés.

Lorsque nous fûmes ainsi face à face, si près l'un de l'autre, il y eut bien un éclair encore, mais le dernier, très faible. Et, aussitôt, des larmes vinrent en abondance. Petite pluie !

— Quelle bonne idée a eue Mme Gartrait !

Pourvu qu'il ne lui prenne pas la fantaisie de nous réinviter !

Pierre Sales.

---

## LE BRILLANT.

Nous étions à table, encore une douzaine de convives environ, en train de déguster un excellent café, café qui terminait dignement un dîner sans apparât, il est vrai . . . mais exquis dans sa simplicité et ordonné avec une science parfaite.

Nous complimentâmes la maîtresse de la maison. De là nous en vînmes à causer cuisine, puis la conversation tourna. . . . On esquissa quelques mots de politique et, en fin de compte, après avoir échangé quelques formules plus ou moins banales sur l'art, la littérature et la question du mariage, on arriva, par une naturelle transition, à parler dot, corbeille, argenterie et diamant.

— J'aime mieux les perles que les diamants, dit une dame qui se trouvait à côté de moi.

— Moi . . . fit la maîtresse de la maison, je préfère les diamants et j'ai mes raisons pour cela. . . .

— Ah ! une histoire, fit l'un de nous . . . racontez !

— Vous y tenez ?

— Oui . . . Oui . . . l'histoire . . . fit en chœur toute la table.

— Soit . . . mais je passe la parole à mon mari.

— Je la prends, fit Henri Marbel, notre amphitryon. . . . Et il commenca :

« J'étais jeune à ce moment, libre de mes actions et m'amusant le soir dans mes heures de liberté, d'autant plus que mes journées entières étaient prises à l'étude de Me Durand, notaire . . . un notaire à cheval sur le travail et sur les principes et qui exigeait de ses clercs non seulement un zèle de tous les instants, mais encore une tenue sévère et une conduite rangée.

J'avais été souper un soir avec de nombreux amis et j'étais resté là à rire et à boire sec, quand, sur le coup de deux heures du matin, je jugeai à propos de rentrer chez moi.

Il faisait un temps superbe. Je pensai qu'une course à pied assez longue me ferait du bien et calmerait mon cerveau un peu surexcité. Je me dirigeai donc tout doucement vers mon domicile, ayant descendu le boulevard Malesherbes, quand, arrivé à hauteur de Saint-Augustin, je vis à mes pieds quelque chose qui brillait. Je me baissai et ramassai l'objet. . . . C'était une boucle d'oreille en diamant, un diamant superbe . . . et d'une grande valeur assurément.

— Diable ! pensai-je, voici une trouvaille.

— Comment ce bijou a-t-il pu être perdu ici ?

Je levai les yeux machinalement. Les fenêtres du troisième de la maison devant laquelle je me trouvais étaient éclairées. Je prêtai l'oreille et j'entendis comme le bruit d'un orchestre. D'ailleurs toute une file de voitures stationnait là devant la porte.

Plus de doute. — Il y avait soirée là-haut et le brillant appartenait à une invitée.

J'eus un moment la tentation de remettre la boucle d'oreille au concierge. . . . Mais quelle garantie avais-je de l'honnêteté du cerbère ?

Je réfléchis quelques instants. J'étais en habit . . . et pas trop défraîchi. . . . Qu'est-ce qui m'empêchait de monter ?

Chose résolue, chose faite. Je sonnai . . . on m'ouvrit . . . et je montai au troisième.

Toutes les portes étaient ouvertes — une enfilade de salons — des lumières — des ors, des couples qui tournoyaient au son d'une valse entraînante, des messieurs en habit debout devant l'entrée et au milieu d'eux et très entourée une dame d'un certain âge, décolletée, qui causait avec les nombreux arrivants, le sourire aux lèvres.

— C'est la maîtresse de maison, pensai-je.

— Madame . . .

— Ah ! monsieur ! comme c'est aimable à vous d'être venu . . .

Et elle me serra la main avec effusion . . .

Je voulus placer mon explication :

— Madame, je vous prie de m'excuser . . .

— Oui . . . oui . . . parce que vous venez tard. C'est entendu, je vous excuse . . . Mais arrivez vite que je vous présente à une jeune fille.

— Mais, madame . . .

— Oh ! pas de résistance. Venir tard . . . passe encore . . . mais ne pas danser . . . Voilà qui serait impardonnable. . . .

Je fis encore un effort pour placer un mot, mais je fus entraîné, amené devant une jeune fille et force me fut bien alors de lancer la phrase ordinaire :

— Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette valse.

— Volontiers, monsieur. . . .

Et je me mis à tourner dans le salon.

Bah ! pensai-je. . . . Je trouverai toujours bien à un moment donné le moyen d'expliquer les choses. — Amusons-nous pour le moment . . . c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Et pour m'amuser, je me mis en devoir de causer avec ma danseuse.

Elle était charmante, ma danseuse. Blonde avec de grands yeux bleus, une jolie taille et valsant à ravir.

J'entamai la conversation comme je pus, parlant d'abord du bal lui-même, des superbes toilettes qu'on y voyait.

La valse finie, je reconduisis ma danseuse à sa place et essayai de retrouver la maîtresse de maison. Je la vis bien au fond du salon, mais si entourée et affairée au milieu de ses invités que je ne pus arriver à l'aborder.

Je circulai alors dans les pièces, cherchant à rencontrer quelque visage de connaissance.

— Tous des inconnus.

L'orchestre qui s'était arrêté un moment avait repris.

On jouait une polka.

Ma petite danseuse était encore à sa place, je m'approchai d'elle et lui offris mon bras.

Elle se leva très simplement, me jeta un gentil regard reconnaissant pour ma sollicitude à lui éviter de faire tapisserie . . . et nous recommençâmes à tourner.

Nous étions déjà amis à cette heure avec la petite ; elle, m'ayant su gré de penser à elle, et moi, heureux d'avoir quelqu'un à qui parler. Nous nous promenâmes.

Je la conduisis au buffet. Je vis qu'elle avait bon estomac, par suite bon caractère . . . et cette remarque accrut encore la sympathie qu'elle m'inspirait.

Comme nous revenions dans le grand salon, on attaquait une valse. . . . Ma foi ! . . . je tenais le bras de Claire (je savais son nom maintenant) et nous nous mîmes à tourner comme des perdus. . .

C'était exquis cette valse. . . . Claire, oppressée un peu, mais radieuse, inclinait légèrement la tête sur mon épaule. . . . Je sentais les mèches folles de son front frôler ma joue . . . et j'avais des tentations de lui dire que je la trouvais charmante . . . et plus charmante encore que ça. . . .

A ce moment, un monsieur d'un certain âge s'approcha de moi et me dit : « Monsieur. . . . Vous perdez quelque chose. »

En effet, le brillant avait sauté de mon gousset par terre. Je me baissai et le ramassai.

— Merci, Monsieur, fis-je. . . . Et je me remis à danser.

A la valse succéda une mazurka, puis encore une valse. . . . J'avais toujours Claire à mon bras, heureux de la tenir près de moi et fier aussi de sentir que l'impression que je produisais sur elle était loin d'être défavorable.

Tout en valsant et déjà très amoureux, je n'avais pas remarqué qu'un cercle s'était fermé autour de moi.

J'entendais bien des chuchotements bruire à mes oreilles . . . Mais tout entier à ma danseuse, je n'y avais prêté aucune attention.

— Tiens ! où est papa ? dit Claire tout à coup.

— Votre père, mademoiselle, voulez-vous que nous le cherchions ensemble ?

— Volontiers, monsieur ; d'ailleurs, vous le reconnaîtrez facilement. C'est lui qui vous a parlé tout à l'heure quand vous avez laissé tomber quelque chose.

A ce moment, toutes les portes du salon où nous nous trouvions se fermèrent comme par enchantement, et un monsieur, ceint d'une écharpe fit son entrée.

Le vieux monsieur, le père de Claire, l'accompagnait et, me désignant à lui :

— Oui, c'est un voleur, monsieur le commissaire, fit-il. Tout à l'heure j'ai vu un brillant tomber de son gilet. Croyant avoir affaire à un invité, ami de la maison, mon premier mouvement a été de l'avertir... ce que j'ai fait. Il a immédiatement et d'un geste fébrile remis le diamant dans sa poche... mais pas si vite cependant que je n'aie cru reconnaître un des brillants de ma femme. — Je n'ai rien dit et j'ai tout de suite été retrouver ma femme... Ce brillant lui manquait justement à l'oreille.

Je m'informe auprès de la maîtresse de la maison... Elle ne connaît pas ce monsieur. Je demande aux autres personnes... Personne ne peut me dire son nom...

Le commissaire me toucha l'épaule :

— Suivez-moi, me dit-il...

Je voulus répondre..

— Inutile, monsieur. — Vous vous expliquerez au poste...

— Mais...

— Suivez-moi, vous dis-je...

A la fin, colère me prit... et, me dégageant :

— Ah çà ! me laisserez-vous la paix !...

— Ah ! de la rébellion maintenant ! vous aggravez votre cas, mon ami.

Le commissaire fit un signe et trois grands escogriffes,

des agents en bourgeois, sautèrent sur moi et m'emportèrent sans qu'il me fût possible de résister.

Avant de franchir la porte cependant, je pus encore me retourner et mon dernier regard fut pour Claire.

Les femmes ont un instinct qui défie toutes les perspicacités de la police. Elle dut comprendre, la pauvre chère enfant, tout ce qu'il y avait de douloureux et de découragé dans ce regard.

Elle eut pour moi une inclinaison de tête et un sourire où je pus lire cette phrase tout aussi clairement que si elle avait été prononcée : « Allons ! courage ! Je suis sûre moi, que vous êtes bon et honnête. »

Je passai la nuit au poste, maltraité par le commissaire, maltraité par les agents et confondu avec les voleurs de la pire espèce.

Le lendemain tout s'expliqua naturellement.

On avait pris des renseignements sur moi.

Mais nous sommes ainsi faits en France que nous confondons souvent l'inculpé avec le coupable.

Quand je me présentai à mon étude, M Durand me fit un beau discours qui se termina par la phrase suivante : « Voyez-vous, mon ami, votre présence à l'étude serait maintenant d'un effet désastreux pour les clients. » Je crois vous avoir dit que Me Durand était à cheval sur les principes.

Je m'inclinai et j'abandonnai le notariat, mais j'étais sans fortune à ce moment et j'avais grand besoin de trouver un emploi.

J'avais appris le nom du père de Claire, mon accusateur, un riche banquier de la rue Drouot. J'allai le trouver et lui expliquai la situation.

— Monsieur, lui dis-je, vous m'avez fait perdre ma

place. Je ne vous en veux pas, mais à condition que vous m'aidiez à en obtenir une autre.

— Trop juste, me répondit-il. Combien gagniez-vous chez Me Durand ?

— Deux mille quatre cents francs.

— Je vous en offre trois mille dans mes bureaux.

Le soir, à table, le banquier, mon patron maintenant, raconta dans sa famille que son personnel administratif s'était enrichi d'une nouvelle recrue.

Il avait cru s'être montré très large en m'offrant trois mille francs, et j'avais cru comme lui que la réparation était plus que suffisante. . . Mais il parait que Mlle Claire ne fut pas de cet avis. Elle voulut mieux pour moi. . . N'est-ce pas. . . ma femme ?

Et Henri Marbel s'étant levé, fit le tour de la table et alla embrasser la maîtresse de la maison.

— Je vous demande pardon, fit-il en s'adressant à nous, de cette effusion conjugale, mais c'est la coutume chez nous. . . Chaque fois que je raconte cette histoire, j'embrasse ma femme. . . Et voilà pourquoi je m'arrange pour la raconter aussi souvent que possible.

---

## UN MARIAGE AU PIANO.

Paris est, par excellence, la ville de la musique ; Milan, Naples et Vienne n'arrivent qu'après, c'est-à-dire au second rang. «Paris ! s'écriait le père Fétis, le patriarche des critiques d'art ; Paris ! on y mange du matin au soir des symphonies et de la colophane. »

Il ne parlait que des violons, des violes, des violon-

celles, des harpes et des cithares, n'osant pas aborder la question des pianos.

Ah ! les pianos de nos jours, quelles tempêtes ! Suivant le dernier relevé fait, cette année, par la statistique, les pianos de Paris s'élèvent à quatre cent cinquante-sept mille.

Quatre cent cinquante-sept mille pianos d'où s'échappent sans cesse des torrents d'harmonie ! Nul ne saurait nier que c'est là un progrès sur le règne de François Ier, où l'on ne trouvait dans l'enceinte de la ville que dix-sept violons et huit petites flûtes. Un très grand progrès, je ne veux pas dire le contraire, mais c'est aussi un incessant motif de querelles de voisins à voisins.

« Décidément je m'exile de Paris qui devient de plus en plus Pianopolis, écrivait le doux Félicien David à l'un de ses intimes. Je me sauve de peur de devenir assassin. Il y a des moments, en effet, où j'ai une forte envie d'égorger un monsieur qui demeure au-dessus de chez moi et qui, sur son piano joue dix fois par jour le *Lac* de Lamartine, mis en musique par un profane. »

Que d'autres emportements homicides cause le piano ! Parfois, aussi, cette fureur prend une autre allure. Voilà comment on a pu voir un mariage causé par le piano. De la mort ou du mariage lequel choisiriez-vous ?

Rue d'Anjou, aux alentours du boulevard Malesherbes, la veuve d'un conseiller d'Etat élevait sa fille de façon à en faire l'ornement de la société. Naturellement elle l'avait dressée à jouer de cet instrument souvent si perfide. En guise de circonstances aggravantes, la demoiselle était fanatique de Schubert, l'auteur des *Ballades*. Elle aimait passionnément aussi les chefs des autres écoles. Tous les jours sans exception, assise sur le ta-

bouret de palissandre, comme la pythonisse de Delphes sur son piédestal, elle jouait avec furie une vingtaine de chefs-d'œuvre des maîtres.

Œuvres du génie, vous charmez le cœur, mais souvent aussi vous déchirez les oreilles.

Un jour, la veuve reçut la lettre suivante d'un jeune artiste, son voisin, habitant la même maison qu'elle.

Madame, PARIS, le 15 octobre 1890.

Je suis compositeur de musique. Je travaille jusqu'à trois heures de la nuit. Or, chaque matin, sans faute, mademoiselle votre fille me réveille par une marche funèbre d'Hector Berlioz. Toute peine mérite salaire. Je vous offre donc, madame, le prix de cette leçon suivant mes faibles moyens. Convenez que je serais bien ingrat si je ne reconnaissais ainsi tant de dispositions musicales et matinales.

Si la *Marche funèbre* continue, je continuerai aussi de mon côté l'envoi de cette faible rétribution.

Veuillez agréer, madame, l'assurance de ma considération distinguée. OCTAVE DU DRESNEL, Artiste.

A cette missive était jointe la modique somme de cinquante centimes, une petite pièce blanche.

Imaginez la tête de la mère, si vous pouvez.

— Cinquante centimes à Valentine ! Dix sous ironiquement envoyés à ma fille, premier accessit de piano au Conservatoire ! Voilà une indignité ! Ce M. Octave du Dresnel est un impertinent !

Dans le premier moment, on voulut renvoyer les cinquante centimes au trop susceptible artiste ; mais le compositeur se tenait sur la défensive. Il fermait sa porte avec fracas. Il prenait des airs de hérisson. Il affectait de ne pas répondre aux coups de sonnette.

Quand la veuve et la fille descendaient l'escalier, si elles venaient à faire sa rencontre, elles lui lançaient des regards pleins de furie. Quelque chose comme des coups de foudre. Du reste, la guerre sourde continua de plus belle.

En effet, la jeune virtuose recommençait, chaque matin, à éveiller le compositeur en jouant la *Marche funèbre*. Ce dernier ne manquait pas de la remercier de même, tous les matins, de sa politesse, en lui envoyant par le portier la pièce de cinquante centimes enveloppée dans du papier de soie.

Ainsi, les hostilités étaient fortement entretenues des deux côtés.

Cependant, un mois et demi s'écoula, puis deux mois. Un grand événement s'était produit. L'artiste donna un joli petit opéra à la salle Feydeau. Cet ouvrage réussit.

A la première représentation, où elle se trouvait par hasard, la jeune musicienne battit des mains. Elle ignorait qu'il s'agissait de l'œuvre de son voisin. Lorsque Capoul vint le nommer, elle faillit se trouver mal de surprise et de colère.

— Eh quoi ! c'est ce pierrot-là qui a fait la *Conspiration de Coquecigrues*, cet opéra à mettre sur le rang du *Chalet ?* Elle n'en revenait pas.

Au souvenir de ce qui s'était passé, elle se sentait, en outre, profondément humiliée.

Tout d'un coup, l'idée lui vint de se venger de cet incivil voisin. Elle était résolue à le molester à son tour ; d'ailleurs, les envois métalliques pesaient trop sur sa jeune mémoire. Elle lui renvoya donc toutes ses pièces de dix sous dans une petite boîte de carton où d'ordinaire elle mettait des pains à cacheter.

Cela faisait en tout une quarantaine de francs.

Monsieur, écrivit-elle, il en coûte toujours cher de faire jouer un opéra. Aussi je vous renvoie votre pécule. Le voici dans la petite boite ci-incluse. Quant à jouer du piano après vous ou devant vous, auteur de la *Conspiration des Coquecigrues*, c'est impossible. Je n'ai pas assez de talent pour m'escrimer auprès d'un maître, et je me félicite de quitter le 15 de ce mois, la maison que vous habitez.

Veuillez agréer, monsieur, etc., etc.

JEANNE DE F . . .

Cette lettre fit réfléchir le Rossini en herbe ; il n'y répondit que le soir. Il est vrai qu'il avait passé la journée à prendre des informations sur la belle correspondante.

Mademoiselle Jeanne de F . . . n'était pas seulement une jolie personne blonde, blanche, avec une bouche rose et des yeux bleu de mer ; elle était en outre fort bien apparentée et avait une dot qui n'était pas à dédaigner.

Octave du Dresnel se recueillit donc et répondit :

Mademoiselle, en vérité, vous êtes trop modeste. Le peu d'argent que j'avais placé chez vous, je l'ajoute, si vous voulez bien, à trois cent mille francs que vient de me donner mon oncle de Blois, lequel, en cas de chute, m'eût donné sa malédiction. Si mon opéra a réussi, c'est que vous avez bien voulu l'applaudir. Fin finale, je vous offre ma main et quinze mille livres de rente.

A un mois de là, après les formalités légales, le mariage a eu lieu à la Madeleine. A quelque chose le piano est bon.

# TABLE DES MATIÈRES

PAGE

Préface . . . . . 3

**Indicatif.**

*(Présent, Passé indéfini, Futur.)*

A l'hôtel . . . . . 5
Postes, télégraphe et téléphone . . . . . 8
Louer un appartement. . . . . 13
Chez le marchand de meubles . . . . . 18
Chez le tailleur . . . . . 22
Chez la couturière . . . . . 25
Une visite . . . . . 28
Les théâtres . . . . . 34
La santé . . . . . 40
L'automne . . . . . 43
L'hiver . . . . . 46
Le printemps . . . . . 50
L'été . . . . . 53

*(Imparfait.)*

La gaule . . . . . 60
Souvenirs de collège . . . . . 63
Correction des paresseux . . . . . 65

**Conditionnel.**

Une excursion à la campagne . . . . . 66
Les trois souhaits . . . . . 68

**Subjonctif.**

Exemples et exercices . . . . . 73
Une promenade en auto . . . . . 74
En route . . . . . 77
L'accident . . . . . 79

### Indicatif.

*(Passé défini.)*

PAGE

Le déjeuner de Napoléon . . . . . 82
Le déjeuner de Napoléon (suite) . . . . . 83
Le déjeuner de Napoléon (suite) . . . . . 84
Le déjeuner de Napoléon (suite) . . . . . 85
Le déjeuner de Napoléon (suite) . . . . . 86
Le déjeuner de Napoléon (suite et fin) . . . . . 87
L'Arabe et son cheval . . . . . 89

### Tous les modes et tous les temps.

Le peintre David et le cocher . . . . . 92
La montre de Newton . . . . . 93
Force extraordinaire . . . . . 94
Le docteur Abernethy . . . . . 95
Une explication . . . . . 96
Monsieur Bébé . . . . . 97
Un bon conseil . . . . . 98
Un pays extraordinaire . . . . . 99
Henri IV et le paysan . . . . . 99

## LECTURES COURANTES

Un disciple de Murillo . . . . . 103
Un autographe de Dumas . . . . . 104
Le prince Albert et la reine Victoria . . . . . 106
A bon chat, bon rat . . . . . 108
Singulière méprise . . . . . 109
Le géant . . . . . 111
La montre de Tuteremu . . . . . 115
Trente-cinq minutes . . . . . 120
Le chapeau vengeur . . . . . 126
Contre-ordre . . . . . 131
Le brillant . . . . . 137
Un mariage au piano . . . . . 144

# EDITION BERLITZ.

Each number contains one long piece or a number of short ones.

The "Edition Berlitz" is a collection of the most interesting modern French Novelettes, Monologues, Comedies, etc., which have been carefully selected and expurgated for the use of Schools and for choice home reading. The Comedies are easily played by amateurs, and the "Monologues" can be successfully recited in entertainments.

The volumes marked * contain several different pieces, and are therefore mentioned under several headings.

## COMEDIES; Series I.

(25 cents per number.)

| | | |
|---|---|---|
| No. | 1. | Le Retour du Japon. |
| " | 2. | La Gifle. |
| " | 3. | Les Rêves de Marguerite.<br>En Wagon. |
| " | 4. | Les deux Timides. |
| " | 5. | L'été de la St. Martin. |
| " | 6. | Le Voyageur.<br>La Dame de Niort. |
| " | 7. | La Cigale chez les Fourmis. |
| " | 8. | Le Serment d'Horace. |
| " | 9. | La Demoiselle à Marier. |
| " | 10. | Embrassons-nous, Folleville. |
| " | 11. | L'Œillet Blanc.<br>Le Secret de Polichinelle. |
| " | 12.* | A La Porte. |
| " | 13. | La Duchesse Martin (with English notes). |
| " | 14. | La Peur du Mariage. |
| " | 15. | Un Caissier.<br>L'heure de la Soupe. |
| " | 16.* | Un Quart d'Heure avant sa mort. |
| " | 17.* | L'Antipathie (for girls). |
| " | 18. | Les Idées de Rosalie (for girls). |
| " | 19. | La Cage d'Or (for girls). |
| " | 20. | La Grammaire (with copious English notes). |
| " | 21. | Gustave " " " " |

(Others constantly added.)

## MONOLOGUES.

Le Voyage à * * * (very comical). Series I, No. 12.
Solo de Flûte (exceedingly funny). Series I, No. 16.
Le Député (sarcastic and bright). Series II, No. 1.
Les Renseignements (very amusing; partly sung). Series II, No. 2.

L'Inventeur (easy to declaim and very laughable). Series II, No. 2.
Les Célèbres (funny nonsense). Series II, No. 3.
La Vieille Montre (sentimental). Series II, No. 3.
Autour d'un Chapeau (for a lady). Series II, No. 4.
Aurai-je un Prix (for girls). Series I, No. 17.
La Rose (for girls). Series I, No. 17.

## NOVELETTES, SHORT STORIES, ETC., Series II.

(15 cents per number.)

No. 1.* { L'Amour qui sauve (sentimental).
L'Embuscade (military).
" 3. Le Combat des Trente (historical).
" 4. { Marie ou le Mouchoir bleu (sentimental).
La Collaboration.
" 5.* Le Prix de Pigeons (humorous). A. Dumas, fils.
" 6.* { Treize à Table (humorous).
La Glace.
" 7.* { La Dame de Carnoet (sentimental).
Le cas du Colonel Pinchon (humorous).
Le Lièvre de M. Dumoulin (humorous).
" 8.* { Feuilles d'Automne (sentimental).
Privat s'embête.
" 9.* { La Chasse au Chien (humorous).
La Laide (sentimental).
" 10.* Le Savant et le Crocodile (sarcastic and humorous).
" 11.* { Les Vieux (sentimental). A. Daudet.
Le Morceau de Pain (sentimental). François Coppée.
Mademoiselle Papa (sentimental).
" 12.* { La Petite Servante Russe. Gréville.
L'Oreille d'ours (sentimental). André Theuriet.

## SKETCHES, ETC., in Series II.

Sur la Branche (Idyl). Girardin. No. 1.
L'acteur aux nez de cire (a study). Coquelin cadet. No. 1.
Bien-être—Confort (a study). F. Sarcey. No. 1.
Scènes de la Vie de Théâtre (humorous). A. Dreyfus. No. 2.
Le Guillotiné par Persuasion (humorous). Henri Chavette. No. 2.
Gordon Pacha (historical). Reinach. No. 3.
Les Pièces sifflées (a study). Albert Laurent. No. 5.
Une scène à l'Hôtel Drouot (realistic). No. 10.

## POETRY, in Series II.

L'Epave. François Coppée. No. 6.
Epousez Caroline. No. 6.
Les Etoiles qui filent. No. 9.
Premier Sourire du Printemps. No. 9.
Le Bohémien. No. 11.

# GRAMMAIRE PRATIQUE

*4 Vols.*

*Sold separately.* *Each 50 Cents.*

## VOL. I.

VERB DRILL, a practical course in the French Verb, mostly in form of conversational exercises, followed by complete rules for the use of tenses and moods.

¶

## VOL. II.

NOM, PRONOM, ADJECTIF ET ARTICLE, a full treatise on these parts of speech, with abundant exercises.

¶

## VOL. III.

ADVERBE, PRÉPOSITION, CONJONCTION ET OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

¶

## VOL. IV.

PRONONCIATION ET ORTHOGRAPHE, a complete course in all the difficulties of pronouncing and spelling.

OCT 4 1905

# *The Berlitz School of Languages.*

HEAD OFFICE,

1122 Broadway - - New York.

NORTH AMERICA,

*New York*, Madison Square (1122 Broadway).
*Brooklyn*, 73 Court Street.
*Boston*, 132 Boylston Street.
*Philadelphia*, Loder Building, cor. 16th and Chestnut Sts.
*Baltimore*, 15 East Center Street.
*Washington*, 723 14th Street, N. W.
*Buffalo*, 628 Main Street.
*Chicago*, Auditorium.
*Toronto*, 449 Spadina Avenue.
*Cincinnati*, Mercantile Library Bldg., 4th and Walnut Sts.
*Pittsburg*, Nixon Office Building.
*St. Louis*, Odeon.
*Los Angeles*, Trust Building.
*San Francisco*, 1000 Van Ness Avenue.

CENTRAL AND SOUTH AMERICA,

*Mexico*, 232 Avenida Juarez (Corpus Christi).
*Buenos Ayres*, 211 Calle Florida.
*Valparaiso*, *Chili*, 42 Calle O'Higgins.
*Santiago*, *Chili*, 626 Delicias.

AWARDS TO THE BERLITZ METHOD.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Paris Exposition, | 1900 | - - | Two Gold Medals. |
| Lille " | 1902 | - - | Gold Medal. |
| Zurich " | 1902 | - - | Gold Medal. |
| St. Louis " | 1904 | - - | Grand Prize. |

# *GERMAN.*

**METHODE BERLITZ,** Erstes Buch, 75c.; Zweites Buch . . . $1.00
(These books offer the same advantages as the French series.)

**GERMAN WITH OR WITHOUT A MASTER,** the most practical method for self-instruction and schools; all difficulties simplified and pronunciation marked. 1st vol. $1.00, 2d vol. (sold separately) 1 25

**Key to exercises of the above** (each volume) . . . . . .25

**THE GERMAN VERB AND IDIOMS,** giving practice in the irregular verbs by short stories followed by complete conjugation tables and explanations of idioms . . . . . .25

**PRAKTISCHE GRAMMATIK DER DEUTSCHEN SPRACHE.** With numerous practical exercises . . . . . .50

**DAS GESCHLECHT DER SUBSTANTIVE,** containing all the rules on the gender of nouns, with exercises . . . . . .25

**DEUTSCHE HANDELSPRACHE** . . . . . .50

## FOR FOREIGNERS TO LEARN ENGLISH.

**BERLITZ METHOD,** First Book, 75c.; Second Book . . . . . 1.00

**ENGLISH LITERATURE** . . . . . 1.50

**COMMERCIAL ENGLISH** . . . . . .50

---

**SPANISH, MÉTODO BERLITZ** (complete) . . . . . 1.50

**SPANISH WITH OR WITHOUT A MASTER,** the most practical method for self-instruction and schools; all difficulties simplified and pronunciation marked. 2 vols., each (sold separately) . . . .00

**Key to the Exercises of the above** (for each volume) . . . .25

**EL ESPAÑOL COMMERCIAL** (in preparation) . . . . . .50

**A PRACTICAL SMATTERING OF SPANISH** . . . . . .30

**LOS VERBOS ESPAÑOLES** . . . . . .25

**ITALIAN, METODO BERLITZ** (complete) . . . . . 1.50

**LETTERATURA ITALIANA** . . . . . 1.50

**RUSSIAN, BOHEMIAN, SWEDISH, DANISH, DUTCH, AND HUNGARIAN METHODS** (each complete) . . . . . 1.50

**PICTURES FOR THE OBJECT-LESSONS** . . . . . .50

Selections for Idiomatic translation into foreign languages . . . .30

Notes to the above, French or German, each . . . . . .15

---

## THE BERLITZ METHOD FOR CHILDREN.

**All Lessons based on Object-Teaching.**
**Profusely Illustrated; Large Print.**

**FRENCH PART** . . . . . $0.75

**GERMAN PART** . . . . . .75

**ENGLISH PART** . . . . . .75

---

**EDITION BERLITZ,** { French Comedies . . . . . .25
" Sketches, Storiettes, etc. . . .15

(See Special Catalogue.)

*Extrait d'un article de M. Émile Gautier, Directeur de la « Science Française.»*

« La Méthode Berlitz est un système étudié savamment, basé sur l'expérience des faits et sur la connaissance des lois du mécanisme de l'esprit humain, de telle sorte que les leçons, enchaînées d'après un ordre préétabli qui commence par les notions les plus simples pour s'élever peu à peu jusqu'aux plus compliquées et aux plus abstraites, se déduisent logiquement les unes des autres.»

¶

*Extrait d'un article de Francisque Sarcey.*

« M. Berlitz se convainquit de cette vérité que, pour apprendre une langue vivante, le meilleur et le plus sûr artifice pour un élève était encore de la parler avec un homme qui ne saurait pas ou ne dirait pas un mot de la sienne, à lui. C'était là le principe sûr, la base inébranlable. Sur ce fondement, il traça avec une rare ingéniosité tout un programme de leçons qui devaient mener rapidement l'écolier à la connaissance de l'idiome qu'il voulait apprendre.»

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 117 324 3